





Library  
of the  
University of Toronto



274  
1. /un. 1611.

P. L. L. L.

2nd

4th



Digitized by the Internet Archive  
in 2009 with funding from  
University of Ottawa

= Assez bien rédigé, mais  
où l'auteur a souvent  
substitué ses propres idées  
à celles du philosophe  
Anglais, évitant surtout  
de montrer l'attachement  
de Bacon à la Révolution.  
= pour Alexandre Delyle,  
historien, né près de  
Bordeaux en 1726, mort  
à Paris en 1797 =  
= Delyle, député D. de  
la Convention pour son D.  
partenent vota la mort  
de Louis XVI et vota  
d'après un principe =  
= était très cher des  
français = après leur répo-  
sition, se fit avec  
la régénération =  
Corruption optimisée possible

ANALYSE  
DE  
LA PHILOSOPHIE  
DU CHANCELIER  
FRANÇOIS BACON.  
TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,  
Chez ARTSKÉE & MERKUS;  
& se trouve

A PARIS,  
Chez { DESAINT & SAILLANT, rue  
S. Jean de Beauvais.  
PRAULT, Fils aîné, Quai de Conty,  
vis-à-vis la descente du Pont-neuf.

---

M D C C L V.

---

## AVERTISSEMENT.

***L**E dessein de cet Extrait est d'engager les esprits d'une certaine force à lire l'Original, & d'en dispenser ceux qui ne peuvent prendre le tems ni la peine d'aller à la source.*



ANALYSE  
DE  
*LA PHILOSOPHIE*  
DU CHANCELIER.  
*BACON.*

---

CHAPITRE PREMIER.

*Apologie des Sciences.*

**L**es sciences énervent les forces, amollissent le courage, nuisent aux mœurs & à la politique. La curiosité nous égarant dans un labyrinthe de maximes opposées & d'exemples qui se détruisent, l'esprit flotte dans une incertitude dangereuse, ou bien

*Part. I.*

A

## 2 *Analyse de la Philosophie*

il s'attache avec roideur à des principes abusifs & trompeurs dans la pratique. L'entêtement qui naît de l'admiration , produit l'esprit de parti, si contraire à la paix. L'étude éteint le goût pour les divers états de la vie civile , & sur-tout pour la profession tumultueuse des armes , en inspirant l'amour du repos & de la solitude. Les discussions de l'Ecole sapient l'autorité de la Religion , parce qu'elles apprennent au peuple à douter & à disputer, au lieu de croire & d'obéir. Enfin , comme on le reprochoit à Socrate même , le plus sage des Sçavans , la Philosophie n'est souvent que l'art pernicieux de donner les couleurs de l'équité à l'action la plus noire , & de dérober la vérité sous les faux jours de l'éloquence.

*du Chancelier Bacon.* 3

Voilà le crime des lettres ,  
& voici leur défense.

Les bonnes mœurs & les beaux arts se sont toujours suivis dans l'histoire des grands Empires : les siècles des Philosophes touchent aux siècles des Héros : les fameux triomphes servent d'époque aux plus rares productions du génie ; & de même que la force du corps & la vigueur de l'esprit croissent ensemble & se développent au même âge , ainsi vit-on dans les plus célèbres Républiques la gloire des lettres accompagner toujours celle des armes.

L'amour de la vertu naît de la connoissance du véritable bonheur , qu'on trouve plutôt dans le silence du cabinet qu'au sein du trouble & de ce reflux perpétuel des passions qui

4 *Analyse de la Philosophie*  
mêlent & divisent les hommes.

Quand bien même le Pyrrhonisme seroit le fruit de l'érudition , ce goût pour l'indolence qu'on reproche aux Sçavans , menace-t-il la tranquillité publique ? La férocité appartient à l'ignorance , qui ne connoît de droits que la force : en effet les siècles de barbarie & de ténèbres furent toujours ceux de la révolution des Empires. Si la Philosophie inspire l'indépendance , elle n'aspire pas du moins à la domination. Appellera-t-on encore paresse l'art de penser , & cette activité continuelle de l'esprit qui rappelle incessamment à l'homme son existence ?

Les sciences ne mènent pas aux richesses ; mais a-t-on oublié que la pauvreté est le véritable trésor de la vertu ? Une



*du Chancelier Bacon.* 5

vie obscure & retirée, dès qu'on n'y est pas réduit par la foiblesse du caractère, ou abaissé par le désordre des affaires qu'entraîne celui de la conduite, a bien plus d'attraits aux yeux du Sage, que le grand jour des postes éclatans. Heureuse situation qui nous met à l'abri des honneurs qui corrompent l'ame, & des revers qui la désolent ! Le défaut d'intrigue & d'usage du monde est du moins compensé par la droiture qui devient alors nécessaire. Le manège est la ressource des ames foibles, comme l'escrime est le métier des lâches.

Que peut-on conclure de cette négligence dans le maintien dont on fait un ridicule aux Speculatifs ? Sinon qu'un esprit au-dessus des minuties, n'en est que plus propre aux

6 *Analyse de la Philosophie*

grandes choses. Il n'y a pas de doute que les Sçavans , aidés de l'expérience , ne montassent au sommet des honneurs & des dignités plus vîte que le commun des hommes , s'ils pouvoient se résoudre à servir la fortune , & sur-tout à la suivre par ces routes obliques & tortueuses qui menent à la faveur. Manquent-ils de lumieres , ou d'adresse ? Qui le dira ? Mais ramper , mais courir après des objets dont on voit le vuide & le néant ! . . .

L'indifférence qui fait qu'on ne dépend ni de ses amis , ni de ses protecteurs , n'est-elle pas déjà la marque d'un courage & d'une grandeur d'ame qui méprise des liens aussi fragiles ? N'annonce-t-elle pas une probité & une simplicité de mœurs qui se renferme en elle

*du Chancelier Bacon.* 7

même , contente d'attendre , pour se produire , l'occasion d'être utile ? Otez encore à l'homme cette espece de liberté , & vous n'en ferez qu'un vil esclave qui trafiquera de sa candeur & de vos foiblesses ; comme si c'étoit le caractère de l'amitié de se prêter aux inclinations d'autrui pour les tourner au profit de nos penchans.

Platon comparoit Socrate à ces vases de la pharmacie qui ne présentent au dehors qu'une figure de singe , de satyre ou de hibou , mais qui renferment les baumes les plus précieux. Tels sont ces philosophes dont on n'observe que la rudesse & la causticité , sans pénétrer au fond de leur ame , où le génie & les vertus habitent comme dans leur sanctuaire.

A. iiij

## 8 *Analyse de la Philosophie*

Quant au mépris qu'on attache à la profession d'instruire la jeunesse, doit-il aussi retomber sur les lettres ; ou parce que l'enfance est un état de faiblesse, le soin de la perfectionner fera-t-il un emploi bas & honteux ? Que la scène couvre le pédantisme de ridicule, il n'est pas moins certain que la plupart des Républiques n'auroient pas eu besoin de faire tant de loix pour réformer les hommes, si elles avoient pris la précaution de former les mœurs des enfans.

Comment les lettres nuiroient-elles à l'esprit de société, elles qui répandent la douceur dans le caractère & l'urbanité dans les manières, à moins qu'on ne leur attribue aussi le poison de la fausseté qui régné dans la politesse ? Si quelqu'un veut

*du Chancelier Bacon.* 9

rendre les arts comptables de la corruption qui accompagne le luxe , qu'il observe les effets de l'ignorance & des sciences en Asie , & si la stupide croyance du Musulman l'a rendu meilleur que le Chinois ne l'est dans sa tolérance ou son impiété déterminée ; car ces deux peuples sont également gouvernés par le despotisme. Si l'un vivoit donc sous des loix plus douces & plus humaines , s'il étoit plus heureux , à quoi le devroit-il , sinon aux lumieres de ses *Lettres* ? Si l'autre rampe & gémit sous le joug de la superstition , n'est-ce pas l'ignorance qui l'entretient dans son esclavage ?

Mais quel que soit l'effet des arts & des sciences par rapport aux mœurs , l'expérience a fait voir que les Rois Philosophes assurent le bonheur des

10 *Analyse de la Philosophie*  
peuples & la prospérité des  
Etats. S'ils ont comme les au-  
tres Princes les vices de l'hu-  
manité & ceux de leur condi-  
tion , les lumieres qu'ils pui-  
sent dans l'habitude de la ré-  
flexion sont un préservatif con-  
tre les excès violens & irrépa-  
rables de leurs passions ; les  
livres leur parlent au moins ,  
quand leur Conseil se tait.

C'est à de vils esclaves qu'on  
laisse la conduite des bêtes , &  
les tyrans n'ont que la honte  
de commander à des esclaves.  
La servitude avilit le despotif-  
me ; mais y a-t-il rien de plus  
glorieux que de régner sur les  
ames libres ? Tel est l'empire  
qu'exerce la raison éclairée par  
l'étude ; les préjugés & les pas-  
sions , tout lui obéit sans résis-  
tance & sans contrainte. Il n'est  
pas jusqu'aux habiles impos-

*du Chancelier Bacon.*    11

teurs que les prestiges de l'éloquence ont rendu maîtres des consciences , qui ne ressentent un plaisir touchant de leur autorité sur les esprits ; sentiment plus exquis & plus doux que la mort & les supplices ne sont affreux. Que seroit-ce de triompher par la force de la vérité ? C'est une gloire digne de la divinité même , & qu'elle se plaît à partager avec les âmes d'une intelligence supérieure.

Les services des Héros sont bornés à leur patrie , à leur siècle , tandis que le génie étend le bienfait de ses lumières de rivage en rivage & jusqu'aux âges les plus reculés. Là , ce sont des pluies d'orage qui désolent de vastes pays , avant de fertiliser un champ ; ici , ce sont de paisibles rosées qui portent la fécondité sur toute la terre.

A. vj

## 12 *Analyse de la Philosophie*

Où puise-t-on , si ce n'est dans la contemplation de la nature , l'heureux secret de n'être ébloui de rien ; & l'admiration, fille de l'ignorance , n'est-elle pas la source de nos travers ? La nouveauté sur-tout & l'éclat nous frappe & nous séduit ; mais il n'y a qu'à lire l'histoire des tems & percer un peu le voile des choses humaines , bientôt ce qui paroïssoit extraordinaire ne l'est plus. On se laissera bien moins étonner de la pompe & du faste de la grandeur, quand on appercevra de loin dans l'immense étendue de l'univers les habitans de la terre, comme des insectes presque imperceptibles , s'agiter & se rouler autour d'un léger amas de poussière.

Fût-il bien décidé que la carrière des lettres conduit moins



à la fortune que la voie des armes , celles-là mériteroient toujours de fixer notre choix , par le seul plaisir de les cultiver. Ou le succès inespéré d'un projet qui a coûté bien des peines , n'a rien de plus quant pour une ame ambitieuse, ou les rêveries d'un homme de lettres sont plus délicieuses que les emportemens de la sensualité. Le dégoût est si près de la jouissance dans les plaisirs des sens ! C'est une fleur dont le parfum s'évapore & dont l'éclat s'éteint sous la main qui la cueille. La plupart des objets nous enchantent moins par eux-mêmes , que par la bizarrerie des couleurs que leur prête l'imagination. D'où vient que la volupté régne dans les cabanes , & que les ennuis assiègent la Cour ; que les macéra-

#### 14 *Analyse de la Philosophie*

tions produisent les extases, & que l'ambition & les conquêtes entraînent à leur suite les langueurs de la mélancolie ? Il faut au contraire qu'il y ait dans l'esprit de l'homme un fonds inépuisable de curiosité pour connoître ce qui l'environne, comme si la spéculation étoit une seconde manière de jouir, & que l'étude soit un aliment bien naturel à notre avidité, puisqu'on ne peut s'en rassasier dans aucune saison de la vie.

Enfin l'espoir de subsister dans la mémoire des hommes vaut peut-être les richesses. Nous travaillons tous pour l'immortalité. Les Philosophes même qui ne reconnoissoient point un autre monde, ont voulu s'assurer la possession de celui-ci. Le désir de se reproduire & de perpétuer sa gloire & son exis-

*du Chancelier Bacon.* 15

tence, est écrit par-tout ; la solemnité des loix du mariage, les titres de noblesse, les inscriptions mêmes des tombeaux ne disent pas autre chose. Mais quels monumens aussi durables que ceux de l'esprit ? Combien le tems a dévoré de palais, de temples & de villes, depuis qu'Homere est à la tête de tous les génies ? Les tableaux d'Apelles & les statues de Phidias ne sont plus, les modeles en ce genre périssent bientôt, les copies deviennent tous les jours plus infidèles ; mais les Ecrivains célèbres vivront à jamais dans leurs ouvrages, le tems n'altère point leurs traits, le germe de leur fécondité pénètre l'ame des Lecteurs & vivifie leurs productions. Quelles délices pour un cœur avide de réputation, après avoir rempli de sa propre in-

16 *Analyse de la Philosophie*  
fluence cette partie de l'univers  
qui l'environne , de jouir de  
son immortalité par l'avant-  
goût que donne l'espérance ,  
& de mourir avec ce témoi-  
gnage que son nom va passer  
au-delà des siècles & des mers !

---

## C H A P I T R E I I.

### *De l'abus des Sciences.*

**N**O s passions ont infecté  
de leur venin toutes les  
professions. L'amour de la gloi-  
re & la curiosité sont les mo-  
tifs les moins vicieux qu'on soit  
forcé de pardonner aux Sça-  
vans. Mais faut-il que l'ambi-  
tion , la cupidité , l'esprit d'or-  
gueil & de jalousie animent les  
talens ? Cependant les sciences  
devoient être un magasin ou-

vert à tous les besoins de la société : graces à la corruption ou à la foiblesse de l'humanité, la satyre a pu les peindre comme un asyle de l'indolence, & comme un vaste champ où l'imagination s'égare dans ses vagues élancemens ; tantôt comme un mont fourcilleux d'où la vanité philosophique considère les humains avec une pitié dédaigneuse, & tantôt comme une espece de fort où l'esprit de chicane s'exerce à la dispute, enfin comme un marché public où les arts deviennent des denrées de commerce.

Le grand nombre des Sçavans n'a étudié que pour s'arroger l'orgueilleux mérite d'instruire : les plus curieux ont sacrifié leur fortune à la gloire d'une invention stérile ; d'autres n'ont cherché qu'à étendre & à grossir

18 *Analyse de la Philosophie*

le volume des sciences , pour leur donner du prix par la difficulté de les posséder ; les Spéculatifs vouloient charger leur mémoire de tous les systèmes , avant de chercher le véritable ; les mieux intentionnés se contenterent d'expliquer les phénomènes déjà connus, sans penser qu'une découverte nouvelle aggrandit plus l'empire de la Philosophie que le registre exact de ses anciennes conquêtes ; & puisqu'on ne peut le désavouer, faute de terme , on n'a fait que des écarts perpétuels.

Il y a du vuide dans les sciences , comme dans toutes les choses humaines ; le frivole & le faux s'y glissent. Les matières solides ont dégénéré quelquefois, & se sont perdues dans une foule de questions abstraites & puériles. On appelle cette

précision d'idées qui décompose tout , finesse de pénétration ; mais une Métaphysique qui énerve l'esprit, sous prétexte de l'aiguïser , une Logique qui répand des doutes sur l'évidence même , est-elle fort utile ? Des hommes d'une profession oisive , qui portoient de leur cellule dans les Ecoles une humeur chagrine & querelleuse , très-peu versés dans la connoissance des tems , encore moins dans l'étude de la nature , ont inventé ce langage épineux au moyen duquel on s'entend à-peu-près , comme si l'on parloit toutes les langues ensemble. De-là ce mépris de la doctrine qui retombe sur la Religion & sur ses Ministres. Que résultera-t-il des dissensions scholastiques & de la contradiction de tous les systèmes ? . . . . . cette unique

20 *Analyse de la Philosophie*  
vérité, Que tout n'est qu'erreur.

C'est ce dégoût pour le style barbare des Théologiens qui a toujours favorisé les Novateurs. Aussi Luther qui avoit besoin de séduire le peuple , eut recours à l'enchantement de l'éloquence ; car l'homme a je ne sçais quelle maladie de passion qui le fait céder aux charmes de la parole , & l'imposture en profite pour surprendre la crédulité : celle-ci abusée étend & perpétue son erreur. L'enthousiasme est une suite de l'égarement : y a-t-il rien qu'on veuille si fort persuader que ce que l'on a cru le plus à la hâte ? C'est en ce sens que l'esprit le plus simple doit être le plus ferme Apôtre d'un nouveau dogme.

On reçoit les faits sans méfiance : les Annales de l'Eglise



fourmillent de traits apocryphes , qui ont fait au Christianisme une plaie dont il ne guériroit jamais sans le plus grand de tous les prodiges , & si la main qui l'a fondé parmi les persécutions ne le fauvoit des atteintes du faux zèle. Les Ecrivains de l'histoire naturelle qui n'avoient pas le même intérêt à s'abuser & à tromper , ont débité de bonne foi des faussetés grossieres , leur érudition en a imposé ; & combien d'absurdités ont pris créance sur leur témoignage ?

On embrasse des erreurs sans réflexion & comme par instinct. Il y a des choses qui ont tant d'affinité avec notre imagination. L'homme croit aisément ce qu'il craint , ou ce qu'il désire. Ainsi l'Astrologie qui donnoit au ciel une espece d'in-

22 *Analyse de la Philosophie*

fluence bénigne sur la terre , a trouvé du crédit dans les esprits ; & bientôt des fourbes ont pris occasion d'en faire un art lucratif. Une autre espece d'imposteurs a profité de la crainte des enfers pour imaginer un commerce des morts avec les vivans , & la magie est devenue une science. Voilà comme le mensonge a tout corrompu.

On suit des opinions au hazard par un respect aveugle pour les grands noms qui les ont avancées ; cette timidité donne à certains Auteurs un empire despotique. Ce sont des Dictateurs que le peuple a créés pour ordonner souverainement, & qu'il n'a jamais la force de déposer. Secouez cette servile déférence ; l'affujettissement aux idées d'autrui ne convient qu'à l'enfance qui est l'âge de l'igno-

*du Chancelier Bacon.* 23

rance & de la soumission, encore le disciple ne doit-il à son maître qu'une confiance passagère, jusqu'à ce qu'il soit à portée de rejeter ses sentimens ou de changer son adhésion en système par un examen personnel. Respectons les Auteurs ; mais attendons encore plus du tems, le plus sûr de tous les maîtres, parce qu'il tient la vérité dans son sein.

Alors tombera cette autre superstition qui nous tient prosternés aux pieds de l'antiquité : il faut y recourir sans doute, & après avoir découvert le bon chemin par son moyen, le suivre sans s'arrêter après une guide que les ans ont rendue chancelante. Mais rien ne perpétuera davantage la vénération pour les Anciens que les sottises des Modernes. Les char-

24 *Analyse de la Philosophie*

latans de l'Ecole qui devoient décréditer Aristote en l'interprétant si mal, le firent admirer, dès qu'ils voulurent l'abandonner ou le combattre.

L'amour de la nouveauté est un excès tout opposé qui jette dans d'autres écarts. Aux siècles d'abondance & de génie succede le règne de l'esprit. Tout est brillant & symétrisé ; les sentences remplacent le sentiment ; des tours , & point d'invention ; l'artifice donne un air ingénieux aux pensées qui le sont le moins. C'est la manie de la médiocrité de vouloir tout embellir ; au lieu de produire & d'enrichir , on s'épuise en ornemens. On détruit un système qu'on pouvoit perfectionner : il faudroit abrégér, éclaircir ; on commente , on surcharge ; ce sont les revenus de la litté-

Littérature qui grossissent, mais à fonds perdus.

Chose singulière ! Les arts mécaniques ébauchés par les inventeurs, ont reçu lentement & par degrés leurs accroissemens de perfection ; la plûpart des sciences au contraire, portées d'un premier essor à leur faite, ont toujours dégénéré, comme si elles étoient des plantes étrangères à la nature, qui doivent sécher sur pied & disparaître dans le sein de l'oubli, tandis que les arts enracinés, pour ainsi dire, dans les besoins de l'homme, ont un esprit de vie qui les soutient contre les ravages du tems, & qui les ressuscite après la révolution des incendies & des déluges. Mais il y a une raison plus sensible encore de ce contraste : c'est que dans le premier cas tous les esprits viennent au se-

26 *Analyse de la Philosophie*  
cours d'un seul pour achever  
son ouvrage, & que dans l'autre  
cas, tous les esprits sont acca-  
blés par un seul qu'ils veulent  
éclipser; effets bien différens de  
l'émulation & de la jalousie.

Les sçavans à systême & la  
plûpart des gens de lettres font  
comme les Ottomans qui, pour  
régner en sûreté, commencent  
par égorger leurs freres.

Point de maladie si délicate  
que cet affollement de l'amour  
propre, qui nous passionne pour  
nos idées; on veut tirer de son  
fonds, on invoque sans cesse son  
génie dont les oracles nous éga-  
rent d'autant plus dangereuse-  
ment, qu'ils flattent notre vanité.  
Un Métaphysicien asservit l'ex-  
périence à sa dialectique, un  
Chymiste ne connoît d'autre  
école de Physique que son la-  
boratoire; l'un a perdu des an-  
nées à forger son systême, l'au-

tre a fondu fa fortune dans fon creufet : le moyen de leur ôter cette chimere qui leur a tant coûté ?

Mais une prévention bien pernicieufe , c'est de s'imaginer que tout eft trouvé , que nos peres n'ont rien laiffé à faire à leurs neveux ; cependant la nature a repris une partie de fes fecrets que le cours des révolutions emporte : le tems en produit chaque jour de nouveaux. Admiron la contradiction de l'homme : avant l'événement tout lui paroît impossible , mais après coup rien n'étoit plus aifé. Une découverte inconnue pendant vingt fiècles feroit-elle réfervée à nos jours , difons-nous d'abord ? Comment pouvoit-on ignorer une chofe auffi fimple , ajoûtons-nous dès l'inftant du fuccès ?

28 *Analyse de la Philosophie*

Les sciences sont impérieuses ; l'art de douter est le meilleur secret pour apprendre , rien n'égare & ne retarde comme la présomption qui donne à tout un air de certitude. Assurer d'abord & puis douter , c'est renverser l'ordre, & finir par où l'on auroit dû commencer. Ce ton magistral qui régné dans l'Ecole , veut établir la conviction avant l'examen , & réduire toutes les questions en principes ; c'est le moyen de tout perdre , & ce qu'on avoit acquis , & ce qu'on pouvoit acquérir.

Enfin l'adulation a tout à la fois dégradé les sciences & déshonoré les Sçavans. Pourquoi cet usage des dédicaces ; comme si la vérité avoit besoin de recommandations étrangères ? Du moins les Anciens ne choisissoient-ils que des amis pour



protecteurs de leurs écrits ; c'étoit un présent & non pas un hommage qu'ils prétendoient en faire , ils ont quelquefois adressé des ouvrages aux Rois ou aux Grands , pour les instruire , jamais pour les flatter.

Que dire de ces éloges où l'on érige une Faustine en Lucrèce , une Hécube en Hélène ? Pitoyable langage de la servitude , qui mandie une faveur aussi vile que ses talens ! Mais si l'indigence traîne quelquefois un Auteur aux pieds de la fortune ou de la grandeur , que celle-ci rougisse d'avoir attendu des vœux qu'elle devoit prévenir.



---

### C H A P I T R E III.

#### *De la Méthode.*

**L**A méthode est comme l'architecture des sciences, elle fixe l'étendue & les limites de chacune , afin qu'elles n'empiètent pas sur leur terrain respectif. Car ce sont comme des fleuves qui ont leurs rivages , leur source & leur embouchure.

Il y a des méthodes profondes & abrégées pour les enfans du génie , qui les introduisent tout d'un coup dans le sanctuaire , & levent à leurs yeux le voile qui dérobe les mystères au peuple. Les méthodes classiques sont pour les esprits communs qui ne sçavent pas aller seuls. Ne diroit-on pas , à

entendre les Méthodistes de l'Ecole, que le maître & les disciples ont conspiré contre les sciences? L'un rend des oracles avant qu'on le consulte, ceux-ci demandent qu'on les expédie: le maître par une fausse vanité cache le foible de son art, & le disciple par indolence n'ose pas le fonder.

Quelques axiomes hazardés sur des observations faites sans choix, des commentaires chargés d'une érudition épifodique, le tout embarrassé de faits peu concluans; voilà ce que les Anciens nous donnoient pour le traité complet d'une science. Le bel artifice qui, le masque levé, ne laisse voir que de la pâleur avec un décharnement affreux!

Les Tables les Préfaces, les Plans font encore aujourd'hui tout le prix des Livres. Le corps

32 *Analyse de la Philosophie*  
de l'édifice ne vaut pas l'échaf-  
faudage.

Les axiomes ont cet avanta-  
ge , qu'ils dévoilent au moins le  
mérite & le génie d'un homme;  
on voit d'abord s'il possède à  
fonds sa matiere , ou s'il ne va  
que jusqu'au tuf. Car des axio-  
mes sont puériles , quand ils ne  
renferment pas le germe des  
choses. Ce doit être comme le  
suc extrait d'un riche fonds  
d'observations , qui tiennent  
lieu de preuves & de raisonne-  
mens. Il n'appartient donc  
qu'aux maîtres de l'art de s'ex-  
pliquer en axiomes , comme aux  
Législateurs d'énoncer leurs vo-  
lontés par des Edits. Les axio-  
mes par leur précision don-  
nent plus de jeu & d'exercice  
à l'esprit pour étendre & dé-  
velopper ses connoissances , au  
lieu que les méthodes trop dé-

taillées ne laissent rien à faire ,  
ni à espérer pour les progrès  
des sciences : seroit - ce un si  
grand mal d'en tenir la porte  
fermée aux curieux oisifs ?

On est également diffus, ou par  
excès, ou par défaut de méthode.

Un Traité méthodique , est  
une espece de globe lumineux  
qui répand ses rayons de tous les  
côtés. Tout systême bien or-  
donné répond de lui-même aux  
assauts de la dispute. Comme  
un seul lustre éclaire mieux une  
salle , que cent flambeaux mal  
distribués ; ainsi de courtes rai-  
sons heureusement rapprochées  
établiront solidement une véri-  
té , au lieu que le tems se perd  
à lever tous les scrupules & à  
faire naître mille questions d'une  
seule , par des réponses toujours  
moins satisfaisantes.

Si vous voulez entrer ou greff.

B. y.

34 *Analyse de la Philosophie*  
fer , allez à la racine , & laissez  
les feuilles. La Philosophie na-  
turelle nous conduit aux arts qui  
remontent vers elle par une liai-  
son nécessaire ; dès qu'on la  
perd de vûe, tout périt. L'Astro-  
nomie , la Musique , la Méde-  
cine , & la Méchanique , la Mo-  
rale même & la Politique , sont  
des branches du grand arbre , si  
on les détache du tronc , elles sé-  
cheront faute de sève. L'esprit  
philosophique est ce germe  
de vie qui se répand sur le chaos  
des sciences , & qui , comme le  
souffle de la Divinité , crée un  
nouvel ordre de choses.

La méthode des Dialecti-  
ciens , ou la Logique de l'Ecole  
n'est qu'un tissu de pièges sub-  
tils que l'esprit tend au bon sens.  
Le jugement a une route natu-  
relle , & une maniere de rai-  
sonner plus simple. Le syllo-

gisme est si captieux , l'induction est si pesante , qu'on ne couvoit pas que des génies clairvoyans ayent osé les mettre en vogue , s'ils n'avoient employé ces bataillons d'argumens, comme des troupes légères pour harceler & dérouter l'ennemi, dans la vûe de faciliter le passage à leurs systêmes.

La marche de la méthode est de monter d'un axiome à l'autre, & par degrés , sans interruption jusqu'au premier, & de descendre successivement du principe à la dernière vérité qui en résulte. Mais en parcourant cette échelle double , un sophisme qui se glisse sur la route vous mène insensiblement à l'absurdité. Tel est l'abus de la forme syllogistique dont tout l'art consiste à concevoir le raisonnement par un vain cliquetis de termes ambi-

36 *Analyse de la Philosophie*  
gus, ou à éluder ses traits au  
moyen d'une distinction magis-  
trale que la prescription du tems  
a érigée en solution.

C'est une folie de vouloir af-  
fujettir tous les arts & tous les  
esprits à une méthode uniforme.  
Les mesures de la politique ne  
se calculent pas comme les di-  
mensions de la Géométrie. Ces  
méthodes universelles dissipent  
le fruit des sciences, & n'en  
laissent que l'écorce. On ap-  
prend tout dans les Livres, ex-  
cepté la maniere de s'en servir ;  
c'est l'ouvrage de la réflexion.  
La morale ne semble pas faite  
pour recevoir la loi de la métho-  
de. Nos actions ne sont pas liées,  
le commerce des hommes & le  
hasard qu'on ne prévoit pas, in-  
terrompent la chaîne du plan de  
conduit le mieux arrangé ; ainsi  
il arrivera que des maximes de



morale éparfes & fans fuite feront toujours plus d'effet fur le cœur.

Qui le croiroit ? La méthode qui semble abrégér les voies de s'instruire , arrête les progrès des connoissances. Les règles sont autant de limites ou d'entraves qu'on donne à l'esprit. Vos pas sont plus mesurés sans doute ; mais irez-vous bien loin ? Il faudroit sortir d'un si étroit horizon , & s'étendre dans la sphere d'une certaine spéculation universelle.

On compare les règles & les maximes aux cylindres d'acier , qui ont besoin d'être polis à la lime pour représenter les objets ; en effet l'expérience seule décide de la vérité d'une méthode , & sur-tout de son utilité.

Une bonne maniere d'enseigner , c'est de faire des questions.

### 38 *Analyse de la Philosophie*

Cette épreuve décide de la pénétration de celui qui interroge , & de la portée de celui qui répond.

Les méthodes qui donnent cette teinture universelle , ou ce léger vernis d'érudition dont les demi-sçavans osent faire parade , ne ressemblent pas mal à ces magasins de mode où l'on trouve toute sorte de faux brillans à revendre.

---

## C H A P I T R E I V.

### *De la Nature.*

**L**A nature est un volume immense à dévorer , mais il faut commencer par l'abécédaire. Le Philosophe , cet être sublime , daigne à peine descendre de la hauteur de ses pensées , pour jeter un coup d'œil rapide

& superficiel , sur la vaste surface de l'univers qui l'environne. S'il vouloit s'abbaïsser au détail ; que ses vûes s'étendroient bien davantage ! Mais il y a une certaine élévation, disons une enflûre d'esprit , qui répond à l'ambition du cœur ; elle se repaît d'idées générales & de projets magnifiques de systême. C'est un piège adroit que la paresse tend à l'ignorance.

La nature se présente à l'observation sous trois aspects ; dans sa course ordinaire, où elle développe sans effort les révolutions des astres & la production des végétaux & des animaux ; dans sa marche irrégulière , & interrompue par les obstacles qui naissent du mouvement universel , telle qu'on la voit s'écarter & se jouer dans les monstres & les êtres uniques ou in-

45 *Analyse de la Philosophie*  
formes ; enfin dans cette métamorphose que lui prête l'art & l'industrie des hommes ; c'est le regne de l'expérience.

L'homme ne peut aider la nature ou l'interpréter, qu'autant qu'il la connoîtra par des observations sur les faits. Mais quels sont nos instrumens pour l'appercevoir ? l'esprit & les sens ? L'un est trop subtil, & ceux-ci trop grossiers ; elle est d'ailleurs si bizarre. Il n'y a que deux moyens de la saisir ; le premier consiste à puiser les axiomes dans l'expérience ; & le second , à étendre l'expérience par les axiomes. L'entendement s'établit le juge , les sens lui servent de témoins , & les faits de preuves. Mais la nature en appelle sans cesse à elle même de nos décisions.

Il faut d'abord travailler sur un

fonds suffisant d'histoire naturelle & expérimentale, ramassé à nos propres frais, & ne pas nous en reposer sur la foi d'autrui. Cette histoire est semblable à un fleuve d'autant plus navigable, que son lit est plus chargé; mais comme elle se trouve pleine de faits opposés & peu liés ensemble, elle doit être rédigée en forme de Tables, qui abrègent les opérations de l'entendement, ou qui les mettent à profit par l'enchaînement. Ces Tables sont la règle de l'induction qui met à part & repasse successivement les faits pour & contre le principe qui est à établir, sans oublier même les faits voisins ou limitrophes à la matière donnée. Cette induction est la clef de l'interprétation.

La plupart des idées que nous avons sur la nature peuvent s'ap-

42 *Analyse de la Philosophie*

peller les anticipations de l'entendement qui conclud , avant d'examiner. Cela n'empêche pas qu'elles n'ayent sur l'esprit humain l'autorité des principes: est-ce qu'une erreur de convention , ou qu'une même folie n'opèrent pas l'unité d'harmonie dans la société , du moins pour un tems ? Mais l'interprétation de la nature porte sur des faits variés & répétés à l'infini , & sur des réflexions déliées : ce sont comme les mystères à la portée du petit nombre ; il suffit d'un homme au timon.

La nature est connue , a dit l'ignorance du vulgaire après la présomption des Philosophes , il ne faut plus l'étudier : c'est un Livre fermé jusqu'à présent , on ne l'ouvrira donc jamais , a conclu le Pyrrhonisme ; & les sciences ont également souffert de ces

deux systêmes contradictoires. N'y auroit-il pas un parti mitoyen , qui prouveroit aux uns qu'on n'a pas assez vû , & aux autres , qu'on peut voir beaucoup ? Demandons à la raison si elle a fait son devoir dans l'étude de la nature ; mais quelle réponse attendre d'un juge qui est toujours partie dans sa cause ? Est-elle plus croyable aujourd'hui qu'autrefois ?

On manque la nature , ou parce qu'on l'observe au hazard & sans dessein , ou parce qu'on la poursuit avec trop d'acharnement. On veut la saisir toute entière dans un seul fait , elle ne s'y montre qu'à demi ; on attend qu'elle nous prévienne & s'arrête à nos yeux , elle ne fait que passer. Ces défauts contraires , jettent dans la Philosophie une extrême incertitude & de

44 *Analyse de la Philosophie*  
longues erreurs. Tel est cependant l'enchaînement des opérations de la nature , que des phénomènes particuliers peuvent faire imaginer le système entier & général , comme le gouvernement intérieur des familles a donné l'idée du gouvernement politique des Nations.

Pour bien observer la nature , il faudroit dépouiller l'entendement de toutes les notions qui ne sont pas à lui ; avant de l'appliquer à la spéculation , écarter tout ce qu'il tient des sens , du préjugé , de l'éducation , de l'étude , car voilà de quoi notre raison est composée : c'est après avoir épuré ses idées par des considérations abstraites & indépendantes , qu'on entreroit avec des sens rafraîchis & des moyens nouveaux , dans la carrière de l'observation , & que



les objets se présenteroient, pour ainsi dire, dans leur nudité, & non avec les couleurs bizarres que leur prêtent nos systèmes. Il faudroit contempler ses ouvrages, tantôt dans l'ensemble de leur structure, & tantôt dans le rapport des pièces. Mais comme ce coup d'œil général absorbe l'imagination & ne laisse pas d'issue aux réflexions, que la seconde étude fatigue l'attention & dissipe les forces de l'entendement; c'est en faisant succéder alternativement ces opérations, que les vûes s'étendent & deviennent plus sûres. Un observateur doit toujours être en garde contre la première impression des objets, de peur d'être dupe de sa surprise.

On ne vient à bout de la nature qu'en lui cédant. On réussit mieux à la tromper qu'à la

46 *Analyse de la Philosophie*

forcer , son cours est si oblique, qu'on manque sa piste , si l'on va toujours droit. Cependant l'art qui lui fait violence , l'oblige à se découvrir , comme on affecte de contredire un enfant pour faire sortir son caractère. Mais le tems la sert à merveille , en lui donnant le loisir de se développer.

L'étude de la nature est comme la fabrique des arts & des sciences. Si elles ont été des siècles entiers en proie à la barbarie , il faut s'en prendre au despotisme des Théologiens , qui avoient renversé tous les principes du raisonnement. Le moyen d'avancer avec un voile sur les yeux & des chaînes aux pieds ! La morale & la politique absorberent tous les génies vers les derniers tems de l'Empire Romain , c'est-à-dire , quand la

corruption des mœurs & des loix le précipitoit vers sa ruine.

La Philosophie n'a encore eu à faire qu'aux Empyriques, ou aux Dogmatistes. Les uns asssemblent beaucoup de provisions, comme la fourmi: les raisonneurs ne font que tendre des toiles, à l'exemple de l'araignée, sans doute pour surprendre la nature. Pourquoi ne pas imiter l'abeille, qui butine pour ouvrages ?

---

## C H A P I T R E V.

### *De l'Expérience.*

**L**A nature doit beaucoup à l'art, & l'art doit tout à l'expérience. Celle-ci est la mère des systèmes. Il y a une expé-

48 *Analyse de la Philosophie*  
rience usuelle qui sert aux arts ,  
& une expérience théorique qui  
étend les progrès des sciences ;  
l'expérience usuelle procède  
des faits à d'autres faits , & l'ex-  
périence théorique va des faits  
aux axiomes. Car tel est leur en-  
chaînement , qu'un fait déve-  
loppe un principe , ce principe  
produit de nouveaux faits , &  
ainsi successivement , jusqu'à  
cette généralisation qui est  
comme la clef des mystères de  
la nature. Mais au lieu de don-  
ner des aîles à l'entendement ,  
pour le faire voler tout d'un  
coup de la base de l'expérience  
au faite des axiomes , il faut  
que les faits intermédiaires qui  
remplissent l'intervalle , l'arrê-  
tent comme par autant de poids.

Les découvertes de l'expé-  
rience sont le fruit du hasard  
ou des recherches. Les arts uti-  
les

les , doivent la plûpart de leurs inventions , moins aux spéculations des Philosophes , qu'à la faveur de la fortune. On a trouvé la poudre en cherchant toute autre chose , peut-être sans avoir aucune vûe. Pourquoi supposer du génie à celui qui l'inventa ? La bouffole n'avoit aucun rapport avec les autres instrumens de la navigation , on ne pouvoit donc parvenir à cette découverte par la voie du raisonnement ou de l'expérience ; ce devoit être un don gratuit de la nature : elle a sans doute dans ses magasins quelque trésor d'un aussi grand prix , qu'elle nous réserve au moment que nous l'attendrons le moins ; on ne l'imagine pas , soyons du moins à portée d'en profiter. Quoique le tems enfante les merveilleux présens qu'elle

50 *Analyse de la Philosophie*  
fait à la terre , il est certain que  
l'industrie & l'étude hâtent , si  
l'on peut dire , le terme de son  
accouchement. Combien de siècles  
les hommes ont marché sur  
la soie , avant d'en connoître  
le prix & d'en composer leur  
parure ?

Un faiseur d'expériences est une  
espece de chasseur qui suit la nature  
à la piste : mais que les courses  
inutiles ne le rebutent pas ,  
un seul phénomène le dédom-  
magera de plusieurs jours per-  
dus. On risque beaucoup plus à  
ne rien tenter , qu'à ne pas réus-  
sir ; la paresse nous prive de  
grands biens , & l'ambition ne  
nous dérobe que du tems. Mais  
y a-t-il d'ambition plus noble &  
plus louable que celle d'étendre  
sa puissance sur la nature , pour  
y puiser de quoi rendre les hom-  
mes plus heureux ?

C'est une pusillanimité pleine d'orgueil, qui avoue la foiblesse des efforts de l'homme, mais qui en rejette le mauvais succès sur une impossibilité prétendue. Pourquoi couper les ailes à l'expérience, & les nerfs à l'industrie ? Si un homme s'attachoit à un phénomène particulier, tel que l'aiman, le flux & le reflux de la mer, à force d'étude & de combinaisons, il viendrait sans doute à bout de l'expliquer : mais on borne l'invention à donner aux choses un air de nouveauté, on ajoute des ornemens, ou l'on retranche du volume de la matière ; on étend en un mot les superfluités du luxe, & cela s'appelle augmenter les richesses des arts.

Il y a de quoi s'étonner qu'on ait eu si tard recours à l'expérience pour éclairer les arts ;

§ 2 *Analyse de la Philosophie*  
mais il n'en est pas des Sçavans,  
comme des Fondateurs des Em-  
pires. Ceux-ci songent aux con-  
quêtes avant d'établir des loix ,  
& les premiers ne pensent aux  
arts, qu'après avoir bâti leurs  
systèmes.

Le meilleur Observateur est  
celui qui recueille tout ce qui  
peut l'éclairer. Voilà la diffé-  
rence du Philosophe au Chy-  
miste qui ne saisit dans les faits  
que ce qui revient à son profit.  
Un Chymiste ne cherche qu'à  
extraire l'esprit de l'esprit ; &  
un Philosophe veut tirer un prin-  
cipe d'une expérience : cela vaut  
bien de l'or.

Les faits sont toujours la véri-  
fication d'un principe. En ma-  
tiere d'arts & de connoissances  
naturelles ; il n'y a d'axiomes  
vrais , que ceux qui sont fon-  
dés sur l'expérience. Ainsi toute



abstraction est équivoque par elle-même. Il faut donc avoir une proposition en vûe , quand on entame une opération. C'est la bonne maniere de sonder les profondeurs de la nature , au lieu de chercher au hazard du merveilleux qui nous trompe toujours , ou parce que les phénomènes trop singuliers sont peut-être au dessus de notre intelligence , ou parce qu'on ne peut en tirer des conséquences pratiques & applicables au système général.

L'expérience est la démonstration des démonstrations. L'évidence qui en résulte, lorsqu'elle ne se dément pas, nous met à l'abri de tout soupçon d'infidélité ou d'illusion : mais ce qui nous égare , ce sont les écarts des idées systématiques , quand nous confondons la ressemblance

§ 4 *Analyse de la Philosophie*  
avec la chose même. Les comparaisons sont du ressort de l'imagination naturellement vagabonde ; le jugement revient toujours au fait.

Philosophes, laissez d'abord opérer la mécanique, & ne raisonnez que d'après ses épreuves, alors vos réflexions étendront l'art & le perfectionneront. L'expérience a besoin de longues tentatives, avant d'être réduite en art ; mais le grand défaut des hommes, c'est la demangeaison de jouir. On veut d'abord rendre la Physique usuelle, soit pour se donner la gloire d'une découverte, soit pour attacher du crédit à sa profession. Ce sont des pommes d'or jettées sur votre chemin, pour vous arracher la victoire. Il faut s'en tenir long-tems aux faits lumineux, avant d'en venir

*du Chancelier Bacon.* 55

aux faits pratiques. Donnez à ces principes féconds le tems de se développer, & vous en verrez éclore une armée de faits qui se rangeront d'eux-mêmes en ordre de systême, & formeront cette philosophie expérimentale qui assure l'empire de la rationnelle.

L'histoire de cent peuples policés ne donne pas une aussi grande idée du genre humain, que le seul tableau de la République Romaine : ainsi un Traité de Physique expérimentale vous fera mieux connoître la nature, que ne le feroit l'étude de tous les systêmes.

Il faut écrire à mesure qu'on opere. Ce recueil d'observations divisé en Tables séparées par l'ordre des faits & des matieres, s'appellera une expérience lettrée ou raisonnée.

C iij

36 *Analyse de la Philosophie*

Ainsi l'histoire expérimentale fera la suite & l'explication de l'histoire naturelle.

Les mêmes observations & les mêmes calculs se trouvent également dans l'ancien & dans le nouveau système du monde, ainsi voit-on les expériences communes s'accommoder à toutes sortes de théories. L'expérience encore au berceau prendra pour sa mère indifféremment, quelque philosophie que ce soit; mais l'expérience mûrie & formée avec le tems & le travail, nous apprendra quelle est la véritable philosophie.

Le moyen de connoître la nature par les épreuves de l'expérience, c'est;

1°. De les varier. On s'exerce tantôt sur la matière ou le sujet; (la fabrique du papier ne

comprend jusqu'ici que du lin-  
ge, mais si on tentoit d'y mêler  
de la soie ? ) tantôt sur la cause  
ou l'agent ; ( l'expérience du mi-  
roir ardent ne s'est faite encore  
qu'aux rayons du soleil , mais  
si on l'essayoit au foyer d'un bra-  
sier allumé ? ) tantôt sur la quan-  
tité ; & c'est ici qu'il faut pren-  
dre garde au raisonnement de la  
ménagère dont parle Esope , qui  
s'imaginoit tirer chaque jour  
deux œufs de sa poule, en lui  
donnant deux provisions de  
grain ; de même celui qui pen-  
seroit qu'une double dose de ma-  
tière ou de mouvement doit  
produire le même effet au dou-  
ble , verroit bientôt que les dé-  
grés d'action & de puissance ne  
se calculent pas ainsi. Point de  
foi à l'expérience, si elle n'est  
tentée sous diverses combinai-  
sons.

58 *Analyse de la Philosophie*

2°. De les étendre par la répétition. Le vin distillé devient plus fort ; l'esprit de vin augmentera-t-il ou perdra-t-il sa force par une seconde distillation ? L'argent vif jetté dans le plomb fondu prend de la consistance & perd sa fluidité, à mesure que le plomb se refroidit ; si on lui donnoit plusieurs fois cette trempe, ne pourroit-il pas enfin devenir malléable ? On apprend l'histoire dans une galerie de personnages ; si ces mêmes tableaux représentoient les actions au lieu des hommes, ne seroit-ce pas un nouveau moyen d'aider & de fixer la mémoire ?

3°. De les transporter ; ou de la nature à l'art, ainsi l'or qui s'épure dans le sable, se raffine aussi dans le creuset ; ou d'un art à un autre art, ainsi l'impres-

sion des cachets sur la cire a donné jour à l'invention & à la perfection de l'Imprimerie ; ou d'un fait à un autre fait , soit de même espece , soit d'une espece différente , aiusi l'effet de l'air sur les viandes indique celui qu'il opere sur la santé , toutefois avec de grandes restrictions.

4°. De les opposer par inversion ; il faudroit voir si les expériences du froid confirment celles de la chaleur , ou si l'ombre éclaireit les phénomènes de la lumiere.

5°. De les épuiser en poussant , pour ainsi dire , la nature à bout. On mesure les forces de l'aiman par le poids du fer , on éprouve le principe de sa vertu par l'application des corps qui l'alterent ou la dissipent ; c'est ainsi que les causes se décou-

60 *Analyse de la Philosophie*  
vrent par les extrêmes. L'expérience est une espèce de question que l'art donne à la nature , pour la faire parler.

6°. De les réunir. Voulez-vous des roses dans l'arrière-saison ? Coupez les premiers boutons à mesure qu'ils germent , vous aurez des roses tardives ; ou bien déchauffez le pied du rosier pour tempérer la chaleur de la terre par la fraîcheur de l'air , vous en aurez encore ; mais si vous usez de ces deux précautions à la fois , les fleurs ne peuvent vous manquer aux jours que vous les désirez : il en fera de même des fruits. Combien de remèdes ne sont efficaces , que par la combinaison des matières dont ils sont composés ? Combien de corps , qui dans le mélange produisent un effet tout autre que dans la séparation ?



7°. De les hazarder ou d'ententer le sort par une espèce de fureur expérimentale qui nous pousse vers les nouvelles découvertes. Les prodiges de la nature sont hors de ses routes battues ; la singularité , l'extravagance même d'un projet le mène souvent à une heureuse issue. Ce qu'on adore comme un mystère caché , ne s'apperçoit pas , par cela même qu'il est trop palpable. La cause de la consistance qu'on appelle solidité dans le fer & la pierre , peut se trouver dans les liquides. Mais comme si un terme expliquoit tout , on ne cherche point la raison pourquoi un corps ne se divise & ne se sépare plus. Qu'on observe comment la liquidité commence à disparaître dans ces bulles qui s'élèvent sur la sur-

62 *Analyse de la Philosophie*  
face de l'eau , & qui semblent  
s'attacher & se lier pour for-  
mer une espece de corps so-  
lide , on découvrira la cause  
de la liquidité & de la solidité.  
Il faut donc étudier une cause  
dans toute la nature ; car si  
l'on s'amuse à tournoyer dans  
un petit cercle de faits ou  
d'especes , on se fatigue sans  
avancer.

Enfin pour étendre l'empire  
de l'expérience à tous les arts ,  
il seroit à souhaiter qu'un seul  
homme en possédât plusieurs ,  
ou qu'il y eût du moins une cor-  
respondance établie entre les  
meilleurs Artistes de chaque  
classe , & l'assemblage de ces  
divers rayons jetteroit un jour  
lumineux sur le globe des arts.  
O l'admirable conspiration , si  
l'intérêt & la jalousie ne l'affoi-  
blissoient pas ! Mais un jour vien-

dra que de véritables Philosophes animés du même esprit qui nous inspire, oseront prendre un plus grand essor, & par la route de l'expérience, iront arracher à la nature son voile & ses secrets. Alors il s'élèvera de la région des Sophistes un essain nébuleux qui, craignant de voir succéder le mépris à la haine publique, fondera sur ces aigles, & ne pouvant ni suivre, ni arrêter leur vol, s'efforcera de décrier leur triomphe par ses vains croacemens.



---

## [ C H A P I T R E V I .

### *De la Métaphysique.*

**L**A Métaphysique n'est point cette audace puérile de l'esprit qui poursuit des êtres inconnus ou imaginaires , ni cette subtilité pointilleuse qui s'évanouit dans ses dissections à l'infini : c'est la science des principes.

Que lui reste-t-il en effet , si l'on soustrait la nature à ses combinaisons ? . . . . . Remettons les choses à leur place ; la Physique tiendra registre des phénomènes , & la Métaphysique en rendra raison : l'une traitera des diverses métamorphoses de la matière , & l'autre des causes ou des formes. Mais si l'on n'ap-

*du Chancelier Bacon.* 63

pelle science que la connoissance des causes , que sçavons-nous ? Renonçons même à l'espérance de jamais rien sçavoir. C'est ainsi que raisonnent de timides voyageurs qui , dès qu'ils ne voient plus que ciel & eau , ne pensent pas qu'il y ait encore des terres au-delà de leur horizon.

La loi des mouvemens , la recherche , la découverte & l'explication de l'action réciproque des corps ; voilà les véritables fondemens des sciences & des arts , qu'on comprend sous le nom de la science des formes. Cette science est faite pour abréger les moyens & diminuer les efforts , sans quoi on se plaindra toujours que la vie est trop courte pour des arts aussi longs. C'est donc en généralisant les principes , jusqu'à les réduire en

66 *Analyse de la Philosophie*

un seul, s'il étoit possible, qu'on arrêtera le cours des systêmes & qu'on viendra à bout de fixer les variations de l'expérience qui semble se contredire pour se jouer des Philosophes.

Les formes ne sont autre chose que les loix & les déterminations de l'acte pur de la matiere qui constitue une qualité simple, ou le résultat de toutes les combinaisons qui concourent à opérer une maniere d'être; ainsi la forme de la chaleur & de presque toutes les qualités coessentielles des corps paroît être le mouvement. En vain ces formes établissent une *mémeté* d'effet entre les causes les plus hétérogenes; cela même prouve que tout est subordonné dans la nature à un principe initial, élémentaire & perpétuel qui lie, embrasse &

conserve la matiere dans une fraîcheur éternelle , pour ainsi parler ; & c'est par la découverte de ce principe , qu'on réduiroit l'art à imiter toutes les opérations de la nature.

Tous les arts font une espece de pyramide dont l'expérience est la base , & la Métaphysique forme la pointe ou le sommet : c'est le symbole de l'induction qui monte par les faits à la suprême cause.

La machine la moins composée, dès qu'elle est bonne, est ordinairement la meilleure. Les loix sommaires de la nature ne sçauroient donc être en assez petit nombre ; la multitude presque innombrable des actes de la matiere & de leurs combinaisons suffiroit toujours à expliquer la variété infinie des êtres & des phénomènes : cette Méta-

68 *Analyse de la Philosophie*

physique étendrait la puissance de l'esprit humain en allongeant ses vûes , tandis que la Physique nous mene lentement , par des chemins étroits & fort obscurs, où l'on n'apperçoit que des détails d'où l'on ne peut rien conclure.

L'application d'une cause générale à quelques faits , ou la vérification d'un fait sur quelques especes fixeront la Physique à d'étranges barrières. La connoissance de l'anatomie intérieure d'un corps , ou des situations d'une matiere combinée , & le calcul des forces d'un agent , étendront les limites de l'invention à la matiere analogue ou voisine ; mais il n'appartient qu'à la Métaphysique de découvrir l'analogie de chaque être avec l'homme , & de chaque être avec le total de l'uni-



vers. Elle ira jusqu'où les vicissitudes du tems, les bizarreries du hazard, les tentatives multipliées de l'industrie & de l'expérience, l'imagination même de l'esprithumain ne seroit point allée sans elle. L'invention des formes est donc l'appui de la théorie & le levier de l'opération.

La Métaphysique qui est l'ame de l'invention, considère d'abord les qualités primitives de la matiere, puis les différences spécifiques des corps, d'où elle passe à leurs propriétés utiles, pour les distribuer à tous les arts pratiques, qui sont le creuset où le vrai système bien éprouvé demeure, tandis que les vaines spéculations s'évaporent en fumée.

Les principes les plus utiles dans la pratique sont aussi les

70 *Analyse de la Philosophie*  
plus sûrs dans la théorie , & c'est  
à ceux-là que s'attache la Méta-  
physique dont le but est de  
réunir la vérité à l'utilité qui  
s'engendrent mutuellement.

Les abstractions sont dans la  
Métaphysique , ce qu'est la dis-  
solution dans la Chymie.

Il y a une Métaphysique qui  
vient de la foiblesse de l'esprit ,  
& il y en a une qui montre la  
force du génie : de la première  
espece sont ces nouveaux  
Ixions qui embrassent les nuës ,  
pour enfanter des chimères : de  
la seconde , sont ces géants qui  
attaquent la nature de front &  
par tous les flancs ; qui tantôt  
fondent ses profondeurs , & s'en-  
foncent dans les abîmes où elle  
prétend enfermer ses secrets , &  
tantôt s'élèvent jusqu'à la subli-  
mité des causes finales qu'ils  
concilient très-bien avec les

causes physiques , sans les confondre ensemble. C'est ainsi que les volcans du Vésuve , dans les vûes de la nature , servent de remède à la terre , quoique par l'éruption d'une fermentation intestine , ils vomissent la mort & la désolation sur les plaines d'alentour.

Cependant l'examen des causes finales est plus , dans l'ordre de la morale que de la Physique, qui s'appauvrira toutes les fois qu'elle voudra étudier les faits dans les motifs , & qu'au lieu de s'informer comment la nature opere , elle demandera pourquoi. Cette curiosité qui vient d'une inquiétude naturelle de l'esprit & de son panchant secret à franchir ses limites , peut avoir sa place , mais à la suite de toutes les autres questions. La Providence nous permet de suivre

72 *Analyse de la Philosophie*

ses voies pour les adorer, mais non pas d'approfondir ses vûes. Elle se plaît à faire sortir du cours de la nature des événemens inopinés où tous nos jugemens vont échouer ; & par ces routes secrètes qui la dérobent à nos yeux, elle devient plus respectable encore sous le voile du mystère, que si elle avoit marqué dans tous ses pas les desseins de sa sagesse. C'est à son exemple que les Maîtres de la terre ont besoin de se rendre quelquefois invisibles pour conserver leur majesté ; plus admirables, quand ils font naître le bonheur & la tranquillité publique de l'orage des brigues & des passions, que s'ils faisoient ouvertement tout plier sous le poids de leur autorité. Aussi les Matérialistes qui n'ont point apperçu les traces d'une Intelligence

ligence supérieure dans le gouvernement de l'univers , d'ailleurs connoissoient mieux la nature que la plûpart des autres Philosophes qui , voulant suivre la marche de la Providence , lui prêtoient des contradictions indignes même de l'homme , si nous en croyons cet impie qui prétendoit donner des conseils à la Divinité : que vouloit-il dire ? . . . Que les systêmes de notre invention démentoient le culte que nous rendons à la souveraine Sagesse.



---

## CHAPITRE VII.

### *De la Théologie.*

**L**A Théologie naturelle est la connoissance de Dieu acquise par les lumieres de la raison, plus propre à combattre l'Athéisme qu'à prouver la Religion. Les Payens imaginoient une chaîne d'or par où Jupiter attiroit les hommes aux Cieux, au lieu de descendre lui-même sur la terre. Ainsi l'on s'élève à connoître la gloire & la puissance de Dieu par la voie de la nature ; mais Dieu ne manifeste pas sa volonté par cette même voie.

Les ouvrages des hommes prouvent leur industrie & leur intelligence, mais ne représentent point les traits de leur fi-

gure. De même les merveilles de l'univers expriment la puissance du Créateur, mais n'enseignent pas la religion qui est comme le tableau des perfections divines.

La lumière naturelle est ce langage que toutes les créatures tiennent à notre esprit, & cet autre langage qu'un instinct secret tient à notre cœur ; c'est le flambeau de la raison & celui de la conscience qui servent à diriger nos pensées & nos actions. Mais cette lumière nous reproche plutôt nos fautes, qu'elle ne nous instruit de nos devoirs. Il falloit donc une Révélation pour achever de perfectionner nos mœurs & nos idées.

Dieu a des prérogatives & des droits singuliers sur l'homme, celui de soumettre sa volonté, malgré le penchant ; & celui

76 *Analyse de la Philosophie*  
de faire plier sa raison, malgré sa  
résistance. Si l'on ne cède qu'à  
l'évidence , quand Dieu parle ;  
quel hommage lui rend-on que  
n'obtienne le témoin le plus sus-  
pect ? L'incrédulité est donc un  
attentat contre la puissance &  
l'autorité de Dieu , comme le  
désespoir est un outrage fait à sa  
bonté.

La Théologie comprend l'His-  
toire sainte, le Dogme & la Mo-  
rale. C'est un champ qui ne de-  
meurera jamais inculte , tant on  
a soin d'y semer du grain ou de  
l'yvraie.

La Morale appartient aux Ca-  
suiſtes qui apprennent souvent  
les iniquités au peuple, & le Dog-  
me aux Controversistes qui fo-  
mentent quelquefois ses querel-  
les. Les Interpretes sont chargés  
de l'explication des Paraboles qui  
sont une espece de Poëſie ſacrée,



& des Prophéties qui font l'histoire de l'avenir que Dieu seul pouvoit faire , comme le témoin éternel de tous les tems.

Dieu s'est réservé les fondemens de notre croyance , sans qu'il nous fût permis de les lui contester. Il faut au moins accorder à la Théologie le privilège qu'a le jeu des échecs où l'on ne dispute pas des principes : les mystères établis , que la raison s'exerce , & la Religion aura beau jeu contre l'impiété.

Les mystères sont donc les conventions de Dieu , comme les loix sont les conventions des Rois. Qui peut leur en demander compte ? ..... & l'on ose interroger Dieu sur ses décrets ?

Les mystères , loin d'humilier l'esprit humain , le rendent supérieur à lui-même , en lui apprenant ce qu'il ne peut sçavoir.

## 78 *Analyse de la Philosophie*

Dieu se sert de nos expressions pour nous parler ; il met également ses opérations à notre portée, quand il veut nous les faire entendre. Ainsi il y a un certain usage de la raison dans les matieres de la Religion. La raison nous empêche d'aller trop avant, soit dans les principes de la Religion, ce qui la rend incroyable, soit dans les conséquences, ce qui la rend impraticable.

La Religion Payenne étoit propre à former des libertins ; le Mahométisme ne veut que des croyans stupides ; la Religion Chrétienne exige un culte raisonnable. La premiere ouvroit la porte à toutes les erreurs, l'autre ferme toute issue à la vérité, le Christianisme seul ordonne cette soumission éclairée qui tient le milieu entre le Pyrrhonisme & la crédulité.

Les Payens disoient que le monde étoit l'image de Dieu , & l'homme une image du monde : le Christianisme renverse cet ordre , & place l'homme entre Dieu & le monde , comme pour établir une espece de communication entre le Créateur & ses ouvrages , par l'hommage que l'homme ne cesse de lui en faire. Ainsi l'univers obéissant annonce à l'homme un Maître ; & l'homme usant des biens de cet univers reconnoît un Pere : tout s'accorde à célébrer une grandeur , une bonté sans limites.

Les Théologiens font comme les Astronomes. Ceux-ci ont imaginé des cercles excentriques ou des Épicycles apparens , pour établir la marche des astres & l'ordre de l'univers ; ceux-là forgent des systêmes humains pour expliquer les mysteres.

80 *Analyse de la Philosophie*

Deux écarts bien vicieux ; l'un , d'interpréter la Religion par la nature ; & l'autre , d'interpréter la nature par la Religion : folie des Cabalistes , qui bâtissent l'univers sur le texte de la Bible ! C'est compromettre l'autorité de l'Ecriture , en pervertir l'usage , & la défigurer.

Ne diroit-on pas que les Théologiens se méfient de la croyance qu'ils professent , quand on les voit prendre tant de précautions humaines pour la maintenir contre les progrès de la Philosophie ? Est-ce que les mystères de la nature détruisent ceux de la foi ? Est-ce que l'ignorance ou le mensonge seroit un appui digne de Dieu ? Est-ce que le système des hommes peut faire tort à l'Histoire sacrée ? Mais s'ils étoient pénétrés de l'immensité de la Puissance divine , ils

ſçauroient ſans doute qu'elle n'a pas beſoin de forces auffi fragiles que celles de leurs raifonnemens , & que tous leurs moyens ſont autant d'outrages faits à ſa Providence infinie.

Les réponſes de J. C. n'étoient pas toujours directement conformes aux queſtions qu'on lui faiſoit , ſouvent même elles ne regardoient pas ceux qui l'avoient interrogé. Le Texte de l'Evangile ne dit pas auffi quelquefois ce qu'on prétend y lire ; il ne renferme pas tous les ſens qu'il préſente au premier coup d'œil , ou qu'on lui prête après bien des tortures. Comment réſoudra-t-il donc les controverſes ? J. C. a parlé pour tous les hommes de tous les tems , c'eſt à eux de l'entendre.

N'y auroit-il pas une voie d'éteindre les ſchiſmes , & de

82 *Analyse de la Philosophie*  
réconcilier tous les Chrétiens ?  
L'Evangile dit : *Celui qui n'est pas pour moi , est contre moi ;* mais il dit aussi : *Celui qui n'est pas contre moi , est pour moi.* Ce devroit être le texte de réunion de toutes les Eglises. Le même baptême , la même foi pour les Myfteres fondamentaux , le même esprit de charité ne feroit de tant de partis , qu'une multitude de freres & de fidèles , fans que la diverfité de la discipline fût cenfée détruire cette unité. Si la vérité ne souffre pas un tel partage , il ne reste aux Chrétiens qu'à pleurer les uns fur les autres ; mais pourquoi fe détruire & s'entre-déchirer ?



## CHAPITRE VIII.

### *De la Médecine.*

**L**A terre a beau être un lieu d'exil & de pèlerinage , l'hospitalité n'en est pas moins une vertu. La santé , ce don précieux du Ciel , qui suffit à l'homme , & sans lequel il ne sçauroit jouir paisiblement de tous les autres , est le premier de tous les biens du corps.

Les Philosophes qui craignoient d'offenser la Divinité , en lui demandant des honneurs & des richesses , ont fait des vœux pour la santé.

L'art qui veille spécialement à la prospérité de la nature humaine devrait être le plus recommandable , cependant est-il

84 *Analyse de la Philosophie*  
de profession moins considérée ?  
Un Avocat est dispensé de gagner sa cause ; un Pilote n'est chargé que de conduire le vaisseau , quel que soit le débit de la cargaison ; mais les Médecins , comme les hommes d'Etat , semblent responsables du succès de leurs opérations. Leur réputation dépend des événemens : & comme la fortune ne voit point le mérite , elle donne la palme au charlatan , & couvre l'habileté de confusion. Voilà pourquoi le découragement leur fait tout livrer au hazard ; car si l'érudition échoue , tandis que la nature répare les fautes de l'ignorance , que leur importe pour la gloire & le crédit , de s'épuiser en de longues études , dont tout le fruit devient équivoque ?

L'amour de la vie , l'état de crainte & de foiblesse où sont



la plûpart des malades , le besoin d'un prompt secours , font les garans de la confiance publique pour tous les Médecins , bons ou mauvais. Aussi les plus beaux génies de cette profession ont-ils excellé en d'autres arts qu'ils avoient cultivés par dépit : c'est la faute du peuple , pourquoi va-t-il les mettre en parallèle avec de stupides visionnaires & des femmes superstitieuses ?

Il faut tout dire ; la Médecine tient beaucoup de la conjecture. Le corps humain est un composé de tant d'autres corps ! L'eau suffit à la nourriture des plantes , la plûpart des animaux vivent des herbes de la terre , l'homme pétrit sa substance d'un mélange de fruits , de grains , de viandes & de liqueurs de toute espece. De-là vient peut-être ce levain corrupteur qui fait fermenter

86 *Analyse de la Philosophie*

tous les vices dans son cœur ,  
& qui détruit en lui ces germes  
de bonté , de sagesse , & de ju-  
stice que la nature y avoit semés.  
Il y a tant de variations dans  
notre maniere d'être ! tandis que  
la nature a réduit les besoins des  
bêtes à la plus grande simpli-  
cité , qu'elle leur fournit tous les  
soulagemens à si peu de frais ,  
que tout est réglé chez elles ,  
le sommeil , les courses & les  
veilles ; l'homme s'épuise en  
mille soins superflus , les pas-  
sions le tiennent dans une agi-  
tation violente & continuelle.  
Notre machine est un instru-  
ment si délicat , il faut tant de  
cordes pour le monter , qu'il  
est comme impossible de le voir  
jamais dans une parfaite har-  
monie.

La Médecine a tant de choses  
à faire ! conserver la santé , gué-

rir les maladies , & prolonger la vie ; trois emplois bien différens , quoiqu'ils dépendent d'un seul art & semblent aboutir au même but , car le soin de guérir ne touche qu'à cette portion de nos jours qu'un orage passager vient troubler ; mais entretenir les forces du corps & le calme des humeurs , allonger le fil de la vie , c'est à quoi on ne s'est pas assez étudié. Seroit-ce donc empiéter sur la providence de la nature , que d'user des armes qu'elle a mises en nos mains pour résister aux assauts que le tems nous livre ? Il semble qu'elle nous ait environné de pièges & de secours , pour nous tenir sans cesse en haleine ; cependant elle s'intéresse à la conservation de chacun de ses ouvrages , comme si c'étoit l'unique.

N'espérez pas faire rebrousser

88 *Analyse de la Philosophie*  
chemin à la mort par des remèdes d'un grand prix. Non , l'or potable , & l'essence des perles fondues ne sçauroient la détourner , ni l'arrêter d'un seul pas ; il faut toutes les forces combinées d'un régime suivi, pour écarter le cours d'une maladie , ou retarder la marche de la vieillesse qui arrive toujours trop vite. Combien de choses entretiennent la fraîcheur & semblent redoubler les forces , qui ne font que hâter la caducité ? Mais aussi ces précautions qu'on prend de longue main pour étendre la durée de la vie , ne laissent pas le loisir de la goûter. L'assujettissement aux régimes équivalut bien quelquefois à une maladie habituelle.

Que sert-il de prolonger la vie à un homme qui n'en fait pas les fonctions ? Ces troncs muti-

lés , ces squelettes tourmentés tour à-tour par leurs maux & par les remèdes , qui disputent à la mort des restes languissans , qui expirent en détail , attachés aux débris de leur propre cadavre , vivent-ils dans cette misérable portion d'eux mêmes ? Oui sans doute : l'adoucissement d'un mal est un plaisir , comme le soulagement d'un besoin. Un malade est encore heureux , quand il peut faire trêve avec ses douleurs , & son dernier moment en devient moins terrible.

Pourquoi les Médecins ne se feroient-ils pas un devoir d'écarter de la mort les horreurs qui l'accompagnent ? N'y auroit-il pas un art de faire mourir paisiblement ? Epicure & Antonin l'avoient bien sçu trouver. Mais nos Médecins ressemblent à nos Juges qui , après avoir prononcé un

Arrêt de mort, se retirent ; ils livrent leurs victimes à ses tristes réflexions, à l'appareil funébre de la Religion, aux lamentations d'une famille : il n'en faudroit pas tant pour anticiper l'agonie.

La Médecine a long-tems opéré, avant de systématiser ; c'est que le mal n'attend pas les discussions : la marche de la Philosophie est toute opposée, elle bâtit d'abord & puis travaille sur ses fonds. La Médecine, sans la Philosophie, n'est qu'un art imposteur ; mais un malade est en grand danger, quand le Médecin l'approche avec un système en tête.

Si les principes généraux nous égarent par leur généralisation même, que fera-ce des principes faux ? On ne peut se sauver de ceux-ci, que par d'heureuses

inconséquences: il faut bien alors que le hazard lutte contre le Médecin, ou que son imprudence corrige la fatalité de ses intentions.

Le défaut de principes est une source de bévues. On ne songe qu'à couper chemin à la douleur qui oppresse, sans remonter à la nature du mal & sans prévoir les suites du remède. Les *quiproquo* des Médecins font bien plus de ravage chez l'espèce humaine, que ceux de la Pharmacie; ils ont pris tant d'empire sur les remèdes, que les remèdes n'en ont plus sur les maladies. Mais qu'importe à ces Docteurs souverains? C'est le peuple qui paye leurs fautes.

Pourquoi tant de maladies *incurables*? Que signifie ce terme? N'est-ce pas l'ignorance des

Médecins qui , après avoir mené les choses au pire état , prononce enfin qu'il n'y a plus de remède ?

L'efficace des remèdes dépend de leur application. Il y a un ordre , une suite , des intervalles & des mesures à observer. C'est le fil de la méthode qui tire les malades d'affaires ; sans quoi ce qui devoit opérer la guérison , fait empirer le mal. Variez selon les crises & les symptômes ; tout chemin étroit ne mène pas au Ciel : les faits déroutent les plus justes combinaisons , mais le jugement doit agir où l'expérience nous abandonne.

La meilleure étude est celle des tempéramens. La curiosité a tout épuisé dans les notions générales du corps humain ; mais une anatomie comparée qui rendroit raison des différences qu'on trouve dans l'organisation inté-



rieure , feroit autrement utile. Peu d'expériences fuffifent pour une idée générale , au lieu que la connoiffance détaillée dépend des obfervations réitérées. Une attention longue & réfléchie ; & l'on verra que les hommes fe reffemblent auffi peu par les fibres du cerveau , que par les traits du vifage. Il s'en faut bien que nous ayons tous le cœur fait de la même façon , cela eft vrai dans le Phyfique comme dans le Moral. C'eft pourtant dans ces différences qu'on verroit la fource de plusieurs maladies dont on ignore la caufe , tandis qu'on s'en prend aux humeurs. Ce n'eft pas qu'on doive négliger cette partie , & la regarder comme une superfluité dont le fang fe délivre dans fon cours. Suivez-les au contraire , obfervez leur route & les maux

94 *Analyse de la Philosophie*  
ou les biens qu'elles font , soit  
dans leur passage , soit dans leur  
séjour.

Autant de mets, autant de ma-  
ladies , dit un vieux Aphorisme.  
On pourroit ajouter : Beaucoup  
de remèdes , peu de guérisons.

Le choix des alimens est d'une  
précaution très-décisive pour la  
santé. Les parties les plus analo-  
gues à notre corps s'unissent na-  
turellement , & cimentent une  
complexion solide. Voyez si l'u-  
sage des viandes a dû être aussi  
ancien que l'homme.

Les Médecins, comme les Mo-  
ralistes, recommandent la fruga-  
lité ; mais une diète fréquente &  
des excès passagers raffermissent  
plus le tempérament , qu'un ré-  
gime uniforme qui appésantit le  
corps , engourdit les forces &  
nous rend incapables d'aucun  
effort. La diète peut altérer le

sang , mais elle ne fait jamais autant de ravage que les potions.

Nous avons besoin de remèdes pour réveiller les sens , comme pour chasser les mauvaises humeurs. L'exercice est une des meilleures provisions de santé. De-là vient l'aifance à tout faire & à tout souffrir : c'est l'école de la souplesse & de la vigueur. La souplesse rend l'homme ardent & expéditif dans l'action ; la force élève le courage au-dessus des douleurs , & met la patience à l'épreuve des besoins. Nous n'avons plus les jeux des Athlètes qui entretenoient les forces de toute une nation. Les exercices des armes & de la danse suppléeroient-ils à cette perte ? Mais ils n'inspirent que la mollesse & la fureur des combats singuliers ; deux pestes qui moissonnent la jeunesse des Etats.

Le meilleur régime de santé, c'est d'avoir l'esprit libre & content aux heures du repas, du sommeil & des occupations pénibles. Une humeur inquiète, des chagrins violens, des resentimens couvés, des plaisirs trop sensibles, une profonde mélancolie; autant de fléaux qui abrègent la durée de nos jours. Goûtez les douceurs de l'espérance, une paisible volupté, plutôt qu'une joie vive : variez vos amusemens, n'épuisez jamais les plaisirs; un peu de curiosité, des études qui élèvent l'ame & divertissent l'imagination, comme la poésie, l'histoire, les merveilles de la nature.

Les Grands se croient immortels. Seroit-ce parce que, semblables aux idoles des temples, ils se tiennent immobiles dans leurs palais, à l'abri des injures  
du

du tems ? Mais le repos fait vieillir , & le néant dont leur oisiveté nous offre l'image , engloutit tôt ou tard cette proie qui lui étoit échappée.

La nature toujours attentive au bonheur de l'homme , avoit enfoui l'or dans les entrailles de la terre, & couvert sa surface d'alimens & de remèdes de toute espèce ; mais depuis qu'au mépris de ses intentions , l'avarice a ravi ce funeste dépôt au sein des mines qui le tenoient caché , il semble que pour nous punir , cette mere irritée ait tari la vertu des plantes , ou qu'elle nous en ait dérobé le véritable usage. Si cela est , qu'avons-nous fait par ce fatal échange ?



## CHAPITRE IX.

*De l'Histoire.*

L'HISTOIRE est la science des faits. L'Histoire naturelle comprend les faits de la matière. L'histoire civile contient les actions des hommes, les exemples mémorables & les vicissitudes des choses humaines. Supputer les époques & concilier les faits avec les tems, dévoiler le caractère & les mouvemens des passions, rapporter les succès & les obstacles des grandes entreprises, suivre le fil des actions & leurs secrets ressorts, développer ce chaos nettement, d'un style simple ou énergique, sans aucun soupçon de crainte ou de partialité, tel est le rôle d'un Historien, qui est

peut-être encore à remplir , tant il y a d'obscurité sur les tems reculés , & de danger à traiter les affaires de son siècle ! Aussi voit-on presque autant de naufrages que d'écueils. L'un s'amuse à recueillir des bruits populaires , l'autre à commenter des fables surannées ; ici trop de précision , & là des détails sans fin : tantôt on suit les écarts de son imagination , & tantôt on se livre à ses préventions ; ce sont ou des portraits , ou des réflexions , ou des harangues éternelles. Enfin la sévérité des règles de l'Histoire monte à ce point , qu'il est comme impossible de les observer toutes dans un sujet d'une vaste étendue : la majesté succombe sous le nombre des faits , l'attention qu'on porte toute entière sur le corps de l'ouvrage , s'affoiblit nécessairement autour

100 *Analyse de la Philosophie*  
des parties , l'esprit de conjecture brille aux dépens de l'exactitude , on perpétue les erreurs , en les transmettant avec confiance , comme on les a reçues.

Séparez de la plûpart des Histoires les menfonges , avec les noms célèbres qui les appuient , les dissertations épifodiques , les réflexions pénibles , en un mot , l'esprit des Ecrivains , que vous restera-t-il ?

On pardonne les réflexions qui échappent , pour ainsi dire , comme des fautes ; mais quand elles sentent l'apprêt , & que l'Historien semble faire des efforts pour en accoucher , c'est une demangeaison de l'esprit qui cause des tourmens insupportables au Lecteur.

L'Histoire énonce simplement & sans faste les faits authentiques , avec restriction les faits



équivoques ; mais pour détruire des faussetés accréditées, il faut démasquer leur origine.

L'entreprise d'une Histoire universelle paroît bien hazardeuse. Quel est l'homme d'une telle capacité de mémoire, d'un esprit assez judicieux, & sur-tout d'une intrépidité d'ame à toute épreuve, pour oser l'entreprendre ? On risque de sacrifier des faits importants à des observations ingénieuses, & de nous donner l'Histoire d'un siècle ou celle des pensées d'un homme, pour le tableau général de la nature humaine.

L'Histoire Ecclésiastique est pauvre par ses richesses mêmes. On l'a si fort chargée de traits qui se ressemblent, que la vérité n'est pas toujours aisée à distinguer, dans un mélange de faits mal informés. Ceux qui nous ont appris que les voies de Dieu sont

102 *Analyse de la Philosophie*  
impénétrables , devroient se rap-  
peller aussi qu'elles se dérobent  
quelquefois même aux yeux qui  
veillent dans le Sanctuaire.

Les Mémoires ne sont que les  
matériaux de l'Histoire. Les meil-  
leures sources en ce genre, où un  
Historien doit puiser, sont les  
Lettres des gens employés ou in-  
téressés dans les négociations. La  
vérité s'y trouve plus sûrement  
que dans les Nouvelles publiques,  
toujours dictées par la Politique ;  
le secret des affaires y est mieux  
développé que dans les Confé-  
rences ; sur-tout si on avoit un  
recueil suivi des Lettres d'un Mi-  
nistre à un Prince, d'un Ambas-  
sadeur à la Cour qui l'envoie ,  
ou d'un Député à son Corps. Mais  
ne consultez jamais les Orateurs  
pour l'Histoire ; ils se font un mé-  
rite de défigurer la vérité , sous  
prétexte de l'embellir.

Les Commentaires contiennent la naïve exposition des faits, & la suite des événemens. Cefar a fçu réunir dans les fiens tous les mérites de l'Hiftoire, fans s'écarter du ftyle modefte des Commentaires.

Les Faftes comprennent les titres & les infcriptions, le nom & la dignité des perfonnages illuftres, la folemnité des Actes publics, & l'origine des monumens célèbres.

Les Annales marquent les dates & l'ordre des tems. Elles femblent écrites d'ordinaire pour l'oftentation, & prêter aux actions humaines un prix qu'elles n'ont pas; enforte qu'une fatyre donneroît une idée auffi fidèle des hommes, que ces fortes de chroniques.

Les Journaux font les archives des bagatelles, auffi ne font-ils

104 *Analyse de la Philosophie*  
pas faits pour la postérité , mais  
pour entretenir la curiosité d'un  
Public oisif des fêtes , des specta-  
cles & des événemens périodi-  
ques. Il y auroit des Journaux  
d'une espece utile , qui éclair-  
roient l'art militaire & la navi-  
gation , par un détail suivi des  
campagnes & des voyages. Ale-  
xandre ne rougissoit-il pas qu'on  
publiât celles de ses actions qui  
ne devoient pas entrer dans l'Hi-  
stoire de sa vie ? Il étoit beau de  
dire : Alexandre a dîné , Alexan-  
dre a dormi ; mais s'il n'avoit fait  
que cela , sa mémoire auroit péri  
avec la Gazette de son tems.

Les Vies font connoître les hom-  
mes en petit , pour ainsi dire , &  
doivent offrir plus à l'exemple  
qu'à l'admiration.

Les Relations instruisent des  
événemens remarquables , tels  
que les conjurations , les traités

de paix, les révolutions, & semblables intérêts, particuliers à tout un peuple. C'est-là sur-tout qu'un Historien ne peut, sans se manquer à lui-même, trahir la vérité, parce que le sujet est de son choix; au lieu que dans une Histoire générale, où il faut que les faits suivent l'ordre & le sort des tems, où la chaîne se trouve souvent interrompue par de vastes lacunes, (car il y a des vuides dans l'Histoire, comme des déserts sur la mappemonde) on ne peut souvent présenter que des conjectures à la place des certitudes : mais comme la plûpart des révolutions ont constamment été traitées par des contemporains que l'esprit de parti met toujours en contradiction, après que la chaleur des factions est tombée, il est possible de rencontrer la vérité au milieu des

106 *Analyse de la Philosophie*  
mensonges opposés qui l'enveloppent, & de faire des Relations très-exactes avec des Mémoires infidèles.

Un genre d'Histoire singulier, ce sont les Anecdotes ; lorsqu'un Auteur recueille un certain nombre de faits curieux & intéressans, pour les discuter en Philosophie & en Politique. C'est ce que les Anglois appellent *Histoire digérée* ; ils la goûtent d'autant plus qu'elle se prête aux profondeurs de la réflexion qui caractérise leur génie. Mais il n'appartient pas à tout Historien de s'ériger en homme d'Etat, de Cabinet & de tous les Conseils.

Les événemens considérables ne sont pas tellement resserrés dans les bornes d'un siècle ou d'un Empire, qu'ils ne tiennent aux tems ou aux pays voisins. La méthode seroit donc excel-

lente, de tracer à la tête d'une Histoire, un tableau racourci des Histoires limitrophes, qui serviroit comme de carte, ou de boussole pour s'orienter.

L'Histoire du Monde, sans celle des Arts & des Lettres, est comme la statue de Polypheme sans œil.

L'Histoire naturelle qui embrasse le cours du ciel, les météores de l'air, les productions de la terre & de la mer, & tous les phénomènes de la nature, doit se borner à un fait de chaque espèce, parce que la raison d'un seul est celle de tous les autres individus.

Le but qu'on se propose décide des moyens que l'on prend; ainsi les Ecrivains de l'Histoire naturelle ne consulteront pas toujours le goût & l'amusement de la multitude des Lecteurs, pas

108 *Analyse de la Philosophie*  
même un intérêt prochain & visible. S'ils ont des vûes philosophiques, ils n'écriroient rien qui ne serve à développer les mystères de la nature, ou à étendre les secrets de l'art; ils observeront les différences dans les descriptions, les causes dans les réflexions, la vérité plutôt que la singularité dans les Relations, alors ils deviendront utiles.

Il faudroit se souvenir que l'Histoire de la nature est le volume des ouvrages de la Divinité, & ne pas attribuer des inconséquences à l'image de toute perfection.





## CHAPITRE X.

### *Des Langues.*

**L**Es langues sont le véhicule des sciences. Toutes les distinctions qui servent à démêler l'innombrable multitude des notions différentes, aident à lier les hommes, & les langues sont autant d'instrumens de la communication de leurs pensées. Il y a quelque apparence que l'homme est fait pour la société, puisque les peuples qui ne parlent pas la même langue, s'entendent toutefois par le moyen des gestes. Les Chinois ont une écriture hiéroglyphique qui exprime des choses au lieu de paroles. Ces caractères qui ne ressemblent pas aux lettres ordinaires, rendent pourtant les mêmes

110 *Analyse de la Philosophie*  
idées. C'est une langue muette ,  
propre au commerce , que les  
Etrangers entendent & parlent  
avec eux. Chacun peut la lire  
& l'expliquer en sa langue , sans  
avoir recours aux interpretes &  
aux traductions.

Les gestes sont les signes natu-  
rels des choses , ou la langue de  
toutes les nations. Les hiérogly-  
phes sont des emblèmes qui ont  
un rapport intelligible avec la  
chose figurée. Les caracteres ou  
les lettres sont des signes de con-  
vention naturalisés par l'usage.  
Les mots sont les signes reçus  
des idées. Il y a une espece d'ana-  
logie entre les mots & les idées ,  
comme il y a une généalogie  
entre les mots eux-mêmes , qui  
les fait presque tous descendre  
les uns des autres. Mais point  
de curiosité plus futile que celle  
des étymologies , à moins qu'on

n'établisse les rapports de toutes les langues ensemble, pour découvrir leur racine & parvenir à cette langue mere, qui s'est partagée en plusieurs branches plus ou moins chargées, selon le génie & le climat des peuples. C'est alors que les langues de chaque nation s'enrichiroient par le mélange, & qu'il pourroit s'en former une excellente qui redeviendrait générale. Semblable à la Venus d'Apelle composée de plusieurs modeles de beauté, elle caractériseroit mieux les passions, peindroit tous les objets, auroit tout à la fois plus d'énergie & d'harmonie, & seroit par excellence le langage de la nature.

Si l'on y fait attention, les mœurs de chaque peuple se dépeignent dans sa langue. La langue hébraïque est originale & sans mélange; on en voit la raison dans

l'antiquité du peuple Juif, & surtout dans cette loi de sa Religion qui lui défendoit de s'allier aux nations étrangères.

Les Grecs peuploient volontiers leur langue de mots nouveaux, les Romains beaucoup moins; c'est que ceux-ci étoient nés pour la guerre, & ceux-là pour les arts: le luxe étend la richesse de la langue, & les actions demandent de la précision; aussi le style du commerce est laconique, celui des poètes & des peintres est abondant.

Les langues anciennes ne finissent pas, tant elles ont de terminaisons & d'inflexions; les modernes abrègent tout, par le moyen des articles & des verbes auxiliaires. Qui ne voit pas que nos peres avoient plus de génie & de fécondité que nous?

L'harmonie d'une langue con-

siste dans le son, la mesure & l'accent. C'est la consonance ou la dissonance qui décide de sa douceur. Le cri ou le hiatus formé par le concours des voyelles, l'aspérité qui vient du choc des consonnes, donnent une trempe rude à toute langue. La mesure regarde la poésie ; le jugement de l'oreille est le plus décisif sur cet article : toutes les règles de l'art sont en vain exaltées ; il gâte la nature, au lieu de l'embellir, dès qu'il veut trop dominer.

Quant à l'accentuation, est-ce la peine de s'arrêter à des points?... Toutefois il faut avoir plus d'égard aux accens dans les phrases, que dans les mots, parce qu'ils portent souvent avec eux le sens d'une pensée. Ils apprennent à élever la voix, quand on interroge, à soutenir l'haleine dans le cours d'une phrase, à

baïſſer le ton vers la fin du diſcours. Mais à propos de la ponctuation qui concerne particulièrement l'écriture , il ſe préſente une queſtion ſur l'orthographe.

Doit-on écrire comme on prononce , prononcer comme l'on écrit , ou ſuivre un uſage pour l'écriture , & une méthode pour la prononciation ? Quoique la matiere ne vaille peut-être pas une déciſion , ce dernier parti ſemble n'avoir des inconvéniens que pour les Etrangers , au lieu qu'il faudroit tous les jours changer d'orthographe , comme on change de prononciation ; double effet d'une inconfiſtance certainement plus vicieuſe que la contradiction qui ſe trouve , entre la maniere de prononcer & celle d'écrire. L'orthographe d'ailleurs n'aſſervit point à ſes uſages les

inflexions du gozier, elle conserve les traces de la génération d'une langue, & rend un hommage durable aux langues mères que la prononciation semble défavouer, en les défigurant.

---

## CHAPITRE XI.

### *De l'Eloquence.*

**L'**ELOQUENCE vaut-elle la sagesse ? Consultez le Vulgaire qui décide du prix extérieur des choses. La sagesse se fait respecter, & l'éloquence se fait suivre. Elle est destinée à fortifier l'ame contre le vice, en remplissant l'imagination de ses odieux portraits. Si la vertu se montroit à la terre sous une figure humaine, sa beauté lui

gagneroit tous les cœurs ; mais l'éloquence ne lui prête-t-elle pas ces traits animés & ces couleurs vivantes ; & autant que l'imagination peut suppléer aux sens, n'a-t-elle pas le secret de la faire adorer des hommes ? Les passions une fois soumises à la raison, l'homme n'auroit besoin ni de conseils, ni d'exemples pour se porter au bien ; l'image de ses devoirs, toujours présente à ses yeux, seroit la règle de ses actions : mais depuis le soulèvement & la révolte des passions, depuis ce germe de contradiction enraciné dans le cœur humain, la raison est en proie au désordre des sens ; & ce seroit fait de son pouvoir, si l'éloquence ne venoit au secours pour la soustraire à l'esclavage dont elle est perpétuellement menacée. Elle forme donc une ligue entre la raison & l'imagination,



pour résister à leurs ennemis communs.

Platon disoit-il vrai, quand il mettoit l'éloquence au rang des arts corrupteurs qui accompagnent le luxe, & quand il comparoit l'emploi des Rhéteurs à l'industrie des Traiteurs qui dénaturent tous les mets, au point de faire goûter ce qu'il y a de plus mauvais ? Mais non ; la corruption n'en est pas encore là ; l'éloquence s'attachera toujours plus volontiers à faire valoir la probité, qu'à flatter le crime par des couleurs artificieuses, parce que l'homme le plus dissolu veut paroître meilleur dans ses discours, qu'il ne l'est au fond par ses sentimens & ses actions. Fera-t-on toujours un reproche aux arts de la perversité des hommes ? Mais s'ils abusoient constamment de ces prétendus biens,

(n'importe que la fatalité soit dans l'instrument, ou dans la main qui le tient) devroient-ils en user ? C'est sans doute un vice de l'humanité, & non un crime de l'éloquence, qu'elle se prête au mal comme au bien ; elle a des couleurs pures & innocentes, comme la Dialectique a des principes essentiellement droits ; mais le mauvais esprit employera toujours l'une à l'injustice, & l'autre au mensonge : ainsi l'abus des meilleures choses fera toujours douter de leur utilité, parce qu'il l'emportera dans la comparaison.

Il y a un art de manier la persuasion qui varie selon les caractères qu'il s'agit de gagner. On déploie les foudres de l'éloquence contre le peuple qu'il faut terrasser ; on se munit de ses artifices contre des esprits insidieux. C'est l'éloquence de la Politique

& des affaires qui manque souvent aux plus habiles Orateurs ; ils possèdent tous les tours, mais ils n'ont pas le manége qui est le talent de les appliquer. Au lieu de saisir le foible de leurs parties, ils s'attachent aux ressorts de leur art puissans par eux-mêmes, mais trop usés pour réussir toujours. L'éloquence est bonne en public, & la raison suffit en particulier. Le succès de l'éloquence dépend des dispositions de l'Auditeur qu'il faut toujours consulter. Les expressions synonymes dans leur sens naturel ne le sont pas dans leur effet : c'est ainsi que deux traits également aiguës ne pénètrent pas aussi avant l'un que l'autre, quoiqu'ils soient lancés avec la même force, & d'une pareille distance.

Laissez aux Dialecticiens le soin de convaincre, vous qui

parlez à la multitude , remuez le cœur , échauffez l'imagination , vous persuaderez. On résiste aux démonstrations , on cede au pathétique. L'homme veut être fléchi : le Raisonneur l'attaque à force ouverte , il se défend ou s'échappe ; l'Orateur le prie , il est désarmé.

Cette différence est remarquable qui compare le Sophiste au lièvre , & l'Orateur au levrier : l'un poursuit vigoureusement , & l'autre esquive avec adresse.

Le déchaînement d'Aristote contre les Rhéteurs de son tems , & l'émulation de Cicéron pour un art qui fut la source de sa gloire & de sa fortune , les firent se surpasser eux-mêmes , dans leurs Traités de l'éloquence. L'Orateur Romain est en effet au-dessous du modele qu'il imagine. Nous n'avons rien de comparable à ses préceptes ,

tes, ni peut-être à ses exemples, si ce n'est les Oraisons de Demosthene, qu'il suffit de lire pour se croire animé d'une portion de son génie.

Demosthene qui sçavoit par expérience la nécessité de prévenir l'auditeur, conseille aux Orateurs de faire une provision d'exordes préparés pour le besoin. Cicéron vouloit de plus qu'on eût des sujets traités d'avance, & des discours tout appris dans l'occasion, aux noms & aux circonstances près. Mais ces divins Génies n'avoient-ils pas un fonds assez riche dans leur propre enthousiasme, sans recourir à la ressource des lieux communs ? Leur méthode est cependant d'un grand usage pour les esprits médiocres, qui font une espece de métier, ou de trafic de l'éloquence.

*Part. I.*

F

## CHAPITRE XII.

*De quelques Arts.*

**L**ES Matématiques sont une portion de la Métaphysique. La matiere a des appétits naturels , elle a des mouvemens simples , & des mouvemens composés. Les mouvemens simples sont comme les premiers pas que la matiere fit au sortir des mains de la nature , il n'en reste plus de traces : ces pas aggrandis , redoublés , arrêtés , détournés , répétés , & multipliés à l'infini , sont ce qu'on appelle les mouvemens composés , les quantités , ou les sommes de mouvemens ; telle est la génération , l'altération , la corruption , & toute espèce de changement dans la forme des corps ; c'est

ce qui appartient à la Physique. Les mesures de mouvement sont la combinaison de ses effets, ou la supputation des rapports de la masse avec la distance, de la quantité avec la vélocité, de l'activité avec l'inertie des corps ; ceci regarde les Mathématiques naturellement subordonnées à la Physique. D'où vient donc qu'elles ont tellement pris le dessus sur celle-ci, qu'à peine daignent-elles l'admettre au rang des Sciences ?

Les Mathématiques ont des parties de spéculation, telles que la Géométrie & l'Arithmétique ; & des parties de Pratique, telles que la perspective, l'Astronomie & la Musique, qui servent à confirmer les axiomes de la Physique ; enforte que plus celle-ci fera de progrès, plus elle aura besoin de celle-là. Ainsi la

124 *Analyse de la Philosophie*  
Physique & les Mathématiques  
combinées ensemble ; forment  
les Arts pratiques.

Une erreur qui a gâté les esprits & perdu les Arts, (celle de s'attacher à la superficie & à l'universalité, plutôt qu'au fonds & au détail des choses) a donné cours à l'étude des Mathématiques. C'est un champ libre où l'esprit va sans s'arrêter ; le plaisir même de la vérité qui ne l'abandonne jamais, semble justifier son goût. Mais que ces vérités sont stériles ! Comment l'homme naturellement avide & intéressé, peut-il s'en contenter ? Tel est donc le sort de son inquiète activité, que dès qu'il ne se sent pas capable du solide & de l'utile, il s'épuise & se perd dans les matières vagues & superflues.

L'art n'est point si différent



de la nature , c'est elle-même sous les dehors que lui prête l'industrie des hommes & des animaux. L'art n'est pas toujours un simple ornement , il fait plus qu'ajouter à la perfection de la nature , que corriger ses inégalités , & que donner un libre essor à sa puissance , il va quelquefois jusqu'à renverser l'ordre de ses opérations , & jusqu'à changer entièrement les loix de sa constitution. Telle est la puissance de la Méchanique , qu'on peut appeller l'histoire de la nature factice. Il y a peu de machines de pure invention. Celles que nous tenons plus de nos recherches que du hasard , sont imitées ou composées , & celles-là demandent plus d'esprit que de philosophie. Tout ce qui paroît singulier , on le doit à la bonne fortune , aux tentati-

ves de l'expérience, ou aux lumières de la Physique : mais il faut posséder les choses à fonds pour enfanter du neuf, en quelque genre que ce soit ; on doit donc être Physicien profond, si l'on veut devenir à coup sûr habile Mécanicien.

La Mécanique & la Philosophie ne s'accordent pas assez : l'une néglige les observations, comme stériles pour la fortune : l'autre dédaigne les opérations manuelles comme indignes de l'esprit. La Philosophie a bâti beaucoup de principes sur peu de faits ; la Mécanique, ainsi que la Chymie, adopte peu de principes sur beaucoup de faits ; abus, excès de part & d'autre. Un Mécanicien occupé de son invention, n'ose porter l'esprit ni la main au-delà ; il voudrait ériger un trophée à sa vanité,

avant d'avoir fait des conquêtes dans l'empire de la Philosophie. Une expérience lumineuse est pourtant l'ouvrage des ouvrages, parce qu'elle renferme la source de plusieurs découvertes.

La Méchanique est donc la partie essentielle de la Philosophie naturelle, de cette Philosophie moins féconde en vagues démonstrations, qu'en moyens efficaces pour les avantages de la vie. Elle est l'écho de la nature, qui rend ses oracles dans les ateliers; car la Physique expérimentale n'a montré jusqu'ici que ses jeux. Depuis l'usage des canons, n'explique-t-on pas mieux la foudre? Elle nous met sur la route des causes & des effets, dont elle prépare l'invention. Elle fixe enfin, & rassemble les combinaisons de l'entendement qui, faute d'appui, s'é-

gare & se confond dans la multitude & l'étrange diversité des faits.

L'Astronomie ne développe que la surface des Cieux, c'est-à-dire, le nombre des astres, leur aspect, leur situation réciproque, & les périodes de leurs mouvemens ; ce n'est-là que le dehors de la sphere. Les causes physiques, & les principes qui établissent une théorie sûre, comptable des phénomènes, de l'influence des globes célestes, de l'inégalité & de l'irrégularité des mouvemens des planètes, de l'accélération, des stations, & des rétrogradations, tout cela appartient à la Métaphysique. Les observations astronomiques prouvent bien l'existence ou l'apparence des phénomènes, mais n'en expliquent pas la nécessité ; & il y a toujours loin des hypo-

theses à la vérité. L'Astronome donne les nombres, & le Méta-physicien rend la somme. S'il y avoit eu un traité de bonne intelligence entre les Astronomes & les Philosophes, les premiers auroient observé, & ceux-ci auroient conclu. Mais les visions de l'Astronomie ont corrompu les meilleures vûes de la Philosophie, & celle-ci a dérangé les calculs de sa rivale : les uns ont bâti dans les airs des Palais magiques, qu'un enchantement plus fort a dissipé : les autres avoient posé des fondemens plus solides sur la terre ; mais le pouvoir du ciel a tout détruit. Les systêmes & les phénomènes ont toujours été en contradiction, & la vérité ne s'est rencontrée nulle part.

L'Astrologie est pleine de superstition, mais elle n'a besoin

130 *Analyse de la Philosophie*  
que d'être épurée. Le soleil influence visiblement sur la terre par la chaleur de sa lumière ; pourquoi les autres planètes n'auroient-elles pas sur notre globe une influence moins sensible ? Elles ont leurs Etés & leurs Hyvers , leurs apogées & leurs périgées , comme le soleil. Les corps célestes n'operent pas sur les individus ; mais pourquoi non sur les especes ? Le cours des astres domine sur les saisons , mais non sur chaque jour. Un Astrologue pourroit dire sans se tromper : Nous aurons une Automne pluvieuse ; mais distinguer les jours par la neige ou la grêle , voilà l'absurdité.

Tout l'Univers est lié par les causes physiques , qui entretiennent une communication intime entre ses parties les plus extrêmes. Une connoissance réfléchie

de la sphere , assureroit les prédictions des cometes ( car on peut les prédire ) & des météores célestes , comme elle assure celle des éclipses ; elle donneroit des indices presque infailibles des inondations & des sécheresses , des volcans & des tremblemens de terre , des pestes & des maladies , des guerres même & des révolutions. L'étude de l'Histoire , la combinaison des divers aspects des astres avec la situation des peuples , les rapports des saisons avec les plantes , l'action des spheres voisines sur la nôtre , l'impression des changemens de l'air sur les corps & sur l'esprit des hommes , tout cela bien calculé , démontreroit que telle saison doit être plus favorable à l'olivier qu'à la vigne , aux habitans de la montagne qu'à ceux de la vallée , aux gens d'u-

ne profession sédentaire qu'à ceux d'une vie agitée & tumultueuse. On apprendroit, en évaluant les circonstances, qu'il y a dans le cours de la durée des tems, des climats ennemis du despotisme & de la servitude, des siècles marqués pour la propagation des Arts, & des régnés destinés à la corruption du luxe : car les événemens, ainsi que les occasions, ne font que circuler, & se répéter ; ce qui a été fera encore, le passé redeviendra présent, mais pour le prévoir dans l'avenir, il faudroit pressentir la ressemblance des conjonctures. De la supputation des tems écoulés qu'on rapprocheroit de nos jours, des expériences déjà faites, comparées ensemble, des transmigrations & des guerres célèbres contrastées avec les époques des mouvemens célestes, il résulte-



roit cet axiome ; Que, lorsque les situations seroient à-peu-près les mêmes dans le ciel, on éprouveroit sur la terre les mêmes révolutions ; parce que tout cela partiroit d'une cause générale & nécessaire, qui suit toujours les mêmes loix : voilà les aîles qui nous font voler dans les cieux.

La Magie est la connoissance des forces secrètes de la nature. Ainsi tout homme qui sçaura composer des mouvemens, en tirera des effets prodigieux. Chez les Perses elle n'étoit que la science des rapports qui sont entre la Philosophie & la Politique, ou l'art de conjecturer les révolutions civiles par les mouvemens de la nature. Mais si la Magie étoit la profession des Sages, elle a bien dégénéré. L'opération de la Magie naturelle est comme une des ces

liqueurs somnifères qui plongent nos sens dans un agréable délire, où l'on ne voit que des phantômes enchanteurs. La physionomie est un art où l'on apprend à connoître les inclinations de l'ame par les traits du visage, & par la conformation de tout le corps. Tous les hommes rient, pleurent, & rougissent à-peu-près de la même façon; ces signes sont les interpretes les plus naturels de certains sentimens, mais ne caractérisent pas leurs causes secrètes. La Chiromancie est un art de pure charlatanerie. La conjecture des songes n'est pas aussi futile. Les songes sont les miroirs où nos passions se représentent. On y découvre les dispositions du corps par les agitations de l'esprit; ils servent à expliquer ce traité d'alliance qui

est entre l'ame & le corps. Parmi toutes les especes de divination artificielle, celle qui conclud les événemens d'après les principes, est la plus sûre; celle qui s'appuie uniquement sur l'expérience, est sujette à l'erreur, & tient un peu de la superstition.

L'Astrologue voit l'avenir dans le ciel, le Médecin s'arrête aux symptômes, & le Politique prédit d'après l'Histoire. Toute autre maniere de deviner est suspecte, soit qu'elle vienne des soudains éclairs de l'ame qui se dégage des sens, soit qu'on l'attribue à une révélation surnaturelle, on doit craindre l'illusion. Les Illuminés se fondent sur deux suppositions; l'une que l'ame recueillie en elle-même, & retirée, pour ainsi dire, des organes qui l'occupoient, a la force

136 *Analyse de la Philosophie*  
de jeter ses lumieres sur l'avenir ,  
& que toutes ses sensations se  
changent alors en pressentiment ;  
l'autre , que l'ame est le miroir  
de l'essence divine qui se repré-  
sente toute entiere dans son ima-  
ge. Ils se préparent à cette dou-  
ble opération par la même voie ;  
c'est-à-dire, par l'abstinence , qui  
tantôt énerve les forces , & fait  
voir l'avenir dans une tranquille  
extase où l'ame jouit d'elle-mê-  
me & de sa nature , & tantôt  
échauffe l'esprit , l'agite , & le  
jette dans une espece de fureur  
& d'impatience sacrée ; c'est  
alors que la présence divine se  
fait sentir , révèle ce qui étoit ca-  
ché , & rapproche ce qui étoit  
éloigné.

La Magie naturelle, ou la Phy-  
sique expérimentale est un ma-  
gasin où l'on voit dans un tas

de jouets d'enfans, quelques meubles riches & précieux. On y débite du curieux pour de l'utile. Que faut-il de plus pour attirer les Grands, & pour former cette vogue passagere qui finit par le mépris ?

La Chymie n'est que l'art d'analyser la matiere & de simplifier ses principes ; elle épure les corps fouillés par les mélanges , elle achève l'ouvrage de la nature , en la délivrant des obstacles qui embarrassoient sa marche. Il est sorti des fourneaux de la Chymie une nouvelle Philosophie qui a confondu tous les raisonnemens de l'ancienne. Les mines & les forges font connoître la nature par ses causes & ses effets. Les curieux fouillent dans ses entrailles , & les Chymistes la mettent sur l'enclume. Ainsi l'homme est con-

damné à chercher la vérité, tantôt au sommet des cieux, & tantôt dans les abymes de la terre. Le Philosophe est donc ce Protée qui lit le passé dans le présent, & l'avenir dans le passé. Il n'a qu'à raisonner d'après les premières affections de la matière, que la Chymie lui découvre. C'est d'elle que dépend la transformation des corps. Si l'anatomie des corps organisés est un des bons observatoires de la nature, la décomposition des corps insensibles n'est pas moins essentielle. On y suit à la trace la progression des mouvemens, on y surprend les rapports secrets des corps similaires, tels que le fer & la pierre, & les liaisons des parties similaires du même corps, telles que la racine, la feuille & la fleur dans les plantes, la chair, le sang & les os dans l'animal. On dévoile enfin le mécanisme

de cette organisation, par les distillations & les dissolutions. Mais on conclut mal-à-propos l'hétérogénéité des principes qui se séparent dans l'analyse, par la prétendue homogénéité des éléments qui s'attachent, parce que l'action du feu, ou de tout autre dissolvant, peut fort bien séparer des corps homogènes, & réunir des corps hétérogènes. Il faut donc soustraire de la combinaison des ressemblances & des différences, le calcul des ravages du dissolvant, & connoître l'effet de tel degré de chaleur sur tel corps ainsi disposé. Cette subtilité de divisions, loin de multiplier les opérations, ne tend qu'à les simplifier & à les abréger, en assurant leur justesse. Il faut partir des incommensurables pour arriver à l'exacte mesure des corps. Ainsi la marche des recherches

140 *Analyse de la Philosophie*  
philosophiques procède très-bien de la Physique aux Mathématiques. Ainsi la Chymie se trouve sous l'empire de la Métaphysique qui embrasse les vûes & les ressorts de toute la nature.

Mais n'est-ce pas un sujet de risée & de pitié, de voir des hommes ronger les débris de leurs jours & de leur fortune, à la poursuite d'une vaine chimere ? Les Chymistes ont pourtant mieux réussi qu'ils ne vouloient : car à la place de l'or , la seule chose qu'ils cherchoient & qu'ils n'ont pas trouvée , le terrain inculte devenant fertile , ils ont fait mille découvertes utiles à la Médecine & à la Physique. Quant à leurs Théories , on n'y voit qu'extravagance.

La Poësie est un arrangement de paroles & un désordre de choses. Mais ce désordre qui re-



présente si bien celui de la nature , transforme les objets & les assujettit aux caprices de l'imagination ; au lieu que la raison s'efforce de soumettre l'ame à la situation des objets qui l'environnent. Tel est le penchant de l'homme pour le merveilleux , qu'une beauté réelle , une perfection ordinaire , une variété naturelle ne suffisent pas à la vivacité de ses idées , il conçoit tout au-delà du vrai. La Poésie didactique est une Histoire enflée de sons. La Poésie dramatique est l'instrument qui met en jeu tous les ressorts de l'ame.

L'Allégorie est un miroir énigmatique ; il est bon d'amuser l'enfance de ces récits fabuleux. La raison qui vient avec l'âge , lève le voile qui couvroit la vérité , & sçait tirer parti de ces jeux puériles.

La Poësie est une espèce de plante sauvage qui , croissant dans un terrain inculte , s'élève bientôt au - dessus de tous les arbres.

La Critique veille à la correction des écrits & à l'exactitude des éditions. C'est par ce double emploi qu'elle assure la gloire des Auteurs , & qu'elle pourvoit à l'instruction des lecteurs. L'interprétation , le commentaire , & les notes sont du ressort des Critiques. Mais qu'ont-ils fait jusqu'à présent ? Au lieu d'éclaircir le texte , ils l'ont embrouillé par un fatras d'érudition. Ils font semblant de ne pas appercevoir les endroits obscurs , & se dédommagent de ce silence forcé par des digressions éternelles sur les passages aisés à entendre. Il seroit bien à souhaiter qu'un Ecrivain donnât lui-

même ses observations & ses notes sur son propre ouvrage , afin de couper court aux volumes inutiles des mauvais Commentateurs.

Quelle puérile défaite de s'en prendre aux fautes de l'édition , comme font quelques Critiques, quand un texte les embarrasse ! Aussi ne manquent-ils pas de le réformer au gré de leur sens. De-là vient que les éditions les plus châtiées sont souvent les moins pures. Dès qu'un Critique n'entend pas à fond la matière qu'il traite , tout son travail n'est qu'un griffonage dont le lecteur payera les dépens.

Les arts de luxe sont la Peinture , la Sculpture , & tous ces arts brillans qui servent à la magnificence & à la décoration , soit dans les édifices & les jardins , soit dans les habits & les

144 *Analyse de la Philosophie*  
meubles. Il faut laisser aux Poëtes, dont l'imagination bâtit à peu de frais, le soin d'embellir leurs palais enchantés, & songer à la commodité plutôt qu'à l'agrément. Le Vatican & l'Escuriale sont superbes à voir, il n'y manque autre chose que du logement. Les jardins sont l'asyle du plaisir doux & pur : le corps s'y délasse, l'esprit s'y distrait, la nature y étale ses bienfaits & ses ornemens : elle semble disputer à l'art la gloire de les enrichir pour la satisfaction de l'homme. Les beaux jardins sont aussi rares, que les magnifiques palais sont communs. On affecte de prodiguer les miracles de l'art dans les Jardins Royaux, mais la seule parure de la terre y produiroit plus aisément cette voluptueuse rêverie qui fait le charme & les délices des promenades. Pourquoi

quoi mêler la contrainte du luxe au désordre énergique de la nature ? Profitez de ses libéralités ; employez l'industrie à varier ses spectacles , que les eaux fassent naître les bosquets , & que les ombrages des bois endorment les ruisseaux dans un lit de verdure ; appelez les oiseaux , leurs concerts attireront les hommes , & feront cent fois mieux l'éloge de votre magnificence , que le marbre & le bronze , dont l'étalage n'excite qu'une admiration stupide.

Le parfum des fleurs artistement variées , les nuances des couleurs flattent aussi délicieusement l'odorat & la vûe , qu'une touchante symphonie chatouille agréablement l'oreille. Ces deux sens , l'ouïe & la vûe sont les plus délicats & les plus chastes de tous. Les plaisirs qui les remüent sont

146 *Analyse de la Philosophie*  
aussi les plus innocens ; & les  
Arts à qui nous devons ces plaisirs , méritent une place distinguée parmi les Arts libéraux , comme étant des plus ingénieux , puisqu'on y emploie toute la subtilité des combinaisons mathématiques. La Peinture réveille l'imagination & fixe la mémoire ; la Musique agite le cœur & soulève les passions. Elles font passer le plaisir dans l'ame , l'une par les yeux , l'autre par l'oreille. Elles ont un rapport d'harmonie admirable. On diroit que les pierreries ont un charme singulier , dont la mode se sert pour fixer la curiosité. Il le faut bien ; car sans cet éclat impérieux , notre folie auroit des bornes , du moins celles que l'inconstance a soin de mettre à tous nos goûts. Est - ce que ces étincelles pures , qui pétillent au sein du diamant ,

feroient une espece de collyre pour nos yeux ? Les lustres & les glaces feront à ce prix d'une merveilleuse invention , & peut-être ont-elles avec nous , une douce sympathie , dont nous sentons l'effet sans le deviner. Les plaisirs des autres sens peuvent être plus vifs , mais moins dignes de l'homme. La propreté est à l'égard du corps , ce qu'est la décence dans les mœurs. Elle sert à témoigner le respect qu'on a pour la société & pour soi-même ; car l'homme doit se respecter. Mais l'affetterie dans la parure , & ces soins exquis de la sensualité ne sont pas encore assez raffinés pour tromper les yeux ; trop embarrassans dans le commerce de la vie , ils nuisent souvent à la santé. Les odeurs & les délices de la table tiennent plus du vice , que de la vanité.

Les plaisirs purement charnels n'ont pas besoin d'art , mais plutôt de remède & d'antidote.

L'expérience de tous les siècles donne une leçon aussi constante que terrible contre le luxe , c'est qu'il annonce la décadence des Empires.

---

## CHAPITRE XIII.

### *Du Scepticisme.*

**L**E doute est l'école de la vérité. Le Scepticisme a commencé par les Philosophes naturalistes qui ne voyoient par-tout que vraisemblance & probabilité. Socrate s'acquit le titre de Sage, & la réputation de Sçavant par la profession d'ignorance qu'il affectoit. Comme il paroissoit indécis & mal instruit sur



ce qu'il ſçavoit le mieux ; on met  
ſur le compte de ſa modeſtie les  
aveux les plus ſinceres de ſon in-  
ſuffiſance. Il érigea toutes les af-  
ſertions en queſtions : cependant  
on dit de lui , qu'il avoit apporté  
la vérité des cieux ; c'eſt qu'il  
apprit aux hommes l'unique  
moyen de la connoître , l'art de  
douter. Les autres Philoſophes  
bâtifſoient des ſyſtêmes , & So-  
crate ſe faiſoit un jeu de les ren-  
verſer par ſes problêmes , qui  
donnerent de l'exercice à Platon  
ſon diſciple. Après les Philoſo-  
phes , les Orateurs devinrent  
Sceptiques pour avoir la gloire  
de ſoutenir également bien le  
pour & le contre ; car c'eſt à ce  
prix qu'on paſſa pour diſert. De-  
là cette méthode des Jurifcon-  
ſultes, d'appliquer à preſque tous  
les cas, des raiſons de douter &  
d'affirmer, fatale invention qui

150 *Analyse de la Philosophie*  
entraîne la lenteur ou la précipitation des décisions ; car dès que le Juge se trouve à chaque pas embarrassé de nouvelles autorités contradictoires , moins éclairé par tant de lueurs tremblantes , qu'il ne l'étoit au premier rayon de lumière , il finit par hazarder ses conclusions à l'aveugle, avec quelques remords de plus.

Les Académiciens ou les Sceptiques du dernier ordre , & qui cependant en portoient seuls le nom, établissoient en paradoxe les vérités de goût & de sentiment, éternisant par leurs ingénieuses dissertations les querelles & les injures des Sçavans. Mais de tous les Sceptiques les plus insupportables , étoient ceux qui ne vouloient pas s'en rapporter à la fidélité des sens : car quels autres garans de certitude établir à

leur place ? Il valoit bien mieux rejeter toutes nos erreurs sur les défauts de l'esprit, & s'en prendre à la précipitation de l'entendement qui ne se donne ni le tems d'examiner, ni le soin de juger, à de faux principes, à des mauvaises conséquences, aux méthodes pernicieuses, parce qu'il y a des précautions contre ces surprises ; mais rien ne sauve la vérité de l'imposture des sens. Si les témoins sont corrompus, que deviendra le tribunal de la raison la plus intégrè ?

Il faut que le chemin qui mène des sens à l'entendement soit coupé de mille sentiers écartés, puisqu'il y a autant d'erreurs que d'opinions sur les voies de la nature. Quand même on feroit convenu des principes ( ce qui n'est pas, ) il resteroit toujours une foule de questions au nombre des

152 *Analyse de la Philosophie*  
problèmes. Conclusion du Pyrrhonisme ; rien n'est vrai , tout est faux.

Un Philosophe qui sçait douter, en sçait plus que tous les Sçavans. Le Scepticisme coupe chemin à l'erreur , il délivre la vérité des ombres qui la couvroient , & si on ne l'apperçoit pas, c'est qu'elle fuit sans cesse ; il fixe notre attention autour des objets qui nous échappent, mais le Pyrrhonisme donne du crédit aux opinions les plus absurdes ; il ne fait que jeter des ténèbres sur les objets de doute , & des doutes sur la vérité.

Le despotisme des Philosophes dogmatistes, & l'indépendance des Pyrrhoniens étoient également propres à déconcerter l'esprit humain. Aristote ne détruisit l'empire de l'antiquité , que pour l'usurper ; tyran substitué à de petits monarques. Pla-

ton , de meilleure foi , n'en vouloit qu'à la prescription des Sophistes , tels qu'Hippias & Protagore , qui fuyoient les discussions du doute , comme un injuste possesseur , évite d'en venir à des éclaircissemens. Platon se donnoit du plaisir à fatiguer ses adversaires. Mais il se forma une école plus sérieuse de vrais Sceptiques ; ils ne prétendoient pas , comme Pyrrhon , exclure toute espèce d'examen & de recherche ; sans rejeter ouvertement la vérité , sans l'admettre pleinement , ils gardoient une espèce de neutralité dans les opinions , mettant toujours de nouvelles raisons dans la balance , pour la faire pencher alternativement des deux côtés.

Le Scepticisme est le grand antagoniste de l'orgueil ; mais n'est-il pas dans les intérêts de la

pareille ? Après qu'on s'est persuadé qu'il n'y a rien de vrai, ni de solide, on ne se fait plus que des études de goût & d'amusement. Ce sont les courses errantes d'un héritier émancipé, qui voyage, sans autre dessein que celui de satisfaire sa curiosité, ou de divertir son inconstance. La patrie & l'humanité réclament contre cette Philosophie oisive.

Le Scepticisme est très-dangereux dans la conduite, parce qu'il jette une irrésolution dans toutes nos démarches qui en arrête le succès. On va comme à l'aveugle, avec une méfiance qui dérouté les meilleurs projets. C'est un état d'yvresse, où les objets tournoient sous les yeux dans une confusion perpétuelle : de là vient que les esprits les plus étendus sont aussi les moins conf-

tans , parce qu'ils découvrent des raisons de délibérer , où les autres n'apperçoivent que l'occasion d'agir.

Les problèmes étouffent cette pépiniere d'erreurs que l'intrépidité de l'Ecole ose établir en thèses. Peut-être est-ce la vraie methode de s'instruire , que de proposer les vérités comme des problèmes : car faute d'examen , tout devient préjugé , même la vérité. Mais aussi cette fureur est bien contagieuse ; dès qu'une fois le doute s'empare d'une notion , il s'y attache , à ne plus la quitter : bientôt les problèmes acquièrent une espee d'authenticité , par le crédit que leur donne le partage des opinions ; cette licence de douter se répand sur les notions voisines , gagne insensiblement tout le corps des Sciences , & se per-

pétue comme héréditairement ; enforte que la vérité n'est plus qu'un signal de guerre & qu'un cri de triomphe.

L'indépendance de l'esprit est bien autre chose que l'indifférence du Scepticisme. La vérité n'est pas un joug importun. Son empire doux & naturel , loin d'oter à l'ame sa liberté , la fixe & l'attache par l'amour du bien & l'intérêt de son repos ; elle lui sert d'asyle & de retraite , après bien des excursions dans le pays des préjugés. Mais le Scepticisme est une circulation d'erreurs qui plongent continuellement l'esprit de lueurs en abymes. Le Sceptique ôte aux sens & à l'entendement toutes ses forces , & le vrai Philosophe lui en rend l'usage.





## CHAPITRE XIV.

### *De l'Imagination.*

**L'**IMAGINATION est comme la messagere qui entretient les correspondances de l'entendement & de la volonté. Les sens sont à ses ordres pour lui rapporter les objets ; elle en rend compte à la raison qui , après les avoir examinés , les renvoie à la volonté pour en décider en dernier ressort. Il ne faut donc pas s'étonner si l'imagination a tant d'empire sur nos pensées & sur nos actions. Comme elle a des ministres infidèles, qu'elle est elle-même une interprete fort équivoque , elle devient la source de nos erreurs & de nos crimes.

La superstition tient beaucoup

à l'imagination , voilà pourquoi elle emploie à la frapper les images , les songes & les visions. L'Empire du Fanatisme commence par gagner l'imagination ; on ne croit pas ce qu'on voudroit croire, mais ce qui effraie , ou ce qui séduit.

La superstition est cette espèce d'enchantement , ou de pouvoir magique que la crainte exerce sur l'imagination. C'est elle qui a forgé ces idoles du Vulgaire , les génies invisibles, les jours de bonheur ou de malheur , les traits invincibles de l'amour & de la haine.

L'esprit & le cœur sont tour-à-tour les dupes de l'imagination ; on trouve bon ce qui paroît beau, & l'on aime ce qu'on admiroit. Une maîtresse a toujours des vertus, un bel esprit est toujours agréable.

L'imagination agit sur nos sens ; elle tient les rênes du mécanisme de l'homme , en sorte que tel mouvement doit cesser , dès que l'image qui l'a occasionné , disparaît : l'homme qui se promenoit , s'arrête tout-à-coup , parce qu'il est saisi d'une idée qui enchaîne , pour ainsi dire , ses pas , en captivant son imagination.

Une forte persuasion supplée à la réalité , une vive espérance nous y conduit ; c'est - à - dire , qu'un homme entêté d'un objet , croira le voir où il n'est pas , & agira comme s'il le voyoit ; & qu'un autre parviendra tôt ou tard au terme qu'il a toujours devant les yeux , s'il y court avec cette confiance qu'inspire le génie ou l'instinct ; car l'imagination nous pousse avec violence vers le but où la fortune semble nous attendre.

Les remèdes n'opèrent la plupart, qu'en vertu de l'imagination ; & leur premier effet consiste à la calmer. Un Médecin hâtera la guérison de son malade, s'il peut lui persuader qu'elle n'est pas loin. Cependant on a bien vû des maladies imaginaires devenir réelles par la seule influence de l'imagination , mais on ne voit guères de malades recouvrer la santé, dès qu'ils se croient guéris.

Les songes sont au pouvoir de l'imagination. Elle répète avec plus de force sur les sens, les impressions qu'avoient déjà fait sur eux les objets extérieurs. L'ame & le corps doivent éprouver à-peu-près les mêmes sensations pendant le sommeil , parce que l'imagination les gouverne alors ; aussi ceux qui sont fatigués la nuit par la peur des incubes, ima-

ginent des montagnes & des fardeaux accablans, & souffrent presque autant que s'ils les portoient réellement. Les hypocondriaques sujets aux vapeurs qui s'élèvent du bas ventre au cerveau, comme ils sentent dans les entrailles un bruit & un combat perpétuel de vents opposés, ne rêvent qu'à des tempêtes.

On diroit qu'il y a une espece d'influence mutuelle entre les esprits, tant l'imagination d'un homme agit sur celle d'un autre homme; de-là vient l'empire de l'éloquence: un Orateur inspiré par les vapeurs de l'enthousiasme, embrase toute une assemblée de sa propre chaleur, & opere ces révolutions subites dans les mœurs & la croyance qui durent, & tombent avec cette violente impression: de-là naît encore la force de l'exemple; un

homme emporté par on ne sçait quelle yvresse, s'élève tout-à-coup à l'incroyable, & par une action hardie, entraîne des changemens inopinés, tels qu'on en voit dans le sort des batailles & des Empires même. D'où vient que les hommes sont beaucoup plus susceptibles des impressions du pathétique, assemblés que solitaires? N'est-ce pas que le bruit, l'appareil, l'agitation, tout ce qui parle aux sens, remue l'imagination? Ces mouvemens sourds de crainte, de pitié que l'Acteur répand sur tous les Spectateurs, redoublent par leur communication mutuelle; & semblables aux frémissemens de la mer dont les flots s'élèvent & s'entrechoquent, ils jettent la désolation dans tous les cœurs.

Les sortilèges sont les rêves d'une imagination blessée qui

communique sa maladie à des cerveaux aussi foibles. Il se peut très-bien , que certaines liqueurs prétendues - magiques portent à la tête , & causent dans le sang cette fermentation brusque & rapide qui , semblable aux transports d'une fièvre maligne, jette dans des convulsions extraordinaires , sur-tout si l'imagination étoit effarée d'avance par des opinions bizarres. Mais que voit-on là de surnaturel ?

Les caractères de la magie , ou ne signifioient rien du tout par eux-mêmes , ce qui donnoit un libre champ aux écarts de l'imagination ; ou bien avoient du rapport avec les idées de l'enchantement , ce qui contribuoit à en opérer les effets prodigieux. Les charmes dont elle usoit pour inspirer de l'amour ou pour arrêter l'effet des desirs naturels,

tenoient tout leur pouvoir du trouble que de vaines menaces répandoient dans l'imagination ; la crainte de l'amour dans les uns , & dans les autres celle de ne pouvoir le satisfaire , rendoit leur résistance inutile , ou leurs efforts impuissans.

On guérit l'imagination d'une illusion par une autre.

La plûpart des merveilles qu'on attribue à la sympathie , ne doivent leur existence qu'à l'imagination. Une lettre , un portrait , la boucle de cheveux de celle que l'on aime , réveillent dans tout le corps des émotions involontaires ; n'est-ce pas qu'ils rappellent à l'imagination le souvenir ou l'approche d'une agitation plus violente encore ?

Les yeux de la beauté ont un ascendant invincible sur tous nos sens , plus ou moins fort à pro-



portion des autres rapports qui se trouvent entre notre cœur & l'objet qui le blesse ; ce charme indépendant de l'imagination augmente toutefois, ou s'affoiblit par elle.

Il peut y avoir dans le crâne d'un malheureux expiré d'une mort violente, une vertu sympathique qui opere sur un honnête homme blessé à la tête. Il n'est pas hors de vraisemblance que le cœur d'un lion appliqué tout fumant au cœur d'un homme lâche, lui donneroit du courage. Indépendamment de la force de l'imagination élevée par ce stratagème, il y a une raison d'analogie entre ces parties. La chair crue & sanglante rend tel peuple guerrier plus féroce au combat.

Quand même la sympathie agiroit à une distance fort éloi-

166 *Analyse de la Philosophie*  
gnée, quelle influence passe d'un  
homme sur une multitude, ou  
d'une multitude sur un homme ?  
Cependant, comment expliquer  
ces illuminations soudaines qui  
faisoient connoître la victoire  
d'une armée à un particulier,  
ou la mort d'un ennemi à toute  
une nation ? On attribuera  
ces prodiges à une révélation  
surnaturelle : mais que répondre  
aux Romains, à des Payens qui  
ont vû tout un peuple assemblé  
dans le Cirque pousser des cris de  
joie & de triomphe, au moment  
de la bataille qui se donnoit à  
plus de vingt milles, & remer-  
cier les Dieux du succès d'un  
combat trois jours avant d'en  
recevoir la nouvelle ? Est-ce  
hazard, est-ce illusion de toutes  
parts, ou bien l'imagination con-  
çoit-elle un pressentiment assuré  
de tout ce qu'elle espere ?

L'imagination d'un homme timide ne lui présente que des obstacles qui le découragent ; aussi le voit-on s'appuyer volontiers sur le secours d'autrui , espérer tout des plus vaines promesses , & n'oser jamais rien entreprendre par lui-même , tandis qu'une folle présomption fait réussir souvent des démarches hazardées.

Les Arts qui tiennent tout de l'imagination , comme l'Astrologie , ne sont merveilleux que dans leurs moyens , car leur but est fort simple. Il est très-possible qu'à l'heure de votre naissance un astre soit placé sous tel point du ciel , à tel aspect , & que la nature alors ait pris une route , qui par le concours de mille causes enchaînées , doit vous être funeste ou favorable. Mais qu'on puisse lire votre sort dans les nues , & que les grima-

168 *Analyse de la Philosophie*  
ces d'un extravagant fassent parler les planètes ! . . . . Voilà l'abus & l'imposture.

L'imagination crée , invente , embellit les Arts , mais elle nuit aux véritables Sciences ; aussi la Poësie qui lui doit tout son prix , est moins une science qu'une agréable erreur de l'esprit humain. Les couleurs , les vents , les saisons , tout agit sur l'imagination ; rien ne la rafraîchit comme la vûe d'une nappe d'eau , dans un jour calme & sombre.

Cette espece d'empire que l'honneur , les richesses & la réputation nous donnent sur les esprits , est un plaisir délicat , & semble fait pour l'homme. Mais d'où vient cette pente à prendre notre satisfaction chez autrui , si nous n'existons pas en partie hors de nous-mêmes ? C'est la vie de l'imagination , ce qui l'entretient ,  
l'amuse ,

*du Chancelier Bacon. 169*

l'amuse & la gouverne, mais une ame grande par elle-même vit de sa propre vertu, laisse l'estime du vulgaire à la vanité, & les respects forcés de la servitude aux oppresseurs de l'Univers.

---

## CHAPITRE XV.

### *Des Préjugés.*

**L**ES PRÉJUGÉS sont autant de spectres & de phanômes qu'un mauvais génie envoya sur la terre, pour tourmenter les hommes ; mais c'est une espece de contagion, qui, comme toutes les maladies épidémiques, s'attache sur-tout au peuple, aux femmes, aux enfans, aux vieillards, & qui ne cède qu'à la force de l'âge & de la raison.

*Part. I.*

H.

Le Préjugé n'est pas toujours une surprise du jugement investi de ténèbres, ou séduit par de fausses lueurs ; il naît de cette malheureuse pente de l'ame vers l'égarement, qui la plonge dans l'erreur malgré sa résistance : car l'esprit humain, loin de ressembler à ce cristal fidèle dont la surface égale reçoit les rayons, & les renvoie ou les transmet sans altération, est bien plutôt une espèce de miroir magique, qui défigure les objets, & ne présente que des ombres ou des monstres.

Les Préjugés, ces idoles de l'ame, viennent, ou de la nature de l'entendement qui donne à tout une existence intellectuelle, ou de la préoccupation du jugement qui naît de l'obscurité des idées, ou de la diversité des impressions fondée sur la disposition

des sens , ou de l'influence des passions -toujours mobiles & changeantes.

Il y a des préjugés universels & , pour ainsi dire , héréditaires à l'humanité , telle est cette prévention pour les raisons affirmatives. Un homme voit un fait de la nature , il l'attribue à telle cause , parce qu'il aime mieux se tromper que douter ; l'expérience a beau manquer souvent , ou démentir ses conjectures , la première opinion prévaudra. C'est cette maladie de l'entendement qui favorise la superstition & mille erreurs populaires. Un passager échappe du naufrage après un vœu barbare , tous les autres ont péri dans la même tempête , malgré des promesses plus légitimes ; n'importe, c'est un miracle, comme si la nature ne devoit pas

172 *Analyse de la Philosophie*  
changer de cours, pour conser-  
ver tant de victimes dignes de  
sa pitié, plutôt qu'en faveur d'une  
tête inutile. La Providence ne  
veilleroit donc guères aux inté-  
rêts du genre humain. . . . . Mais  
les noms de quelques heureux,  
sont gravés dans les Temples,  
disoit Diagoras, & la mer tient  
dans ses abysses les prieres per-  
dues. Les tombeaux couvrent les  
fautes du médecin, tandis que  
les convalesçens publient sa bon-  
ne fortune. C'est ainſi que l'énumé-  
ration des faits qui décident pour  
l'affirmative, nous détermine à  
la conclusion, avant d'examiner  
les faits négatifs qui détruisent  
ou diminuent la force des preu-  
ves positives. Delà, les erreurs  
fondamentales qui ont corrompu  
la masse des Sciences, & sem-  
blent avoir fermé pour jamais à  
l'esprit humain les voies de la na-  
ture & de la vérité.



Autre foiblesse de l'entendement, sa précipitation vers les extrêmes. Tout est uniforme dans le cours de la nature ; voilà le principe : les astres roulent donc tous sur des cercles parfaits, plus d'ovales, plus d'ellipses, conclut le Préjugé. La nature agit toujours par les voies les plus simples ; c'est la maxime générale, le Préjugé l'applique à tous les faits particuliers, & veut soumettre tous les phénomènes à cette loi. Les Chymistes sont tellement entêtés de leurs élémens, qu'ils ne voyent par tout que de l'eau ou du feu, semblables à ces fanatiques agités par les fureurs de Cybele, qui trouvoient à chaque pas des fleuves, des rochers, des forêts embrasées.

Il y a des Préjugés particuliers ou de tempérament, qui varient dans l'homme selon la constitu-

174 *Analyse de la Philosophie*

tion des humeurs , la force de l'habitude & les révolutions de l'âge. Si un homme renfermé, depuis sa naissance jusqu'à la maturité de l'âge, dans une caverne souterraine, passoit tout-à-coup au grand jour , quelle foule d'impressions singulieres exciteroit au dedans de lui cette multitude d'objets qui viendroient assaillir toutes les avenues de son ame ! Cet emblème que Platon imagina , cache une vérité bien remarquable. En effet, l'esprit de l'homme est comme emprisonné dans les sens , & tandis que les yeux se repaissent du spectacle de la nature , il se forme mille préjugés dans l'imagination qui brisent quelquefois leurs chaînes, & tiennent à leur tour la raison dans l'esclavage.

Il y a des Préjugés publics, ou de convention , qui sont comme

l'apothéose de l'erreur ; tel est le préjugé des usages, toujours anciens, de la mode, toujours nouvelle, & du langage. Un esprit pénétrant ne peut développer ses idées, faute d'expressions assez énergiques. Les définitions ne font, ni la véritable idée des choses, ni la véritable manière de les concevoir. Les objets existent d'une façon, nous les appercevons d'une autre, & nous ne les rendons ni tels qu'ils sont, ni tels que nous les voyons. Nos idées sont de fausses images, & nos expressions des signes équivoques. Il y a des mots dont l'application est si arbitraire, qu'ils deviennent intelligibles. A-t-on une idée précise de la fortune, de la vertu, de la vérité ? Quand est-ce qu'on fera un traité de convention, sur la signification idéale des termes ? Mais en quelle

176 *Analyse de la Philosophie*

langue feroit-il écrit, pour être entendu de tous les hommes dans le même sens ? Il faut attendre que la nature ait fabriqué tous les esprits à la même trempe.

Enfin il y a des préjugés d'école, ou de parti, fondés sur de mauvaises notions ou sur de faux principes de raisonnement. On peut mettre à ce rang certaines impossibilités qui semblent avoir prescrit par le tems. *La quadrature du cercle, & le mouvement perpétuel, chimères à trouver. L'Art peut faire des mixtions, mais non pas des générations.* Ces démonstrations imperturbables déconcertent les projets & les tentatives.

Les axiomes classiques déroutent les esprits. La plupart ne sçavent pas voir autrement que les autres, & s'ils l'osoient, que d'obstacles à vaincre pour abrég-

ger les moyens d'instruire ; ne fut-ce que la jalousie despotique d'un corps qui traitera comme un factieux & un ennemi , celui qui ne combattroit pas pour les intérêts de sa doctrine , sous ses enseignes & avec ses armes ! C'est cet esprit de zélotypie qui arrêta long-tems le progrès des connoissances humaines. Les Théologiens donnant à Aristote une espece de suprématie dans l'Ecole , s'arrogerent le droit exclusif de l'entendre & de l'interpréter , & firent un assortiment profane des vérités révélées avec les vérités naturelles, en les assujettissant à la même méthode. L'appui foible & ruineux que se prêterent alors la raison & la foi, en s'expliquant l'une par l'autre , fit confondre les limites de chaque genre de notions. De - là naquit cette

guerre intestine, entre les Philosophes & les Théologiens, qui durera peut-être jusqu'à ce que l'ignorance & la barbarie viennent une seconde fois des antres du Nord, pour ensevelir toutes les querelles des Sçavans dans la ruine des Empires.

Les sources du préjugé sont dans les passions ; l'entendement ne voit rien d'un œil sec & indifférent, tant l'intérêt lui en impose. Ce qui nous plaît est toujours vrai, juste, utile, solide & raisonnable. Ce qui est difficile, est regardé comme inutile, pour ménager la vanité, ou comme impossible pour flatter la paresse. L'impatience craint les lenteurs de l'examen, l'ambition ne peut se contenter d'une expérience modérée, ni d'un succès médiocre, l'orgueil dédaigne les détails de l'expérience, & veut franchir d'un saut

l'intervalle qui sépare les vérités moyennes des vérités *sommaires* ; le respect humain fait éviter la discussion de certaines questions problématiques : enfin l'entendement est sans cesse arrêté dans sa marche , ou troublé dans ses jugemens.

Les sens nous en imposent : nous ne jugeons que d'après l'impression des objets , qui varie avec nos dispositions. Les plus importants ne font souvent que de légères impressions , & pour notre malheur le mécanisme de tout le mouvement dépend de ces ressorts délicats qui nous échappent.

Chacun bâtit dans son cerveau un petit univers dont il est le centre , autour duquel roulent toutes les opinions qui se croisent , s'éclipsent , s'éloignent & se rapprochent au gré du grand

mobile qui est l'amour propre. La vérité brille quelquefois parmi ces notions confuses qui s'entrechoquent ; mais elle ne fait que passer un instant comme le soleil au point du midi , de sorte qu'on la voit, sans pouvoir la saisir ni suivre son cours.

Un des préjugés de l'amour propre, c'est de croire que l'homme est le fils uniquement chéri de la nature , & comme le modèle de ses opérations. On suppose qu'elle ne pouvoit faire un plus bel animal , ni rien de plus merveilleux que les productions de l'Art. De-là cette plaisante hérésie des Antropomorphites ; ces pieux solitaires qui sans doute *exterminoient leur face* , ne croyoient pas assez honorer Dieu , s'ils ne lui prêtoient une figure humaine.

Que l'homme dépose ses préju-



*du Chancelier Bacon.* 181  
gés & qu'il approche de la nature  
avec des yeux & des sentimens  
purs, tels qu'une vierge modeste  
a le don d'en inspirer, il la con-  
templera dans toute sa beauté, &  
il méritera de jouir du détail de  
ses charmes.

---

## CHAPITRE XVI.

### *Des Passions.*

**I**L y a comme deux ames dans  
l'homme, l'une d'un ordre di-  
vin & dont la connoissance ap-  
partient plus à la Religion qu'à  
la Philosophie, ce n'est point à  
l'homme d'en parler; l'autre ma-  
térielle & sensible, qui nous est  
commune avec les bêtes, &  
qu'on peut regarder comme l'in-  
strument de l'ame invisible. C'est  
un principe actif qui se nourrit  
des élémens les plus subtils, qui

182 *Analyse de la Philosophie*

a la vivacité du feu & la divisibilité de l'air , pour communiquer & recevoir le mouvement le plus rapide , qui germe dans nos humeurs & s'éteint sous nos cendres : le corps lui sert de palais , & le cœur ou le cerveau de siège principal. C'est de ce trône qu'elle part avec une promptitude inconcevable , pour se répandre dans le sang & donner le ressort aux nerfs & aux artères. On l'appelle *esprit*, terme qui s'applique aux fucs volatiles & déliés de toute espece de matiere. C'est la confusion de ces deux principes qui a donné lieu à toutes les opinions superstitieuses de la métempfycose , & à tant d'autres erreurs sur la nature de l'ame.

Les passions entretiennent l'alliance qui est entre l'ame & le corps. Cependant on les peint comme des semences de tempête

qui portent le ravage & le désordre dans le cœur, qui tourmentent la raison & tyrannisent la liberté.

La cupidité, cet appétit inquiet du plaisir s'allume dans le sang, & ne s'éteint qu'avec le mouvement : elle fuit les progrès de l'âge & des forces, d'abord timide, & se cachant sous le voile de la pudeur ; enfin rompant toutes les barrières de l'éducation & du respect humain, elle oblige la vertu à justifier ses écarts ou à se retirer. Elle ne s'arrête pas même à la jouissance ; le goût d'un plaisir irrite la soif d'un autre : insatiable dans son avidité, elle se précipite vers le dernier objet qui la flatte, avec autant de fureur que si c'étoit l'unique ou le premier.

L'admiration qui est le germe de la Science, est un sen-

184 *Analyse de la Philosophie*  
timent agréable ; mais lorsqu'elle excite ou de vaines terreurs ou une curiosité démesurée , elle devient le tourment de l'esprit.

Les passions violentes sont autant de tigres qui nous déchirent. Tous les monstres se peignent tour-à-tour, sur le visage d'un homme emporté par la vengeance ou la colere. La rage du lion est sur son front , l'écume de sa bouche est un poison comparable au fiel de l'aspic. S'il étoit vrai que les passions des animaux circulent dans leur sang , ne devrions-nous pas abhorrer les viandes ? Mais la férocité du sanglier passeroit-elle dans l'ame du chasseur ?

Les plus brillantes passions ont des retours honteux : les grands airs de l'orgueil qui s'admire , & les phrénésies d'un amour idolâtre de son objet , nous rendent

ridicules aux yeux de tous ceux qui nous considèrent de sang-froid. Une passion violente ne permet pas la moindre réflexion à la raison, & ne sçauroit écouter les avis de l'amitié, tant elle a horreur de se rencontrer elle-même.

La passion dominante est un lierre qui s'attache aux vertus mêmes, & les étouffe en les embrassant. Certaines passions n'ont qu'une yvresse passagère, d'autres nous tiennent dans un délire continuel ; mais en général elles ne font jamais de si grands ravages que lorsqu'elles sont menées par la superstition.

Les actions éclatantes & les services les plus signalés partent d'une passion secrète qui les aviliroit, si elle osoit se démasquer. Cependant les passions les plus deshonnêtes ont trouvé des élo-

186 *Analyse de la Philosophie*  
ges. Que deviendra la vertu , si  
les muses se prostituent ?

Que faisons-nous misérables  
esclaves des honneurs & des ri-  
chesses , ces tyranniques objets  
de nos passions ? Nous nous li-  
vrons à des courtisannes que nos  
peres ont enfin laissées , après en  
avoir été abusés.

Si les passions sont des mala-  
dies dans la morale , elles peu-  
vent servir de remèdes dans l'or-  
dre Physique.

Une joie modérée adoucit les  
humeurs , une tranquille mélan-  
colie arrête la dissipation des es-  
prits ; mais un état d'incertitu-  
de exerce trop violemment les  
ressorts du cœur par les dilata-  
tions de l'espérance & le resser-  
rement de la crainte.

La compassion qui nous inté-  
resse pour un malheure étranger ,  
sans un retour prochain sur nous-

mêmes , est un sentiment doux & délicat qui nous remue agréablement. Si elle part d'un rapport de situation , ou d'un mouvement d'intérêt personnel , elle flétrit le cœur & porte la désolation dans tous les sens.

La timidité qui suit la modestie , nous met à l'abri des dangers & des grandes agitations , & par cela même devient le pronostic d'une longue vie ; mais la honte , qui vient de l'ignominie , est un poison lent qui mine & consume le tempérament.

L'amour heureux qui n'est pas sujet à de brusques alternatives de chagrin & de plaisir , assure de beaux jours.

L'espérance est la plus utile de toutes les affections de l'ame , parce qu'elle entretient la santé par le repos de l'imagination. Un homme qui a des espérances pour de longues années ,

fournit ordinairement une grande carrière : s'il n'avoit sans cesse devant les yeux un projet à remplir, son terme seroit proche, & sa vie s'éteindroit avec ses desirs. L'espérance est une espece de joie qui, semblable à l'or en feuilles, se développe & s'étend sur tous les momens de la vie.

L'admiration qui résulte de la spéculation de la nature, est une émotion paisible qui chatouille les esprits, & tient les sens dans une activité favorable. On a remarqué que les Philosophes observateurs avoient long-tems joui des charmes de la contemplation, témoins, Démocrite, Platon & Appollonius. Mais il s'agit ici de cette curiosité modérée par l'intérêt de sa propre satisfaction, & non pas de cette avidité de connoître & de sçavoir qu'inspire un génie inquiet ou une ambition.



démefurée. Celle-ci fait acheter l'immortalité au prix d'une courte vie, l'autre au contraire prolonge des jours qu'elle ne peut éterniser. En général, la manie de penser use le corps; celle de parler ne fait vivre que trop long-tems.

Les vapeurs de la mélancolie & de l'ennui, sont extrêmement contagieuses; les saillies de la joie aiment à se communiquer. Les regards de l'envie sont fixes & sombres, elle empoisonne tous les plaisirs qu'elle voit; les regards de l'amour sont pleins d'étincelles, il charme tous les fous de ceux qui l'approchent. L'audace a un merveilleux ascendant sur tous les cœurs, comme la pudeur sur les visages; enfin tous les mouvemens de l'ame & du corps tendent à se répandre. L'homme de cœur

190 *Analyse de la Philosophie*  
glace un poltron, comme le chien  
arrête l'oiseau. Les soupirs des  
amants sont des esprits enflam-  
més, qui forment cette chaîne  
invisible & mystérieuse, par où  
deux cœurs sont attirés & entraî-  
nés vers un centre commun :  
Symbole de l'union naturelle où  
tout reprend sa place. Les vieil-  
lards qui aiment la conversation  
de la jeunesse, semblent puiser  
auprès d'elle une nouvelle vie.  
Enfin on sent par-tout cette in-  
fluence, que les âmes ont na-  
turellement les unes sur les au-  
tres, par la communication des  
passions.

Ce n'est point dans des trai-  
tés de morale & de Philosophie  
qu'il faut étudier les passions ;  
mais plutôt chez les Poètes &  
dans l'Histoire. Elles y sont déve-  
loppées avec des couleurs & des  
images plus frappantes que des

analyses méthodiques. C'est-là qu'on les voit peintes dans ce désordre, qui caractérise leur inconstance. On y apprend par quels foibles ressorts elles se soulèvent & s'apaisent; comment elles se cachent & se trahissent elles-mêmes; leur naissance, leurs progrès, leur combats & leurs alternatives, comme elles sont subordonnées entr'elles; l'empire que l'amour propre exerce sur leurs intérêts, & comment il sçait les mettre aux prises, ainsi que le chasseur animant les chiens contre les bêtes, ou le milan à la poursuite des oiseaux, se fait un divertissement de la guerre & du carnage le plus échauffé. Un Roi tenant en main le timon de l'empire, n'est pas plus habile à élever son autorité sur les débris des factions opposées, que l'amour propre n'est industrieux à se satisfaire aux dépens de chaque passion.

---

## CHAPITRE XVII.

### *Du Bien.*

**I**L y a dans tous les êtres animés un panchant naturel & invincible vers le bien , qui les intéresse d'abord pour leur existence , ensuite pour le maintien de l'ordre universel , relativement à leur propre conservation qui en dépend. Ce mouvement qui tend à la subsistance du tout, semble imprimé par la nature , dans la matiere même, où l'attraction de tous les corps établit l'harmonie de l'univers , qui tient sous sa loi tous les autres instincts. Mais l'amour réfléchi du bien général n'appartient qu'à l'homme , qui voyant son bonheur attaché à la félicité publique , travaille

relâche pour lui-même , lorsqu'il croit ne veiller qu'aux intérêts des autres hommes ; enforte que l'amour de la patrie l'a souvent emporté dans le cœur d'un Citoyen , sur le soin de ses jours : mais alors même l'attachement à la vie ne faisoit que céder à la passion de la gloire , qui est toujours un effet de cet amour propre indestructible en nous.

On doit au Christianisme , l'idée des vertus les plus belles qui aient paru sur la terre , la charité qui embrasse toutes les ressources du bonheur public, & l'humilité qui fonde l'amour & l'estime des autres hommes sur le mépris & le détachement de soi-même. Où a t'on vu , si ce n'est chez les Chrétiens , pousser l'héroïsme jusqu'à désirer l'anéantissement & la privation même.

194 *Analyse de la Philosophie*  
me de son propre bonheur, si  
l'on pouvoit à ce prix, racheter  
celui du genre humain ? pieuse  
exagération, mais bien confor-  
me à l'esprit d'un Législateur, dont  
la morale ne respire que l'humani-  
té.

La plupart des sectes de la  
Philosophie ancienne, bornoient  
l'homme à lui-même. Ce bon-  
heur que Socrate & Zénon pla-  
çoient dans la vertu, ne tendoit  
qu'à la tranquillité de l'ame.  
Epicure qui attachoit la félicité  
à la suite de la volupté, mais  
qui établissoit sa volupté dans  
l'exemption du trouble des pas-  
sions, sacrifioit tout à cette sou-  
veraine indépendance des acci-  
dens de la vie. Pyrrhon vouloit  
soustraire l'homme au joug des  
opinions, pour le délivrer de l'as-  
sujettissement à toute espece de  
devoirs, & cette liberté qui livre

l'ame au pur instinct, lui paroïsoit la source du bonheur. Epic-tete lui-même, le sévère Epic-tete, qui renferme les desirs dans le cercle des plus étroites espérances, semble soumettre l'ambition à une espede d'inaction & de langueur tout-à-fait opposée au bien de la société; sa félicité isolée, consiste dans une vaine jouissance de soi-même, plutôt exempte de peines que rassasiée de plaisirs : telle est cette sagesse qui réduit tout au bien particulier.

Depuis que le titre de Philosophe tient lieu de profession, la Philosophie est devenue un art, dont tout le secret aboutit moins à subjuguier ouvertement les passions, qu'à esquiver les surprises du vice. Ne veulent-ils pas, nos Philosophes, faire comme cet Hérodicus, dont parle

Aristote qui , pour conserver sa santé, prétendoit se mettre à l'abri de l'importunité des besoins de la vie , & qui parvint enfin à perdre tous les plaisirs avec le goût ? Cette *apathie* , pour les événemens répand trop d'uniformité dans notre existence , au lieu d'endurcir l'ame à toutes les impressions ; car rien ne la fortifie autant que les situations extrêmes. Qui peut mieux goûter les délices de la vie , que celui qui se forme un tempérament à l'épreuve des saisons ? Une vertu vraiment robuste , est celle qui marche d'un pas ferme à travers les obstacles , & non pas celle qui se sauve en fuyant. Que signifie cette sagesse d'une complexion efféminée , qui ne peut soutenir le grand air , ni vivre parmi les hommes , sans contracter la contagion de leurs vices , & qui cherche la solitude,



pour échapper à la corruption ?  
L'honneur & la probité font-ils  
d'une étoffe si legere , qu'on ne  
puisse y toucher, sans l'entamer ?  
Que feroit un Lapidaire , s'il ne  
pouvoit enlever une tache d'une  
émeraude , sans retrancher beau-  
coup de sa grosseur & de son prix ?  
Il y laisseroit la tache : ainsi faut-il,  
en veillant à la pureté de l'ame ,  
ne point altérer ou diminuer sa  
véritable grandeur , qui se mon-  
tre dans les traverses & l'agita-  
tion du commerce du monde.

Il y a trois degrés dans l'amour  
de soi-même , qui répondent à  
trois especes de désirs & de biens,  
tels que celui de la conservation ,  
celui de la perfection ou de l'a-  
grandissement , & celui de la  
réproduction.

Le bien de la conservation naît  
d'un amour qu'on peut appeller  
*passif* , parce qu'il se retire & se

recueille au-dedans de chaque être , & ne tend qu'à maintenir le repos du tout , par l'équilibre des parties. Tel est cet amour propre , calme & paisible , qui ne fait que de legeres excursions hors de lui-même , & se replie au moindre obstacle ; qui n'a qu'une force d'inertie ou de réaction pour résister , sans jamais attaquer. Le bien de la conservation , n'est que le goût & la jouissance des choses nécessaires à l'entretien de l'existence. Le sentiment du bonheur , consiste ou dans la simplicité , ou dans la vivacité de la jouissance. Le plaisir simple , est ce plaisir doux & sans mélange , qui résulte d'une certaine uniformité dans les objets , & de la tranquillité des sens. La vivacité du plaisir naît de la variété , ou de la vicissitude rapide des mouvemens agréables : mais

cette situation appartient davantage à la seconde sorte de bien, qui est celui de la perfection.

L'instinct de s'aggrandir & de s'étendre, est un ressort actif qui met tous les êtres en mouvement. La nature en a fait le principe du mécanisme de l'univers. Il se développe dans l'homme, par l'ambition qui le porte à vouloir occuper de l'espace, à faire du bruit au loin, & à exister en quelque façon où il n'est pas. L'amour du changement & de la nouveauté, est un effet de cette activité inquiète, qui voltige d'objets en objets, pour étendre les limites du bonheur, & nous devons à cette inconstance, le plaisir que nous cause la variété des merveilles de la nature & de l'art. Les voluptés sensuelles qui ne tendent qu'à la conservation, sont bornées dans leur étendue

& leur diversité ; mais les fatigues de l'ambition & de la cupidité font naître mille plaisirs. On imagine, on poursuit, on avance, on s'arrête, on rebrousse, on remonte ; ce sont autant de nouveaux goûts, au lieu qu'une vie sans projets est une espèce de langueur qui approche de la mort. De-là vient que les Rois, qui ont le malheur de voir leurs desirs aussi-tôt satisfaits que conçûs, prennent quelquefois de l'émulation pour des triomphes aussi frivoles que ceux de la chasse & du jeu ; & ces légers avantages, parce qu'ils sont personnels, souvent les flattent plus que toutes les délices de la cour. Alexandre tomboit dans la superstition & la mélancolie, faute de pays à conquérir, quand la mort vint le délivrer de l'ennui de ne rien faire. Mais ce fol amour de la gran-

deur , & cette heureuse pente de la nature qui croît & s'élève dans tous ses ouvrages , est un fléau pour l'espèce humaine. Ce tourbillon rapide entraîne, & renverse tout ; l'homme au lieu de changer de nature , ne fait que changer de place , il ne devient ni meilleur ni plus grand dans l'élévation, où sa vanité le pousse. C'est un malade qui ne sauroit trouver de repos dans son lit, ni hors de sa chambre , il a beau se rouler & s'agiter , son mal le suit par-tout. L'ambitieux voudroit bien se quitter lui-même , & dépouiller la foiblesse & la misère qui le tourmente , mais il ne fait que la porter un peu plus haut , pour la donner en spectacle au monde.

La nature a semé par-tout l'univers des germes d'immortalité. Ce n'est pas autre chose que ce

panchant furieux, qui rapproche & réunit les deux sexes de toutes les especes vivantes, pour se reproduire. La reproduction est une suite, & comme la perpétuité de la conservation. Cet amour actif du bien de soi-même se répand au-dehors, s'épuise & s'éteint pour se survivre dans un nouvel être. C'est le plus essentiel de tous les biens, dans les vues de la nature; aussi y a-telle attaché le plaisir le plus sensible, & cette portion de volupté, qu'on éprouve dans le soulagement des besoins ordinaires, n'est pas comparable au désordre & à cette convulsion délicate de tous les sens, où il semble qu'un être va se détruire pour se multiplier. Ce ressort puissant contrebalance les principes de mort & les dangers perpétuels, dont la condition humaine est environnée.

De-là, vient fans-doute que nous sommes plus touchés d'un plaisir qui nous a coûté des efforts, que de cette molle sensualité qui naît au sein du repos. Mais qu'elle doit être la situation la plus délicieuse, ou le *bien-aise*, si l'on peut ainsi dire, & la douce satisfaction qui vient du calme de l'esprit & des sens; ou cet emportement de l'ame enyvrée de sa joye ? Le plaisir ne se calcule pas; heureux l'homme qui n'a pas le loisir de l'évaluer, tant il en est rempli ou affamé.

Le bien actif de chaque être est tout-à-fait opposé au bien de tous, quoique souvent ils se rencontrent ensemble. Le premier produit des actes de bienfaisance, dont la société tire son avantage; mais comme le motif en est bien moins dans une bienveillance générale, que dans l'in-

204 *Analyse de la Philosophie*  
térêt particulier ; on ne doit pas  
les confondre. Il n'est que trop  
aisé de les distinguer , quand le  
hazard les met en concurrence ,  
car alors l'attrait du bien particu-  
lier fait fouler aux pieds toute  
considération du bien public , &  
& l'un s'avance sur les ruines de  
l'autre. Tel est l'amour propre  
défordonné de ces fameux per-  
turbateurs , nés pour la désola-  
tion de la terre. On sçait bien  
qu'il veulent faire dépendre le  
bonheur ou le malheur du genre  
humain , de leur propre destinée ,  
& qu'ils n'aspirent qu'à assouvir  
les déréglemens de leur imagi-  
nation , sans avoir égard aux cris  
de l'humanité. Tout homme qui  
pense trop à ses intérêts , est un  
ami foible , un mauvais citoyen.  
Si les Princes recherchent leurs  
avantages ; cet amour propre  
est utile aux peuples , en ce que



la prospérité de l'état dépend du bonheur de celui qui le gouverne , & que les véritables intérêts du Monarque sont liés à ceux de la patrie. Mais qu'un courtisan , qu'un ministre ne consulte que son ambition , c'est un monstre : s'il est assez puissant , il ne tiendra qu'au hazard , qu'il ne devore pas sa patrie. C'est toujours un grand mal que le bien du sujet l'emporte sur le bien du maître : que feroit-ce , si le grand avantage du prince étoit sacrifié au plus léger intérêt du favori ?

A-t-on jamais observé certains rapports entre les biens de l'ame & les biens du corps ? Ceux-ci sont la santé , la beauté , la force & le plaisir. L'équilibre des passions répond à celui des humeurs ; les talens de l'esprit aux graces du visage ; les vertus à la

vigueur des nerfs , & les consolations de la sagesse aux soupirs de la volupté. Mais quel triste mélange ! Les talens sublimes sont ternis par des passions basses , ou par une conduite déréglée ; les ames d'une trempe mâle & vigoureuse , n'ont pas cette urbanité de mœurs , qui prévient & attire ; les esprits lians sont d'un commerce dangereux , par l'artifice qui passe du fonds du cœur dans les manières : enfin les hommes les plus vertueux , deviennent souvent inutiles à eux-mêmes , par un défaut d'industrie , ou importuns à leur patrie , par un excès de franchise. Mais qu'il faut plaindre ces farouches stoïciens , pour qui la vertu n'est qu'un sujet de tourmens & de pleurs. A quoi sont-ils donc réservés !



## CHAPITRE XVIII.

*De la vicissitude des choses humaines.*

**L**E monde roule incessamment sans jamais s'arrêter , & dans ses révolutions éternelles le tems emporte & ramène de grands spectacles ; qui sont dans le cercle des événemens périodiques. La nouveauté n'est souvent que l'oubli du passé. Les déluges & les tremblemens de terre ouvrent d'épouvantables abysmes où s'engloutissent pour toujours les monumens & l'histoire des Nations. Les ravages de la peste , l'incendie des guerres , fléaux particuliers , n'entrent point en comparaison avec ces vastes désolations qui ne laissent qu'un

nom , des ruines , & quelques restes malheureux emprisonnés dans les débris de la dévastation. Tout périt donc jusques à la mémoire des siècles antérieurs, dont la communication avec les âges suivans , est entièrement rompue par ces violentes crises de la nature.

Ce cahos que les siècles semblent avoir mis entre le nouveau monde & notre continent , ne seroit-il pas la suite d'une de ces terribles inondations qui couvrent la plus grande partie de la terre ? Ces grands fleuves de l'Inde & de l'Amérique , & ces hautes montagnes fortifient assez la conjecture de quelque déluge particulier qui a séparé long-tems ces peuples de notre commerce. Car enfin, le zèle de Grégoire le Grand ne sçauroit avoir aboli l'Histoire de l'Antiquité.

Un seul homme ne peut rien sur l'Univers entier , & les choses qu'on veut dérober à la curiosité avec le plus d'affectation , sont celles qui échappent davantage aux ténèbres de l'oubli.

La grande année de Platon destinée à la dissolution du monde annonce une de ces révolutions , tôt ou tard nécessaires, mais qu'on ne peut ni prévoir ni fixer. Les Cieux n'ont point une influence si marquée sur d'aussi petits objets que les hommes. Les comètes dont on craint si aisément les apparitions , sont liées à toute la masse de la matière , & ne peuvent entraîner que des changemens universels.

Les plus grandes révolutions parmi les hommes sont celles de la Religion ; on ne parle pas du Christianisme. Quand une Religion dominante éprouve des

schismes & des scandales qui naissent du relâchement des mœurs ; si le siècle est retombé dans la barbarie & l'ignorance, qui suivent de près les siècles de lumière , on peut à coup sûr prédire l'arrivée d'une secte nouvelle : il ne faut dans ces circonstances qu'un génie ardent & curieux des paradoxes , pour tout changer. Son premier moyen sera d'attaquer le gouvernement, & le second de flatter le panchant favori du climat. Le peuple aime la liberté de ses passions , & porte à regret le joug des anciens maîtres , que le tems appesantit. Les opinions qui ne tiennent qu'à l'esprit, sans intéresser les sens , ne causent pas de grands mouvemens , il faudroit qu'elles arrivassent dans des jours de mécontentement , pour exciter des révolutions.

Les prestiges , l'éloquence , & le glaive sont les armes des nouvelles sectes , mais les prodiges les plus efficaces sont les martyrs , après lesquels viennent les impressions d'une vie exemplaire. Réformer les abus , appaiser les schismes de bonne heure , par la voie de la conciliation , & non par la persécution qui fait un enthousiaste obstiné du croyant le plus relâché ; gagner les chefs de l'innovation , au lieu de les punir ; c'est le moyen de prévenir & d'arrêter les maux inséparables de la superstition.

La guerre a changé souvent de théâtre , d'armes , & de discipline. Elle marchoit autrefois d'Orient en Occident. On n'a qu'à se rappeler que les Perses , les Assyriens , les Arabes & les Scythes ont été toujours les conquérans de la terre , & jamais ses

maîtres ; tant il y avoit peu d'intervalle dans leurs invasions. Les Gaulois , peuples Occidentaux , n'ont fait que deux irruptions considérables, l'une dans la Grèce Gauloise , & l'autre chez les Romains. Ce n'est pas que l'Orient & l'Occident ayent des points fixes dans le ciel, & que ces observations soient fondées sur la raison du climat. Il n'en va pas de même du Nord & du Midi : car la nature les a trop bien distingués. Rarement a-t-on vû les peuples Méridionaux franchir les barrières de leur Zone ; tandis que les Septentrionaux se sont débordés par essains , & comme des torrens , qui n'ont point de digue. En effet , ils ne sont point bornés par la mer, comme les Nations du Midi ; le continent est ouvert à leurs excursions , dès que leur génie belliqueux les



pouffe à quitter leurs frontieres ; quel que soit le principe de cette humeur guerriere, qu'on peut attribuer au climat, où l'air froid échauffe les esprits en resserrant le corps, qui s'endurcit par cela même aux fatigues & aux périls de la guerre : on le remarque aussi dans les terres australes, où les habitans les plus voisins, du Pôle ne sont pas efféminés, comme les Péruviens.

Dès qu'un vaste & puissant Empire tombe en décadence ; voilà que tous les Princes voisins s'arment aussi-tôt, pour achever sa ruine & partager le butin, & comme dans sa force il s'est épuisé de troupes pour la conquête, qu'il a même dépouillé les Provinces conquises de ses habitans, il ne lui en reste plus pour la défense. L'Empire Romain & celui d'Allemagne ont donné des

214 *Analyse de la Philosophie*  
exemples en ce genre , que l'Espagne confirmera tôt ou tard par le sien. Que d'oiseaux viendront alors reprendre leurs plumes !

Tout état particulier qui s'aggrandit considérablement , doit s'attendre à la guerre. Avec ces Provinces qu'il ajoute à sa domination , c'est un fleuve grossi par des torrens qui menace les peuples d'une inondation universelle ; témoins les Romains & les Turcs.

Ecoutez ceci : quand on ne connoîtra plus de nations barbares , & que la Politesse & les Arts auront énervé l'espèce ; on verra les hommes peu curieux de se marier , dans la crainte de ne pouvoir pas entretenir une famille , ( tant il en coûtera de vivre chez les Nations policées ! ) ne redoutez pas alors les invasions. Mais si les hommes peu-

pioient beaucoup quelque part, sans s'embarasser des moyens de pourvoir à la subsistance des enfans, qu'arrivera-t-il ? C'est qu'une nation trop chargée refoulera sur un pays voisin, & s'y établira aux dépens de ses habitans naturels. C'est ainsi que sont arrivés les déluges du Nord ; le peuple tiroit au sort pour décider qui resteroit dans le pays, ou qui en sortiroit.

Aussi-tôt qu'un peuple naturellement belliqueux sera tombé dans la mollesse & le luxe, la guerre viendra fondre sur lui de tous les côtés. Un Empire qui dégénère ne songe qu'à accumuler des richesses ; c'est un appas pour les voisins, qui le prenant dans un tems de foiblesse, en ont bien-tôt fait leur conquête & leur proie.

Les armes ont changé, c'est-

à-dire , qu'elles ont aussi leurs révolutions périodiques : car les Macédoniens connoissoient une espece de foudre magique , qui peut bien se rapporter à nos canons ; la Chine a fait usage de la poudre deux mille ans avant nous. Mais les avantages de nos armes à feu sur toutes les armes des anciens , sont de frapper à une plus grande distance , de porter de plus rudes coups , & de faire beaucoup plus de ravage en moins de tems.

Quant à la discipline militaire , tels ont été ses progrès. On fit d'abord consister la force des armées dans le nombre , ensuite dans la valeur des soldats , l'art de camper vint après , puis celui de se ranger en bataille ; les ruses de guerre , la science des retraites & des diversions acheverent de perfectionner un instinct destructeur

destructeur dont la morale des Philosophes & les secrets de la Médecine ne sçauroient arrêter, ou réparer les ravages.

Enfin les armes, les Lettres & les Arts mécaniques font un cercle perpétuel dans le sort des Etats. La guerre occupe toute leur enfance, & une partie de leur adolescence; les beaux Arts font la gloire de leur verte maturité, & le commerce devient leur unique soutien dans la vieillesse. Les Lettres passent à leur tour par ces quatre saisons; elles ne font que bégayer dans les commencemens, l'esprit étincelle & pétille au printems de leur jeunesse, le goût domine dans un âge plus formé, jusqu'à ce qu'un vain babil de la Dialectique remplaçant la solide éloquence, annonce leur caducité. C'est ainsi que tout naît, s'accroît, chan-

218 *Analyse de la Philosophie*  
celle & dépérit , pour recommencer & finir encore , se perdant & se renouvelant sans cesse , dans les espaces immenses de l'éternité.

---

## CHAPITRE XIX.

### *Du Gouvernement.*

**M**ISERABLE condition des Rois ! Ils ont tout à craindre , & presque rien à désirer ; leur ame languiroit dans une espece de néant , sans les soupçons qui la réveillent pour son tourment. Cependant les soins d'un Empire sont bien capables de la tenir en haleine , car il est plus difficile & plus pénible encore de gouverner que de conquérir.

L'harmonie, ainsi que le désordre, naît du combat des élémens,

contraires, elle subsiste par leur équilibre, & se détruit, dès qu'il cesse. Néron sçavoit fort bien monter un luth, il en jouoit avec grace, disoit Apollonius à Vespasien; mais dans le gouvernement de son empire, ses cordes étoient toujours, ou trop tendues, ou trop lâches. Rien ne déranger un état, comme ces alternatives de rigueur & de mollesse.

Où en sont réduits nos Princes aujourd'hui ? ... à chercher des remèdes tantôt lents, & tantôt violens, pour guérir des maux qu'ils devoient prévoir, & qu'ils pouvoient écarter. Mais ils veulent en venir aux mains avec la fortune; qu'ils veillent donc aux premières semences de trouble; on ne voit pas toujours ni d'où part l'étincelle, ni jusqu'où peut aller l'embrasement.

Les plus grands défauts dans

le gouvernement , viennent de ceux du Prince , quand les Rois veulent que tout se fasse , & ne prennent aucun moyen , ni aucun conseil que de leur autorité.

Ceux qui tiennent le timon de l'état , ont besoin d'user d'adresse & de détours , pour obtenir du peuple ce qu'ils en exigent. Ainsi la nature conduit ses ouvrages par des routes secrètes ; elle opère un effet , tandis qu'il en paroît un autre.

Un Monarque a toujours des affaires a démêler , si ce n'est pas avec ses voisins ; c'est avec ses propres sujets. Le Clergé , la Noblesse , les Marchands , les Troupes , & le peuple lui donnent tour-à-tour des sujets d'inquiétude.

Si un état voisin s'agrandit par les conquêtes ou le commerce , il peut devenir redouta-



ble ; s'il perd beaucoup , nouveau danger du côté de la puissance qui l'opprime : il faut donc maintenir la balance dans l'équilibre. Ainsi outre les cas d'une lésion manifeste , un juste sujet de crainte devient un motif légitime de faire la guerre.

Un Clergé trop riche & trop puissant , est un fardeau pernicieux à l'état. Combien de fois a-t'on vu la houlette du pasteur aux prises avec le sceptre du Monarque ? on ne peut remédier à ce désordre , qu'en retirant le Clergé de toute juridiction étrangère , pour le soumettre entièrement à celle du Prince , qui deviendra le Collateur né de tous les bénéfices.

La Noblesse est le soutien du Trône : si l'on abat les colonnes , que deviendra l'édifice qu'elles

## 222 *Analyse de la Philosophie*

appuyoient? Disons les colonnes, qui sont ordinairement séparées, & placées à une certaine distance, quoique dans le même ordre; car la Noblesse ne doit pas faire un corps dans un état monarchique: qu'il lui soit permis de parler, jamais de remuer.

Tout état est un corps, dont les Marchands sont comme la *veine-porte*: sans le commerce qui fait couler l'abondance dans son sein, il séchera tôt ou tard, faute de substance. Les droits de la douane, quand ils sont excessifs, quoiqu'ils remplissent d'abord les trésors du Prince, épuiseront à la longue ses revenus; car le commerce diminue à proportion que les profits deviennent moins considérables, & les droits engloutissent les profits.

Le peuple est naturellement bon; ne touchez pas à sa religion.

ou à ses usages ; ôtez-lui toute espece de chef , & laissez lui du pain , vous n'en avez rien à craindre.

Les soldats sont la terreur de l'ennemi ; mais ils pourroient devenir celle de l'état , s'ils étoient toujours en corps d'armée. Devroit-on s'y attendre ? Les largesses rendent le soldat insolent.

Que fait un Prince qui veut entretenir l'harmonie dans son empire ? Il combine tellement ses paroles & ses actions , que si elles mécontentent un parti , elles puissent satisfaire l'autre ; il mêle dans ses entreprises particulières un établissement d'éclat , qui remplisse les vœux de toute la nation.

Parmi tant de tourbillons opposés , les Rois sont comme des astres au-dessus des orages , faisant les beaux & les mauvais

224 *Analyse de la Philosophie*  
jours de leurs peuples , dans un  
mouvement continuél , sans pa-  
roître changer de place.

O la belle Sentence dans la  
bouche d'un Monarque ! Les  
Rois doivent gouverner leurs peu-  
ples selon les Loix de l'Etat ,  
comme Dieu gouverne le mon-  
de selon les loix de la nature.  
Rarement employe-t'il sa toute-  
puissance , pour en interrompre  
ou en changer le cours ; c'est-  
à-dire que les dérogations & les  
nouveautés seront comme des  
miracles dans l'ordre de la poli-  
tique.

---

## CHAPITRE XX.

*De l'aggrandissement des Etats.*

**I**L y a des génies étendus &  
pénétrans , qui voient au-delà  
des bornes d'un empire , & qui

auroient la force de les reculer, mais qui n'ont pas l'adresse de faire jouïr heureusement les ressorts d'un état bien monté. Il y a des esprits souples, faits pour le détail du gouvernement, mais peu capables de ces grandes entreprises qui changent la face d'un état. Ils ont le talent d'amuser le Prince & le peuple, par des modes nouvelles, ou des spectacles, & à l'abri de cette diversion ils se sauvent derrière le rideau, se maintiennent & s'avancent en trompant tous les yeux. D'autres soutiendront le poids des affaires avec une vigilance infatigable, ils dirigeront assez habilement la marche d'un Empire, sans lui donner jamais cet effor, qui étend au-loin ses aîles.

La grandeur d'un état se mesure par l'étendue de son territoire, par le calcul de ses reve-

226 *Analyse de la Philosophie*  
nus , par le dénombrement de ses  
habitans , par la quantité de ses  
villes & la force de ses places.  
Il y a des empires si grands ,  
qu'ils ne peuvent que perdre &  
se démembrer ; d'autres si heu-  
reusement bornés , qu'ils doivent  
se maintenir dans leur constitu-  
tion naturelle.

De bonnes citadelles , des ar-  
senaux bien munis , de nombreux  
haras , une brillante artillerie  
ne font pas la force d'un état ,  
s'il n'y a des bras pour les mettre  
en œuvre , & sur-tout du coura-  
ge dans le cœur de la nation ;  
on a beau dire que l'argent est  
le nerf de la guerre , si le soldat  
n'est pas vigoureux. Les trou-  
pes étrangères , soudoyées aux  
frais d'une nation , la défendront ;  
mais ne l'aggrandiront pas.

La pesanteur des impôts , arrê-  
te les progrès des conquêtes , en

épuisant les veines du peuple ; les subsides volontaires ne lui font jamais de tort , il lui reste du courage , au défaut des forces ; mais une nation surchargée de taxes est trop foible , pour subjuguier les nations voisines.

Un Etat qui veut s'aggrandir , doit prendre garde au corps de sa noblesse ; car si elle vient à opprimer le peuple , il arrivera ce qu'on voit dans les forêts , où les arbres de haute futaye étouffent les rejettons : l'état a beau peupler alors , il n'en fera pas plus fort. L'Angleterre ne se soutient que par la force du bas peuple , à qui sa liberté relève le courage. Elle a par cet endroit un avantage visible sur les pays voisins , où un maigre payfan ne peut faire un robuste soldat.

Un grand arbre doit avoir assez de suc dans le tronc , pour

nourrir ses branches ; c'est-à-dire , que si l'Etat conquérant n'est pas aussi peuplé que le pays conquis , les vaincus dévoreront les vainqueurs , comme il arriva à Sparte qui se perdit dans ses Conquêtes ; les Romains firent mieux , en répandant le droit de Bourgeoisie dans les villes conquises : on diroit que ce ne fut pas Rome qui s'empara de l'Univers , mais plutôt que l'Univers se fit Romain.

L'Espagne avec ses colonies s'est épuisée d'habitants , elle a beaucoup d'or , & peu de soldats. Est-ce le moyen de s'aggrandir , que d'envoyer la lie & l'écume du peuple dans le pays de conquêtes ? Ces misérables qu'on transplante , porteroient la peste & la corruption dans ces climats éloignés , si elle n'y étoit pas. Comment veut-on que des brigands



& des fainéans, qui désoloient ou surchargeoient leur patrie , aillent s'accoutumer au travail & à la discipline , sous un ciel étranger , dans un séjour de licence & d'impunité ? Recevra-t-on après cela de bonnes nouvelles, qui encouragent les honnêtes gens à s'expatrier ? De plus , ce qui gâte les colonies , c'est l'envie démesurée d'en sentir d'abord le profit ; il en est comme de la plantation des arbres , dont on ne peut bien juger qu'après vingt-ans. C'est donc un mauvais moyen de s'aggrandir que de porter ses conquêtes au loin.

Cependant les conquêtes ne doivent pas toujours se fixer sur les pays voisins. Car il ne faut pas raisonner d'un état comme d'un fonds de terre. Un particulier songe à *s'arrondir* dans son Domaine , mais un Prince doit

230 *Analyse de la Philosophie*  
faire attention à la solidité plutôt qu'à la proximité de ses conquêtes. On a cet avantage en portant la guerre au loin, qu'on va combattre des ennemis à demi vaincus par l'étonnement d'une haute entreprise, & par le peu de connoissance qu'ils ont de vos forces; au lieu qu'on est tous les jours à s'essayer avec ses voisins, & qu'après avoir beaucoup pris, il faut tout rendre. Dans ces guerres éloignées, l'appareil extraordinaire des armées, la difficulté de l'expédition, la honte d'échouer, & le désespoir de la retraite mettent le Général & le soldat dans la nécessité de vaincre. L'occasion de faire la guerre à ses voisins renaît souvent, mais rarement est-elle assez avantageuse; au lieu qu'un Conquérant peut saisir des conjonctures favorables, pour

attaquer des Nations étrangères , comme des tems de relâchement & de décadence , le moment d'une conjuration , les suites d'une guerre longue & ruineuse.

Les Arts Mécaniques qui s'exercent à l'ombre , & les Manufactures qui ne demandent que le travail des doigts , sont très-propres à efféminer le courage. Les peuples belliqueux aiment le grand air , détestent l'affujettissement d'un métier sédentaire , & craignent moins les dangers , que les travaux assidus & journaliers. Aussi les Romains & la plupart des anciennes Républiques employoient leurs esclaves , ou des étrangers , aux Arts Mécaniques. Ce qu'on appelle peuple dans une nation , est réduit à trois classes , celle des laboureurs , celle des ouvriers ou

232 *Analyse de la Philosophie*  
artisans , & la plus vile de toutes est celle des valets.

Un état conquérant doit être belliqueux par principe ; l'esprit de cet état , c'est la guerre ; la profession de tout un peuple , ce sont les armes , & sa gloire n'est que dans ses trophées. C'est un oracle vérifié par le tems & l'expérience, qu'une Nation dévouée à la guerre par la nature de son génie & de ses loix, empiétera sur les Nations voisines , & les subjuguera tôt ou tard ; il faut qu'un pareil Etat ait dans sa constitution des raisons toujours prêtes de faire la guerre ; car il reste encore assez d'équité dans le cœur des hommes , pour qu'on n'ose rien entreprendre ouvertement , sans quelque prétexte spécieux de justice. Les Mahométans ont toujours le zèle de l'Alcoran à la main, pour prendre

les armes , quand leur intérêt parle. Mais on a contr'eux l'injustice du despotisme & de la tyrannie, qui souleve l'humanité en faveur de la liberté des peuples. Enfin la Politique ne manque jamais de motifs , quand elle a des moyens , ne fut-ce que pour entretenir la vigueur des soldats, ou pour étendre le commerce.

Une guerre civile est une ardeur de fièvre qui consume les forces ; une guerre étrangere est une chaleur bénigne & nécessaire pour entretenir la prospérité. Une longue paix énerve le peuple & corrompt ses mœurs.

L'Empire de la mer est une espece de Monarchie universelle , que la nature semble avoir donné en dot à la grande Bretagne. Un peuple qui a la domination des mers, est toujours libre de faire la guerre ou de se replier ; ses

armes soutiennent son commerce , & son commerce nourrit ses forces ; il aura tôt ou tard tous les trésors de l'Inde à sa disposition.

Il faut chez un peuple conquérant des honneurs & des récompenses militaires. Que reste-t-il dans la plûpart des états , de ces anciennes distinctions qui ont perpétué les monumens de la valeur Romaine ? Quelques ordres militaires , & quelque refuge d'invalides. Mais les trophées , les Pyramides , les couronnes Civiques, les chars de triomphe, les largeesses publiques, le partage des dépouilles , tout cet appareil de gloire & de pompe guerrière qui allumoit l'ardeur des combats & la soif de la victoire au fond des cœurs les plus glacés , tout cela n'est plus que dans l'histoire. C'est que les honneurs

du triomphe ne conviennent qu'aux Républiques qui vivent de la guerre. Cette ostentation feroit dangereuse dans une Monarchie, où les rayons de la couronne royale doivent absorber tous les regards.

L'homme, il est vrai, ne peut ajouter une coudée à sa stature ; mais il dépend toujours des souverains d'aggrandir le corps d'un Empire : les loix, les mœurs, les entreprises sont autant de semences de grandeur ; c'est au génie à les développer : mais comme les grands projets sont des peines brillantes, il en coûte moins de livrer un Empire au cours de sa fortune.



---

## CHAPITRE XXI.

### *Des Troubles & des Séditions.*

**L**Es grands orages dans un Empire détruisent la subordination qui fait l'harmonie de la société, & ramènent les choses à cet état d'égalité antérieur à l'ordre & à la police des peuples. Ils s'annoncent par des bruits sourds, par des discours fouterains, par des écrits licentieux & fatyriques contre le Prince & le Gouvernement. C'est alors que les meilleures entreprises, qui dans tout autre tems eussent été applaudies, ne rencontrent que des obstacles insurmontables dans la prévention du peuple & le décri du ministère. On commence par interpréter ou



éluder les ordres du Prince ; l'autorité mollit, la défobéissance prend des forces , chaque parti remue à son tour , & tout finit par une défection générale ; après que la religion , la justice , le conseil & les richesses ont manqué successivement.

La matiere des troubles est dans la misere publique & dans le mécontentement universel. La ruine des grands , entraîne la disette du peuple ; autant de partis pour la révolution , que de familles épuisées. Les citoyens sont réduits à désirer la guerre, comme une diversion à leurs maux. Les préventions fâcheuses , qui sont dans un état civil l'effet des humeurs malignes dans le corps humain , préparent un levain de maladie , & conduisent à l'inflammation. Justes ou injustes , le peuple est toujours ou-

tré dans ses haines ; quels que soient ses griefs , il ne connoît point de mesure dans ses ressentiment , ni de frein dans ses vengeances. Le mal a des remédes , la crainte n'en reçoit aucun ; & qu'un Prince ne se rassure pas sur la légèreté des murmures , sous prétexte qu'ils partent d'une inquiétude passagere ; un nuage qui passe , en va grossir d'autres qui crévent enfin tôt ou tard. Les innovations en matiere de la religion , la pésanteur des Impôts , le changement des Loix ou des coutumes , le mépris des privilèges & des immunités particulières , le mauvais choix des Ministres , la cherté des vivres , les réformes excessives dans les troupes , la partialité dans les factions , autant de causes de sédition.

Les remédes font d'écarter la

disette par la facilité du commerce, & l'oïiveté par l'établissement des Manufactures; de réprimer le luxe, ou de le régler par des loix somptuaires, de faire valoir les terres, en donnant du crédit à l'Agriculture, de ne point laisser un prix arbitraire aux marchandises, & de modérer les subsides.

Le nombre des Citoyens doit toujours être en proportion avec les revenus de l'état, comme les travaux avec le produit. Ce ne sont point les têtes qu'il faut compter, mais plutôt les bras. Cent mille hommes qui gagnent sans dépenser beaucoup, ne chargent pas l'état, comme font cent familles de ces grands qui dépensent sans travailler, & sur-tout sans payer l'industrie. Trop de noblesse apauvrit l'état, un Clergé nombreux le surcharge : ces

240 *Analyse de la Philosophie*  
deux corps devorent la partie  
la plus essentielle de tout Em-  
pire , c'est-à-dire , le peuple qui  
veille & travaille , tandis que  
l'autre partie dort , digere &  
vacque tout au plus à la pres-  
sante affaire de ses plaisirs.

Un grand abus , c'est que la car-  
riere des sciences soit ouverte à  
tout le monde ; il ne faudroit  
recevoir de jeunesse dans les  
collèges , qu'autant qu'il y a des  
places à remplir dans les  
professions utiles , où l'on a be-  
soin des lettres.

C'est le commerce extérieur  
qui fait la principale richesse des  
états. Il roule sur la matiere ,  
le travail , & le transport ; trois  
objets dans le prix des marchan-  
dises. Souvent l'ouvrage surpasse  
la matiere , & le port ou les droits  
l'emportent sur l'une & l'autre ;  
c'est

c'est alors que l'industrie produit plus que le fonds.

Un état peut être fort riche , & les citoyens mourir de faim , si l'argent ne circule pas. L'usure, les monopoles, & les banqueroutes font plus de ravages , que les brigands de la mer & des forêts.

Le peuple n'a que des bras & des pieds ; les grands n'ont que la tête. Ces deux états séparés ne sont pas à craindre. C'est aux Rois de ménager le peuple , afin de l'opposer aux grands ; Jupiter appelle au secours les cent mains de Briarée , pour confondre les Dieux révoltés.

Laissez courir le torrent dans les premiers instans ; un torrent passe vite , si vous l'arrêtez , au lieu de ravager la surface , il minera le fonds. Donnez au ressen-

timent du peuple le tems de s'exhaler. Réprimer les plaintes & les bruits injurieux qui éventent sa malignité, c'est l'irriter davantage & grossir la tempête. Substituez des espérances aux moyens que vous enlevez. Les hommes ne font rien sans quelque raison d'intérêt, apparente ou solide; ainsi promettez des avantages, quand vous demandez des subsides.

Les Princes, quand ils s'attachent à quelque faction, font pancher la barque d'un côté; c'est hâter le naufrage. Ils y périssent les premiers: Henry III. ne fut-il pas trahi par cette même ligue qu'il avoit soutenue? C'est aux Rois de veiller sur les ligues, elles n'ont le bras levé que pour renverser le trône. Ils doivent être la planète centrale, qui entraîne tous les globes dans son tourbillon. Ceux-ci ont un

mouvement particulier , mais toujours lent & subordonné à la marche uniforme & rapide du premier mobile.

Laissez aux hommes obscurs , sans fortune & sans ressources , celle de suivre le parti dominant ; mais les Princes & les grands lutteront contre la force , & tiendront l'équilibre. La politique adroite & souple se glisse au milieu de ces cabales , fait bon visage à l'une , sans tourner le dos à l'autre , & va droit à son but.

La neutralité n'est pas toujours le parti de la modération , mais plutôt de l'ambition qui , sans participer aux troubles , en tire son avantage : dans un homme supérieur par sa condition , par ses talens , ou par sa vertu , ce ne peut être que l'effet de sa grandeur ou de sa sagesse.

Entre deux factions , la moins nombreuse est constamment la plus opiniâtre , & vient à bout de l'autre , puis se divise & se déchire elle-même : il faut les balancer.

Dans tous les partis , il y a des gens qui font du bruit & du mal , sans y rien gagner. Ce sont des volontaires qui harcellent sans cesse l'ennemi , & le désespèrent par des escarmouches.

Les innovations sont toujours des difformités dans l'ordre politique. Un usage affermi par le tems , utile ou non , est pourtant à sa place dans l'enchaînement des choses. Tout est si bien lié , que la moindre nouveauté substituée aux abus courans , ne tiendra jamais à la tissure , comme une partie usée ; & tel changement seroit bon en lui



même , qui gâteroit tout par la difficulté de l'affortir au reste. Si le tems vouloit s'arrêter pour donner le loisir de remédier à ses ravages..... Mais c'est une roue qui tourne avec tant de rapidité ; le moyen de réparer un rayon qui manque ou qui menace !... Les révolutions que le tems apporte dans le cours de la nature , arrivent pas à pas ; il faut imiter cette lenteur dans les innovations qu'on introduit.

On risque beaucoup à innover , parce que celui qui trouve son avantage dans la révolution , l'espéroit déjà comme un bienfait du tems , & n'en rend graces qu'à la bonne fortune ; mais celui qui perd au changement , attendoit le contraire , & s'en prend aux auteurs du prétendu désordre.

Quand il s'agit de guérir les

246 *Analyse de la Philosophie*  
plaies d'un Corps politique ;  
point d'appareil extraordinaire.  
Toute singularité est pour le  
moins suspecte, & souvent odieu-  
se. Mais comment faire ? Tout  
remède politique est une nou-  
veauté ; & sans remède , le  
mal n'aura point de termes.  
C'est à la vigilance de lutter  
sans cesse contre les altérations  
insensibles du tems ; car le bien  
ou la réforme , qui arrive dans  
la chaleur & la violence des  
passions , a toute sa force dans les  
commencemens ; au lieu que le  
mal qui suit les progressions du  
mouvement des corps , croît &  
s'augmente par degrés ; l'eau  
croupit , il n'y a qu'à la remuer ,  
& la peste vole de toutes parts,



## CHAPITRE XXII.

### *Du Conseil.*

UN homme de conseil tient en ses mains notre fortune & notre réputation, deux choses dont le détail se partage entre plusieurs personnes; car nous confions nos biens à des Fermiers, notre cœur à une épouse, ou à des amis, nos enfans à des gens éclairés; mais un confident est seul dépositaire de tous nos intérêts.

Les Rois ont besoin d'un conseil; il faut livrer les affaires aux agitations de la fortune, qui va toujours à pas vacillans, comme la marche de l'ivresse, ou les faire passer par les discussions flottantes de délibérations, afin de les fixer.

Le conseil est le lest d'un bon gouvernement ; mais point de mollesse égale à celle d'un Prince qui plie, & change au gré de mille conseils. Il n'y a pas moins de foiblesse à se laisser gouverner par un favori. Ces fortes de préférences ne font que des insolens & des jaloux. Tous les traits que la malignité lancera contre l'idole, retombent indirectement sur celui qui l'éleve si haut.

L'inconvénient d'un conseil, c'est que les affaires en sont moins secrètes ; & quelques Royaumes ont cru vainement y parer par l'établissement d'un conseil de cabinet. Ce cabinet est percé à jour & plein d'issûes par où les mystères s'échappent. Un homme vain trahira le secret de l'état par ostentation ; ce sont des occasions de paroître important

qui ne reviennent pas deux fois dans la vie ; & le moyen de tenir contre la demangeaison de se faire valoir ! Les confidens des Rois devroient avoir moins de curiosité pour dérober leurs secrets , que de zèle pour leur donner de bons conseils ; mais c'est aux Princes de sçavoir arracher un bon conseil, sans laisser échapper leur secret.

L'autorité d'un Monarque , loin d'être affoiblie ou éclipsée par les lumieres de leur conseil , en tire plus d'éclat & d'avantage ; outre les secours de l'expérience , la Majesté Royale brille à la tête de ces assemblées augustes , & cette pompe aide à l'illusion.

Quant au danger d'être trahis ou vendus, les Rois y rémedient, en admettant à leur confiance la candeur & la droiture avant

250 *Analyse de la Philosophie*  
toutes choses. Quelle peste  
dans une Cour, que ces esprits  
orageux, qui noircissent l'ame  
d'un Prince de mille vaines ter-  
reurs ! Car les soupçons, com-  
me des oiseaux de mauvaise au-  
gure, volant dans l'obscurité,  
répandent des nuages sur l'ima-  
gination. Tyrans de l'amour &  
de la confiance, ils rendent les  
Rois cruels, les maris odieux,  
les gens de bien infociables. Mais  
quand ils entrent dans l'ame  
d'un Maître, il n'y a plus d'ac-  
cès pour les bons conseils..

Les grands Génies brouillent  
plus qu'ils n'éclairent, quand la  
probité ne les inspire pas. Un Prin-  
ce doit connoître ses Ministres, &  
fomenter entr'eux cette rivalité  
qui les fait veiller les uns sur les  
autres ; mais il ne faut pas qu'un  
Ministre apperçoive les foibles  
du Prince, il en abusera pour

s'aggrandir aux dépens de l'état & du bien public.

Rois dévoilez donc vos desseins, mais cachez vos défauts. Prenez l'avis de chaque particulier, sur-tout des subalternes séparément; il y a plus de liberté & moins de passion dans le tête à tête. Recueillez les opinions en public, chacun n'a pas tant d'égard à son intérêt dans les assemblées, & les esprits dominans sont plus retenus; ainsi vous démêlerez le meilleur parti dans ce concours de vûes séparées & réunies. Mais si un Roi veut tirer la vérité de son conseil, qu'il ne se hâte point de faire entrevoir son inclination, sans quoi l'adulation, ou le respect humain, n'auront qu'un sentiment & qu'un langage qui sera toujours celui du Maître.

Il ne reste qu'une ressource pour

se sauver de pièges de la flatterie ; c'est de consulter quelquefois les morts & de les confronter avec les vivans : oui , les Livres seuls osent dire la vérité ; ces oracles muets sont d'autant plus terribles , qu'ils ne parlent qu'au cœur & à la raison. Ne soyez jamais tellement l'esclave d'un conseil qu'on vous donne , que vous ne mettiez du vôtre dans les raisons ou les motifs qui vous déterminent à le suivre.

Dans toute entreprise il y a trois choses à faire , la concevoir , la discuter , & l'exécuter. Le premier & le dernier article doivent être l'ouvrage d'un seul homme , l'examen & la délibération appartiennent à plusieurs.

La nuit donne conseil , c'est-à-dire , qu'il ne faut jamais délibérer & résoudre le même jour,



à moins que l'occasion ne laisse pas de loisir.

Les conseils, soit celui de la guerre ou du commerce, celui des finances, ou des dépêches, ne doivent être que des commissions perpétuelles, toujours subordonnées à un conseil souverain, qui est proprement celui de l'Etat & du Roi.

Les détails sont quelquefois essentiels ; une table ronde ou quarrée, des sièges rangés en file ou en cercle, paroissent des formalités de minutie : cependant autour d'une table ovale, les avis se mêlent mieux, & l'on n'a point à se plaindre que le haut bout d'une assemblée l'a emporté ; qu'une affaire n'a pas roulé ou circulé ; que les voix enfin n'ont pas été bien recueillies : chaque coin ne se partage pas en autant de factions ; ceci regarde les assemblées des états.

---

## CHAPITRE XXIII.

### *Des Négociations.*

TOUTE négociation tend à découvrir ou à obtenir quelque chose. On surprend les secrets, ou dans des momens de foiblesse, ou dans la chaleur de la haine, ou dans l'emportement du plaisir. On obtient une grâce, en prenant les gens au dépourvu, dans cet instant, où ils n'ont ni le loisir d'examiner, ni la mauvaise humeur de refuser. Diffimulez votre ardeur, si vous avez envie de réussir; tel homme révélera par apostille, comme une chose qu'il oublioit, l'unique affaire qu'il avoit en vûe.

Les affaires se traitent mieux de bouche que par écrit; cepen-

dant il est des occasions où la voie des lettres est nécessaire préférablement à celle des pourparlers. Une affaire délicate qu'on n'ose entamer dans la conversation, se hazarde sur le papier. Dans les entretiens, la dignité & la gravité des personnes nous en impose; on n'est jamais aussi libre de répondre, de refuser & de s'expliquer : les écrits restent & servent de témoins.

Quand il s'agit de demander, un entremetteur nous aide mieux que nous-mêmes; prenez des gens simples & pleins de franchise, qui n'ayent rien à ménager que vos intérêts, qui soient portés d'inclination pour vous, & décidés par goût pour votre commission: ils en sont plus ardens & plus industrieux: employez des hommes entreprenans qui ayent

la hardiesse de repliquer, & le talent de persuader : fertiles en expédients, résolus quelquefois même jusqu'à l'imprudence, intéressés à à votre fortune par l'avancement de la leur, ils en deviennent plus actifs; choisissez enfin des négociateurs heureux, dont l'habileté éprouvée par des succès, vous donne de bonnes espérances, & leur serve d'aiguillon. Il faut tout dire, depuis les siècles de corruption, les Génies intriguans sont plus utiles aux affaires que les cœurs vertueux. L'intrigue est une activité de l'ame qui se porte vers tous les moyens de s'avancer; le manège est une habileté à choisir les meilleurs.

Epiez les hommes, autre chose est entendre les affaires, ou connoître les mœurs & les caracteres; c'est la différence du manège à la Philosophie. Un habile

courtifan peut être un mauvais négociateur ; les génies factieux font de mauvais joueurs qui brouillent les cartes.

Combien de gens donneroient tout-à-coup un bon tour aux affaires, fans pouvoir les discuter à fond ? Ils voient des jours , ils trouvent des expédiens au hazard & pour le moment ; leur Politique est comme un édifice où l'on s'introduiroit par de beaux escaliers & de commodés antichambres , mais où l'on ne trouve point d'appartement à loger.

Avec les esprits adroits , consultez plutôt leurs desseins que leurs paroles ; or vous connoîtrez leurs vûes par leurs intérêts. La ruse décele moins d'esprit que de foiblesse ; mais la finesse est le chemin couvert de la prudence.

258 *Analyse de la Philosophie*

Etudiez les conténaances du visage ; il y a un société qui forme un peuple de Politiques. Son grand art est de pénétrer les hommes , de lire leurs pensées dans leurs regards ; ils se font de la modestie un jeu , pour surprendre les secrets des Cours , & des familles.

Les négociations importantes ont besoin de tems pour mûrir. La précipitation fait de grands maux dans les corps politiques , ainsi qu'une digestion trop hâtée détruit l'équilibre des humeurs , & que la crudité des sucς devient le germe des maladies. On avance beaucoup plus à marcher d'un pas égal & soutenu , qu'à courir à perte d'haleine. La vanité de paroître expéditif fait perdre beaucoup de tems ; allez plus lentement , vous aurez plutôt fait.

Cependant le tems marque le prix des affaires, comme l'argent fixe celui des marchandises; une entreprise est trop chere, quand elle coûte beaucoup de tems.

La fortune est une espece de marché public; attendez, ne vous pressez pas, les denrées baisseront: quelquefois aussi ce sont les livres de la sybille, si vous ne les prenez pas au premier mot, c'est une affaire perdue, & la derniere vous coûtera seule, autant que toutes les septensemble. C'est-à-dire, que c'est un jeu bien critique ou l'on perd toujours, tantôt par trop de précipitation, & tantôt par excès de prudence.

Le secret dans les délibérations, & la promptitude dans l'exécution sont en partie le succès des guerres. Un premier coup d'éclat est d'un présage favora-

260 *Analyse de la Philosophie*  
ble , parce qu'il tient en fufpens  
toutes les opérations de l'enne-  
mi ; mais loin d'ufer toute fon  
adrefle & fon activité dans le  
début , il faut fe réfervier des for-  
ces pour appuyer la fortune. Les  
grandes fautes & les malheurs  
arrivent quand les premiers ef-  
forts ne font pas fondés.

Tout danger qui paroît léger ,  
dès-lors même ne l'eft plus : nous  
n'en fommes les victimes , que  
pour en avoir été les dupes. D'un  
autre côté , trop de vigilance  
amène le fommeil ; prévoir les  
malheurs avant le tems , & vou-  
loir les parer de fi loin , c'eft man-  
quer fon coup , les précautions  
ne portent pas ; concluez , l'oc-  
cafion n'a qu'un moment , qu'un  
côté chevelu , c'eft celui-là qu'il  
faut faifir.

Les longues harangues avan-  
cent les affaires , comme une



robe traînante aide à la course.

Il faudroit cent yeux pour voir, & cent bras pour agir, consulter long-tems, exécuter vîte, c'est l'abrégé de la Politique : le mystere dans les conseils, & l'activité dans l'action ; voilà tout son art. Tel qu'un boulet échappé de la bouche d'un canon, frappe, avant d'être apperçu, le secret des Cours n'éclate qu'après son issue ; il passe devant tous les yeux, & personne ne le voit.

La hardiesse est d'un grand secours dans les négociations. Elle tient mal la place des talens réels, cependant elle n'en a pas moins d'empire sur les hommes qui sont en général plus faciles à séduire qu'à convaincre. Comment le Vulgaire n'en feroit-il pas la dupe ? à peine les Sages peuvent lui résister.

Payez d'effronterie au défaut de ressources plus solides. Mahomet assemble le peuple , il veut faire marcher une montagne , il l'appelle , elle demeure immobile : Eh bien ! dit-il , montagne , puisque tu ne veux pas venir à Mahomet , Mahomet ira vers toi. La plaisanterie lui tint lieu d'un prodige , on le suivit comme auparavant ; tout réussit aux fourbes audacieux.

L'audace est aveugle , elle ne voit ni les dangers , ni les obstacles ; excellente pour l'exécution , elle ne vaut rien dans les délibérations. A côté d'un homme de conseil , placez un homme actif & plein de résolution ; l'un ouvrira les yeux avant de rien arrêter , l'autre , les fermera ; quand il fera question d'agir , & voilà tout ce qu'il faut pour réussir.

---

## CHAPITRE XXIV.

### *Des Dignités.*

**C'**EST se faire l'esclave du public & du prince, de la renommée & des affaires, que de prendre une charge. Etrange ambition de vendre sa liberté pour une ombre de pouvoir, & de consentir à n'être plus maître de soi-même, pour le plaisir de commander aux autres ! Qu'est-ce donc que la route des honneurs ? des peines qui conduisent à d'autres peines : funeste enchaînement ! Encore est-ce par les degrés de l'infamie qu'on parvient au faîte des dignités. Le chemin est raboteux, le terme glissant, & le retour un précipice : quand même on pourroit sans honte reve-

nir sur ses pas , en a-t-on le courage ? Des hommes accoutumés à une vie active , sont inquiets dans le repos. Il leur faut encore du mouvement au déclin de l'âge ; & des vieillards flétris & défigurés par les ans , vont braver sur leur porte les railleries des passans ; mais que faire ? Ils n'existeroient plus à leur gré , si on ne les voyoit.

Il seroit à souhaiter qu'un homme en place jugeât de son état par l'opinion du Vulgaire , il se croiroit heureux ; au lieu que s'il se consulte , il n'est rien moins sans doute. Nous sommes les premiers à sentir nos peines , & les derniers à appercevoir nos défauts. Les affaires dérobent le tems de pourvoir à la santé & au repos du cœur ; on ne peut ni s'étudier , ni se connoître , ni jouir de soi-même.

C'est

C'est un grand bonheur de ne pouvoir pas faire du mal ; mais qu'il est beau de ne le vouloir jamais ! L'avantage de faire du bien doit être la règle & le terme de l'ambition ; de bonnes intentions sans aucun effet , ne feront que des songes agréables.

L'élévation des dignités est un point de vue avantageux qui nous met à portée de discerner les maux & les besoins des hommes pour y porter du secours : les bienfaits & les services d'une ame généreuse & compatissante, sont la véritable récompense de ses travaux.

L'imitation est la traduction des préceptes en exemples. Un homme qui commence , doit se proposer des modèles ; mais avec le tems il doit devenir lui-même son modèle , c'est-à-dire , régler ses actions par ses actions , &

donner des exemples après en avoir suivis. Les exemples ne tirent point à conséquence, parce que les tems changent l'ordre des circonstances & des opérations qui en dépendent : combinez - donc le passé avec l'état présent ; parce qu'il a été fait, vous verrez ce qui vous reste à faire.

Chargez-vous de vûes générales, laissez le détail aux subalternes. Ne rejetez ni secours, ni conseils ; fussent-ils inutiles : mais recueillez tout, & choisissez. Que l'exercice de votre pouvoir ne soit jamais arbitraire ; ayez des règles constantes, faites-les connoître, & si vous vous en écarterez, ne laissez pas ignorer les motifs de cette dérogation à votre conduite ordinaire.

Un homme en place doit être en garde contre lui-même & contre les autres. Il doit crain-

dre ces inégalités d'humeur qui font traîner les affaires par des délais & des renvois éternels. L'assiduité à ses heures d'audience, est une partie essentielle des fonctions du Magistrat. N'entamez point plusieurs affaires, si vous voulez en finir une. La corruption d'un homme public vient de ses cliens : liez-leur les mains, & fermez les vôtres aux présens. On appaise les Dieux par des offrandes, parce qu'il s'agit d'en obtenir grace ; mais comme on ne doit attendre des Magistrats, que la justice, toutes les offres de la séduction sont des attentats contre leur équité.

Qu'on ne vous soupçonne pas même ; le bien public dépend autant de l'opinion qu'on aura de vous, que de votre probité réelle. Un homme qui changeroit de résolution sans des rai-

sons manifestes , se rendroit suspect de passion ou d'intérêt. Ne s'espérez pas en imposer toujours. Un confident , un favori qui se laisse aller à des offres brillantes , donne atteinte à votre réputation ; c'est la fausse porte de la corruption. Soyez également ferme contre les sollicitations ; car si l'on s'apperçoit que vous cédez à l'importunité , on ne se lassera pas de vous accabler.

La sévérité rend la justice redoutable ; mais la fierté la rend odieuse. Les affronts qui partent de si haut , abattent & désespèrent ; aplanissez la roideur de votre élévation.

Ou l'on reclame un droit , ou l'on sollicite une faveur ; c'est donc la justice ou le mérite qu'il vous faut consulter. Si le mérite étoit égal , ne vaudroit-il pas mieux la favoriser dans une con-



dition médiocre , que dans un homme déjà distingué par la naissance , ou les richesses ? Cependant comme le mérite est plus rare chez les grands , que parmi les hommes d'une extraction commune , soit que la vertu ne s'allie pas avec la fortune , ou que les talens ne soient pas un héritage purement gratuit de la nature , comme la noblesse , un grand don , le mérite est tout acquis & personnel , ne sçauroit être trop élevé aux yeux des hommes , il dédommage la terre de toutes les indignités de ceux de sa condition.

Les hauts rangs sont la place naturelle de la vertu ; cependant il seroit bien étrange qu'un homme devint meilleur au milieu des honneurs ; c'est-là qu'on connoîtroit le plus éminent de tous les caractères.

Ménager la mémoire de ses prédécesseurs , c'est assurer sa réputation auprès de ses successeurs , & les gagner d'avance. Enfin plus vous paroîtrez oublier les droits de votre rang , plus les autres s'en souviendront.

---

## CHAPITRE XXV.

### *De la Noblesse.*

**L**A noblesse peut être considérée comme une condition de l'homme , ou comme une portion de l'état politique. Une Monarchie sans noblesse , est une véritable tyrannie. La noblesse tempère le pouvoir du Monarque , & par sa propre splendeur accoutume les yeux du peuple à fixer & à soutenir l'éclat de la royauté , sans en être effrayés.

Une bonne démocratie n'a pas besoin de noblesse , l'Etat n'en est que plus tranquille , & plus à l'abri des factions & des brigues ; le peuple s'y intéresse pour ses affaires , & non pour la gloire & le nom de quelques particuliers , à moins que leur élévation ne tienne à celle de la patrie ; il est plus curieux de solides avantages que de vains titres & de superbes Généalogies. Pourquoi les Suisses divisés en tant de cantons , & séparés de croyance , forment-ils une république si bien unie ? C'est qu'ils envisagent leur liberté plutôt que leur renom , ils aiment mieux être maîtres chez eux , que conquérir pour un seul homme.

Les droits de la noblesse augmentent la splendeur du Monarque & diminuent son autorité , mais en élevant le cœur du peu-

272 *Analyse de la Philosophie*  
ple , ils épuissent ses ressources ;  
de sorte que la noblesse est un  
rempart entre le peuple & le  
Prince , qui les défend contre  
les entreprises mutuelles de l'un  
sur l'autre. Une noblesse trop  
nombreuse appauvrit l'Etat , sans  
en devenir plus puissante , & la  
noblesse une fois ruinée par le  
luxue , il ne reste plus d'équilibre  
entre les honneurs & les richesses  
qui se dévorent , & s'abforbent  
tour-à-tour.

L'ancienne noblesse est l'ouvrage  
du tems que le Prince ne peut  
détruire , & la nouvelle est l'ou-  
vrage du Prince sujet aux coups  
du tems. Celle-ci suppose plus  
de talens & de mérite éclatant ,  
l'autre inspire plus de vertu & de  
grandeur d'ame. La grande route  
des honneurs est coupée de petits  
sentiers tortueux, on ne peut gué-  
res y arriver par la droiture.

Ne soyons pas étonnés d'entendre préconiser les héros de l'antiquité ; leurs vices devoient être ensevelis dans leur tombeau, on ne pouvoit trop tôt les oublier.

L'orgueil qu'inspire la naissance , étouffe l'industrie & l'émulation , en même tems , il aiguise l'envie. Que peut faire un grand qui tient les richesses & les honneurs de ses ancêtres ? ..... Il faut bien qu'il retombe dans le néant d'où ses peres étoient sortis , quand il ne voit plus de titres nouveaux à mériter. Mais un homme qui , par l'élévation de son rang ne peut monter plus haut , de quel œil verra-t-il des hommes qu'il appercevoit à peine dans un lointin obscur , marcher tout-à-coup à ses côtés , & devenir ses égaux , presque sans intervalle ? La jalousie est faite pour les malheureux , pourquoi

274 *Analyse de la Philosophie*  
les grands en concevroient-ils ?  
Le peuple est si porté à les honorer , en voyant le jour ils entrent en possession des honneurs , le maniment des affaires tombe naturellement dans leurs mains ; de quoi peuvent-ils se plaindre que d'eux mêmes , quand l'envie & la malignité les attaquent ? Sans doute qu'ils ne sont pas faits pour leur place, quoi que la place semblât faite pour eux.

---

## CHAPITRE. XXVI.

### *Des devoirs du Juge.*

**L**ES Juges sont les interprètes & non pas les arbitres des loix, & pour suivre le style de la Jurisprudence, ils doivent *dire droit*, mais non pas *faire droit*. Il n'appartient qu'à l'Eglise d'expliquer le sens des écri-

tures à son gré ; c'est à elle sans doute que Dieu a commis le don d'entendre sa parole. Celui qui descend sur la terre à la voix d'un sacrilège , peut bien communiquer son esprit à l'homme le plus stupide ; & comme il se cache sous le voile du pain , il se déguise aussi sous les contradictions apparentes du dogme.

Un Juge doit avoir plus d'érudition que d'esprit , & moins d'affabilité que de gravité ; s'il est indécis , on ne l'accusera ni de manquer de lumières , ni d'en abuser ; mais s'il prononce trop à la hâte , on pourra bien suspecter son intégrité. C'est un crime sans doute de rétrécir les limites de son voisin ; qu'elle iniquité fera-ce donc de transporter la possession & la propriété des Domaines en des mains étrangères ? Une senten-

ce injuste est un attentât contre la loi , plus fort que tous les faits qui la violent ; c'est emprisonner & corrompre les sources mêmes de la justice , c'est le crime des faux monnoyeurs qui attaque le prince & le peuple.

Le Juge a rapport avec les plaideurs , avec les avocats & les subalternes de la justice , avec le prince ou le gouvernement , autant d'especes de devoir.

Quant aux parties , il peut les blesser ou par des arrêts iniques , ou par de longs délais. Qu'il réprime la violence , & découvre la fraude , elle fuit dès qu'on la voit. S'il prévoit que l'iniquité va prévaloir , soutenue par la force ou l'adresse d'une partie , appuyée du crédit des sollicitations , ou déguisée par les détours de la chicane ; c'est à lui de faire tête à tous ces ennemis.



& de contrebalancer en faveur du bon droit ; enforte que sa fermeté maintienne ou emporte l'équilibre. Un juge prévenu d'inclination en faveur d'une partie , devrait la porter à un accommodement , plutôt que la juger.

Toutes les contestations honteuses sont la *crapule* du Palais ; le sanctuaire de Thémis devrait être aussi pur que celui de la Religion , seroit-il l'écho des halles & des mauvais lieux ? La torture qu'on donne aux loix les rend ameres : ainsi que le vin trop foulé sous le pressoir devient âpre & fort dur. Les loix pénales dont la première intention est de prévenir le crime , & non pas de le punir , si on les exécute à la rigueur , seront autant de fléaux qui pleuvront sur la tête du peuple. Laissez-les,

non pas dormir tout-à-fait, mais du moins reposer quelquefois. S'il est permis au Juge de paroître homme, & de montrer un peu de foiblesse, c'est en faveur de la pitié.

L'Avocat attend des Juges de la patience, & de la gravité dans l'attention qu'ils lui prêtent. L'office du Juge qu'on peut appliquer au rapporteur, exige qu'il mette de l'ordre dans les preuves, de la clarté dans les informations, de la précision dans la récapitulation, & des motifs dans son avis. Tout le reste a un air d'affectation, d'impatience, ou de légèreté.

C'est quand un avocat perd sa cause, qu'il faut le louer pour lui relever le courage & les forces, de peur que sa réputation n'en souffre, pourvû qu'il soit hors de tout soupçon de préva-

riation : car alors on accuseroit les Juges qui prêteroiient la main aux manéges d'un Avocat, d'être d'intelligence avec lui contre sa partie , ou de ne donner de la réputation au barreau que pour grossir les épices.

Qu'on fasse entendre aux subalternes que le temple de la justice est un lieu sacré ou la corruption ne doit jamais trouver d'azile , pas même dans les réduits les plus bas. On a comparé les tribunaux au buisson épineux où la brebis cherche un refuge contre les loups , & d'où elle ne sort point sans y laisser une partie de sa toison. C'est aux sang-sues du Palais d'entendre ceci. Ces mains avides ne feront-elles que tendre des lacets , tracer des lignes obliques , & fabriquer des labyrinthes ?

Il y a ce rapport essentiel &

continuel entre le Prince & les Magistrats, que ceux-ci doivent toujours exécuter la volonté du Prince, parce que le Prince est supposé ne rien faire, sans avoir pris l'avis de ses Magistrats.

Il entre une question de droit dans presque toutes les délibérations Politiques, & une raison d'état dans la plupart des faits contentieux ; ainsi toute loi ou tout arrêt par ses conséquences intéresse l'ordre public. Ce peut être une innovation d'un exemple pernicieux, une lésion manifeste des droits du Prince ou des droits du Peuple ; & c'est aux Magistrats de les balancer perpétuellement, de façon que ceux-ci l'emportent toujours dans la concurrence : car le salut du peuple est la suprême loi. Toutes les loix qui ne viennent pas à l'appui de celle-là, sont des

oracles cruels qui ne demandent que du sang & des victimes. Quoi qu'on en pense, le droit naturel & le droit politique s'accordent très-bien ; la justice est un esprit de vie & de vigueur qui doit couler dans les nerfs d'un état ; c'est-à-dire , que le droit politique ne subsiste que par sa conformité avec les loix civiles. Les injustices particulieres ne sont que des remèdes passagers , qui déclarent un grand mal sans le guérir. C'est donc aux Juges de réprimer les attentâts de la Politique sur la liberté publique , & de ménager l'autorité du Prince en la modérant. Enfin , qu'ils portent toujours le livre de la loi entre les mains , & l'esprit de la loi dans le cœur.



## CHAPITRE XXVII,

*De L'usure.*

**O**N a beau dire qu'il n'est pas dans l'ordre de la nature , que l'argent produise l'argent , ( comme si l'art & l'industrie n'avoient point des secrets inconnus à la nature : ) l'usure est devenue un mal nécessaire , depuis que la multitude des ingrats a diminué le nombre & la générosité des bienfaiteurs. Elle a ses inconvéniens , sans doute. C'est d'abord une injustice , de manger votre pain à la sueur de mon front. Ensuite une usure excessive , arrête le commerce en appauvrissant les négocians , parce que , si les intérêts absorbent les profits du

commerçant, il se retirera. Les recettes des droits & de la douane, qui suivent les rapports des marchandises, diminueront; la circulation des especes sera arrêtée entre des mains avares, ainsi que dans le jeu, tout l'argent revient à celui qui tient la banque. Le prix des terres & des marchandises baisse & se réduit enfin à rien, faute d'acquéreurs; plus d'entreprises, parce que l'émulation tombe avec les espérances; enfin la misere publique consume l'Etat épuisé de ses ressources.

Mais voici les avantages de l'usure ou du moins ce qui doit l'autoriser. Si l'on ne prêtoit point d'argent, ou si on le prêtoit sans condition, on pourroit le retirer à son gré, & les nouveaux négocians ne pourroient s'avancer, parce qu'ils n'ose-

roient rien tenter. Un homme faute de ce secours, tomberoit dans les dernières extrémités tout-à-coup, & se verroit obligé de vendre ses fonds au moindre besoin, & de faire une mauvaise affaire pour appuyer une bonne entreprise : ainsi donc, au lieu que l'usure ne mine les fortunes que par degrés ; ces aliénations les perdroient de fonds en comble dans un moment ; car les prêts sur gage ne remédient à rien, puisqu'ils ne sont pas exempts de tout intérêt, & que les poursuites en justice, au défaut des payemens, entraînent des frais plus criants que ceux de l'usure même. Maudite soit l'usure, disoit un vieillard avare, depuis qu'elle nous a ôté le profit des *morte-payes*. Qu'on substitue un autre véhicule aux affaires, si l'on retranche



l'usure ; toutes les Républiques l'ont tolérée ; est-ce une preuve de son utilité ?

Il y a des tempéramens à prendre pour arrêter ses ravages. Le premier seroit d'établir une usure publique commune à tous les citoyens autorisée par la loi , celle de cinq pour cent , par exemple , & d'en permettre une plus forte particuliere aux commerçans à raison de leurs profits ; laissez-leur le soin de la fixer entr'eux , parce que le sort du commerce étant fort inconstant, il n'est rien de plus incertain que le prix des denrées , & par conséquent de l'argent. Cependant, ( & c'est là seconde précaution, ) limez si bien les dents de l'usure , que le sort de l'emprunteur vaille mieux que celui du prêteur , & qu'on ne quitte pas le commerce pour entrer dans la banque , quoi

286 *Analyse la de Philosophie*  
qu'elle soit elle-même une bran-  
che ou une ressource du com-  
merce. L'usure est un outil bien  
tranchant, il s'agit de le manier  
comme il faut.

---

## CHAPITRE XXVIII.

### *De l'Ambition.*

**L** AMBITION a ce rapport  
avec la colere, que si elle  
ne s'exhale au-dehors, elle nous  
mine & nous consume au fonds  
de l'ame, & se transforme  
en jalousie dans un mauvais  
cœur : dès qu'un homme réus-  
sit mal, faute de talens ou de ce  
qu'on appelle bonheur, il com-  
mence à regarder de travers les  
hommes & les affaires, & son  
grand plaisir est de voir tout em-  
pirer ou échouer, son dépit se

change alors en joye. Ainsi les Rois qui ont auprès de leur trône des génies ambitieux , doivent toujours leur laisser quelques pas à faire , plutôt que de les forcer à reculer ; car des Ministres ambitieux remuent sans cesse , & dès qu'on les arrête , ils s'efforcent d'entraîner tout dans leur chute.

Etrange situation ! Sans ambition , nous n'agissons pas , & cette passion nous mène toujours trop loin : elle est bien placée à la guerre , sur tout dans le cœur d'un Général ; comme il l'exerce contre l'ennemi , la patrie en profite , sans avoir rien à craindre. Mais elle est dangereuse dans l'ame d'un Courtisan ou d'un Ministre , parce qu'ils ne peuvent souvent la satisfaire qu'aux dépens de l'état. Cependant un Prince habile sçaura

288 *Analyse de la Philosophie*  
se faire un rempart de l'ambition  
des grands qui l'environnent ,  
& se servir d'eux tour-à-tour ,  
comme d'un bouclier qu'il op-  
posera sans cesse à leurs coups , il  
les contiendra l'un par l'autre , &  
sera tranquille au milieu de leur  
agitation ; sur-tout si c'étoient  
des esprits téméraires , qui com-  
me des milans à qui on a crevé  
les yeux , ne volent en haut , que  
parce qu'ils ne voyent rien au  
tour d'eux.

C'est une foiblesse dans un  
Roy que d'avoir des favoris , &  
malheureusement , c'est presque  
une nécessité ; car un favori  
tiendra ses créatures dans la su-  
jection & la dépendance , si le  
pouvoir d'abattre & d'élever est  
tout dans ses mains. L'ambition  
des nobles est redoutable , par-  
ce que la naissance leur donne  
du crédit & des appuis. La  
politique

politique veut donc qu'on avance des hommes de néant, pour être comme le fouet de la noblesse. Tels étoient à Rome les Traitans qui marchaient sur la tête du peuple, pour monter au niveau des Grands. Les esprits souples & intrigans ont une marche couverte dans leur ambition; ce sont des brouillons plus à craindre, que ces ambitieux d'un caractère brusque & opiniâtre; le peuple n'aime guères ceux-ci, il se plaît au contraire à jouir de leur disgrâce & de leur confusion.

Quand une tempête doit tomber sur des hommes en place, il faut les effrayer de loin par de sourdes menaces, les tenir entre la crainte & l'espérance par une alternative de grâces & de refus; ils marcheront alors d'un pas lent & mal assuré.

comme des voyageurs égarés la nuit dans un bois , & cet état d'incertitude les consternerá mieux qu'un coup inattendu ; car dans la chaleur du désespoir , ils osent quelquefois tout tenter , & secouer le trône en tombant.

Cette ambition inquiète & entreprenante, qui embrasse tous les moyens de faire du bruit , fatigue plus l'Etat que celle d'un homme actif qui poursuit une seule route , pour arriver au terme d'élévation qu'ils s'est prescrit.

L'ambition réglée & bornée par l'émulation de se distinguer & de dominer dans une carrière , est utile à la patrie ; mais celui qui veut tout effacer , pour être seul compté , devient une espèce de calamité publique , & doit être regardé comme la peste de son siècle.

L'ambition a ces avantages ,

de nous approcher du Prince ,  
d'avancer notre fortune , & de  
nous mettre par cette double po-  
sition en état de faire du bien.  
C'est alors une vertu que le Prince  
ne sçauroit trop récompenser ,  
puisque les faveurs particulieres  
que reçoit un homme de probi-  
té, deviennent des bienfaits pu-  
blics entre ses mains. Une ame  
vertueuse peut embrasser les af-  
faires par goût, jamais par inté-  
rêt; l'amour du devoir la soutient  
dans ses fonctions , & lui tient  
lieu de cette ostentation qui est  
l'aliment des ames foibles: enfin  
elle témoignera quelquefois de  
l'empressement qui naît de la  
bonne volonté, mais elle n'aura  
point cette précipitation tumultueuse  
qu'un naturel ardent pro-  
te dans toutes ses entreprises.

Il faut ranger les ambitieux sous  
trois classes : les uns ne songent

292 *Analyse de la Philosophie*  
qu'à s'élever eux-mêmes, espece  
commune & méprisable ; les au-  
tres, avec les mêmes vûes, font en-  
trer dans leurs moyens l'élévation  
de la patrie , ambition plus no-  
ble , plus raffinée , & peut-être  
plus violente : d'autres enfin em-  
braissent le bonheur & la gloire  
de tous les hommes dans l'im-  
mensité de leurs projets ; c'est  
l'ambition des Philosophes qui  
veulent éclairer l'esprit, ou cor-  
riger les mœurs. L'ambition  
est donc quelquefois un vice , &  
quelquefois une vertu.

---

## CHAPITRE XXIX.

### *Des Richesses.*

**L**Es richesses font dans le  
chemin de la vertu , com-  
me le bagage dans une armée ,  
nécessaires , mais incommodes ;



elles retardent notre marche , & nous font souvent perdre la victoire sur nos passions. Le prix des richesses est dans la dépense , toute autre valeur est d'opinion. Leur possession & le plaisir de les garder n'est qu'une jouissance imaginaire, qui ne flatte point les sens ; mais l'avantage de donner & de se procurer du crédit & de la considération , en les distribuant à propos pour son usage , ou pour le soulagement des autres , prouve qu'elles peuvent être l'instrument du bonheur. Voyez combien les hommes sont ingénieux à faire valoir les pierreries & mille autres superfluités , pour attacher du crédit à l'argent : on croiroit bien plutôt qu'ils n'en font aucun cas, quand ils le répandent & le dissipent en de vains ornemens.

Les richesses nous couvrent

294 *Analyse de la Philosophie*  
& nous garantissent ; mais elles  
exposent notre réputation , &  
souvent notre vie. Conclusion ;  
desirez-les sobrement , usez-en  
libéralement , vous les possédez  
sans crainte , & les perdrez  
sans peine.

On dit que Plutus , lorsqu'il  
descend du ciel , marche à pas  
lents & boiteux , mais qu'il vole,  
quand il sort des enfers ; c'est  
qu'on s'enrichit plus vite par les  
routes de l'iniquité , que par le  
chemin de l'honneur. En effet  
les voies d'acquérir sont pres-  
que toutes honteuses ou crimi-  
nelles. L'économie & la fruga-  
lité même n'inspirent pas cette  
noblesse de sentimens , qui relève  
si fort la générosité. La cultu-  
re des terres est le moyen ,  
non pas le plus court , mais le  
plus simple & le plus honnête  
d'augmenter ses revenus. Il y a

une certaine satisfaction à ne devoir sa subsistance qu'aux bienfaits de la nature. Ainsi tout négociant qui vient de faire une grande fortune & qui la met en fonds , est sûr d'accumuler ; il verra que la terre rapporte bien autant que la mer.

Les petites fortunes coûtent beaucoup de peine, mais les grandes se font à peu de frais ; il n'y a qu'un homme dont la caisse est bien forte, qui puisse faire des entreprises ou des acquisitions considérables, & ce qu'on appelle des coups de fortune , en profitant des bonnes occasions.

La vigilance & le crédit bien établi sont des mines d'or pour un négociant , & pour tout homme qui vit du travail de sa profession. Mais ces fourdes pratiques , ces contrats usuraires, ces menées de la fraude & de la

296 *Analyse de la Philosophie*  
corruption s'éventent tôt ou tard.

Acheter pour revendre , c'est vouloir faire tort à deux personnes , au vendeur & à l'acquéreur ; monopole , usure , que ce commerce. Celui dont la fortune roule sur des profits certains , s'enrichira tard & difficilement ; celui qui risque tout , perdra : compensez donc vos risques par vos assurances.

Il est sans doute beau de faire sa fortune au service des Rois , ou bien à la suite des Grands , quand on marche droit avec eux ; mais de toutes les bassesses , la plus honteuse , c'est l'adulation : s'élever en rampant , quelle indignité !

Le mépris des richesses est une ostentation bien équivoque , ordinairement le fruit du désespoir , & le retour de la vanité. Mais laissez avancer un peu ces

prétendus Philosophes , vous verrez comme ils sont ardens à la proie.

Point de resserrement sur-tout dans les minuties : les richesses ont des aîles , elles s'envoleront malgré nous de nos mains ; quelquefois même il faut leur donner l'effor , elles reviendront plus chargées.

Veut-on conserver son capital ? Il ne faut dépenser que la moitié du revenu. Veut-on grossir son fonds ? On borne sa dépense au tiers du produit. Un homme n'est jamais assez riche , pour ne pas compter avec lui-même. La paresse & le chagrin de voir diminuer les ressources , jette les grands dans une ignorance ruineuse sur leurs propres affaires. Cependant on ne peut guérir une plaie , sans la fonder : qu'ils se déchargent au moins du soin

298 *Analyse de la Philosophie*  
de leurs intérêts , sur des hommes dont la probité mérite une confiance entière ; mais s'ils affectent de la réserve par hauteur , s'ils craignent de se prodiguer , s'ils font toujours mystère de leur personne & de leurs secrets , ils n'auront auprès d'eux que des âmes vénales. Alors ils se verront obligés à changer souvent d'intendant , parce que les nouveaux sont plus sur leurs gardes , & moins faits à tromper.

Celui qui dépense d'un côté , doit œconomiser de l'autre , & retrancher de ses équipages à proportion de ce qu'il donne à sa table ; car une prodigalité sans mesure est une ruine générale : se jeter dans le luxe & la somptuosité , c'est étendre sa queue aux dépens de ses ailes.

Un homme qui veut rétablir ses affaires , ne doit ni se presser ,

ni trop différer d'aliéner. S'il retarde , les intérêts absorberont ses fonds ; s'il se hâte , une vente hors de propos fait une brèche irréparable à sa fortune. De plus, en éteignant ses dettes tout-à-coup par une mauvaise affaire , il risque de se rejeter dans la même nécessité , parce qu'une ressource ouverte l'éloignera des précautions ; mais un homme qui se libère peu-à-peu , contracte l'habitude de l'œconomie , il devient frugal , ses mœurs & sa fortune prennent un meilleur train. Il vaut mieux retrancher les petites dépenses , que courir après de minces profits. Soyez œconome & vigilant dans les dépenses habituelles & journalieres , vous pourrez être libéral & paroître même magnifique dans les dépenses extraordinaires.

Le beau sacrifice de ne faire du bien qu'à la mort ! On jouira de vos pertes plutôt que de vos dons. Autre abus, celui de restituer au dernier moment : c'est affliger un héritier, sans obliger un créancier.

---

## CHAPITRE XXX.

### *De l'Envie.*

**L**E cœur de l'homme se nourrit de son propre bien, ou du mal d'autrui. Une ame sans vertus & sans talens, portera donc envie au mérite, s'indignera de ses succès, & jouira de ses revers. L'envie puise un poison mortel dans les yeux de la joie, & ses regards sombres jettent à leur tour une influence maligne sur la prospé-



rité. C'est une passion inquiète, qui ne connoît point de jours de fête, ou de repos; elle cherche au-dehors les alimens du feu qui la dévore; elle maigrit & s'épuise elle-même, en rongéant tout ce qui l'anime, plus funeste au cœur de l'envieux, qu'à l'objet de l'envie. Elle se décèle dans la curiosité: quand on est content de soi-même, quel intérêt a-t-on de sçavoir les affaires d'autrui? Mais comment apprendre qu'un voisin prospère, sans devenir jaloux de son sort? C'est donc le plaisir du théâtre qu'on veut se donner, & plutôt celui de rire des travers, que celui de pleurer sur des malheurs; dangereuse affection!

Il est naturel qu'un homme d'un grand nom voye avec quelque chagrin des hommes nouveaux monter tout à coup

302 *Analyse de la Philosophie*  
à ses côtés. L'intervalle disparaît, & son étonnement ressemble à celui du passager qui s' imagine reculer , quand un vaisseau s'avance & fait route avec lui.

Tout homme maltraité par la nature , par la fortune , ou par les ans , rabaissera la condition des autres , parce qu'il ne peut élever la sienne. Il faudroit avoir l'ame de Tamerlan , pour triompher d'être boiteux.

Si l'infortune rend compatissans les malheureux , elle fait goûter à ceux qui ne le sont plus , une espece de joie cruelle , à la vûe des maux que d'autres éprouvent après eux ; comme si l'adversité d'autrui étoit un dédommagement de nos propres malheurs.

Un esprit curieux de toute espece de gloire , porte envie

à tous les talens. L'Empereur Adrien n'étoit-il pas le rival déclaré des poètes & des peintres ? Cependant c'est dans les conditions égales , & parmi les gens d'une même profession que l'envie épuise tout son venin. Les Rois rivalisent avec les Rois. L'éclat d'un concurrent nous blesse les yeux , sa réputation nous déchire le cœur. C'est une harmonie bien désagréable à nos oreilles , que ce concert d'éloges qu'il reçoit du public.

Il est bon que les brillans succès fassent envie , ils entretiennent l'émulation ; mais pourquoi s'offenser des grandes vertus qu'on ne veut pas avoir sans doute , car il ne tient qu'à nous de compenser par le mérite du cœur le défaut des talens ?

Les places , les honneurs , toutes les distinctions nous ex-

posent à l'envie, les avantages naturels, moins que ceux de la fortune: on pardonne aux grands d'être riches, rarement aux riches de devenir grands. Chose remarquable ! Un homme sans mérite, élevé tout à coup, attire d'abord tous les yeux de l'envie; elle le perd bientôt de vue, & s'attache aux grands hommes qu'elle sembloit avoir respectés. Ce n'est pas que leur mérite ait chancelé, mais les réputations nouvelles en ont diminué l'éclat; il est vrai qu'il se ranime après leur mort, pour ne plus s'éteindre. Celui qui s'avance par degrés, frappe moins les regards, il échappe à l'envie. L'envie est le ver rongeur du mérite & de la gloire: on l'étouffe, en cherchant moins la réputation de la vertu que la vertu même, en cédant au

hazard ou à la providence le succès de nos actions. Le moyen encore d'imposer silence à la jalousie , c'est de ne rechercher que des dignités onéreuses. Il se mêle alors un peu de compassion à la malignité du public. Aussi les bons politiques ne parlent-ils que des peines attachées à leur ministère ; ces plaintes affectées apaisent les cris de l'envie. L'intérêt d'un homme en place est de ménager les subalternes ; ce sont autant de plastrons qui parent les traits de la satire : mais ces cliens d'étalage qui sont , pour ainsi dire , les trompettes de votre mérite , font de votre gloire une espèce de commerce qui , en les avançant dans votre faveur , ne vous rapporte que de l'envie & de la haine.

L'habileté d'un Ministre consiste

à détourner le cours de l'indignation & du mécontentement sur un compétiteur, car l'envie est une espèce de sort ou d'enchantement qu'un homme ne peut conjurer, sans le rejeter sur quelqu'autre. Au reste on trouve toujours assez d'esprits brouillons, qui achètent la haine du peuple à tout prix.

L'envie ou la malignité publique est une espèce d'ostracisme qui contient l'ambition des grands, & qui sert de frein à l'abus du pouvoir; mais quand elle empire jusques à un mécontentement général, c'est une contagion qui infecte les loix & les meilleures dispositions; la haine des peuples une fois déchaînée, les bienfaits se changent en poison entre des mains corrompues: il semble donc inutile alors de mêler la

clémence à la rigueur, ce seroit une foiblesse qui hâteroit le soulèvement, en paroissant le craindre. On peut laisser aller le torrent, qui ne fera que du bruit, ou qu'un médiocre ravage; mais si cette fureur attaque tous les Ministres d'un Etat, le Souverain doit trembler pour lui.

---

## CHAPITRE XXXI.

### *De la Dissimulation,*

**L**A dissimulation est le grand art de la vie civile, & le côté foible de la politique. Il faut bien de la pénétration pour saisir les momens de dire la vérité, & beaucoup de force dans l'ame, pour se montrer impunément à découvert. Un génie

308 *Analyse de la Philosophie*  
heureux & profond distinguera  
d'un coup d'œil ce qu'il doit  
taire, manifester, ou laisser en-  
trevoir comme dans un demi-  
jour; il combinera les circon-  
stances des tems, avec le carac-  
tere des personnes; mais à qui-  
conque n'a pas cette finesse de  
discernement, il ne reste pour  
se garantir, que de s'envelop-  
per dans le silence, ou de se  
voiler sous les artifices de la  
dissimulation. Un homme qui ne  
voit pas clairement, marche à  
tâtons, & il faut bien s'arrêter,  
quand on ne sçait où aller.

Les habiles Politiques ne crai-  
gnent pas d'employer la can-  
deur & la vérité dans les affai-  
res; mais ils ont la souplesse des  
chevaux de manège, pour vol-  
ter & partir au moindre signe.  
Qu'arrive-t-il dans un cas pres-  
sant, où la dissimulation devient



d'un besoin absolu ? C'est qu'alors la réputation de droiture & de bonne foi vient au secours, & les rend impénétrables, presque autant que la ruse même.

Il y a trois degrés dans l'art de dissimuler, se taire, déguiser, ou feindre, & mentir avec audace.

L'air de mystère est le voile de la Politique, il rend ses secrets respectables. C'est aussi le ressort des grandes négociations. Les hommes en sont venus à ce point de corruption & de faiblesse, qu'il faut les tromper pour les servir. La discrétion est à l'ame, ce que la pudeur est au corps, un excès de franchise est une indécence comme la nudité. Celui qui sçaura se taire, outre l'avantage de ne point s'exposer, aura celui de percer dans l'ame des autres ; il découvrira tout,

parce que la plûpart cherchent plutôt à se délivrer de leurs secrets , qu'à les bien placer ; leurs ouvertures ne viennent point de la confiance , aussi ne méritent-elles guères de la discrétion. Le silence est donc un devoir dans la saine Politique , comme il est une vertu dans les règles de la Morale. Mais que l'épanouissement du visage ne trahisse point la réserve de l'ame ; en vain la langue sera muette , si les yeux parlent.

L'habitude du secret nous mène malgré nous à la dissimulation. Les hommes sont trop curieux & trop adroits , pour vous laisser garder cet équilibre parfait qui met vos sentimens à couvert de leurs conjectures. Ce seront mille questions épineuses dont vous n'échapperez que par un détour , ou par un si-

lence obstiné, & ce silence même fera deviner votre dessein.

Le mensonge décèle une ame foible, un esprit sans ressources, un caractère vicieux ; c'est le recours des enfans, des fots, & des méchans.

Les avantages de la dissimulation, c'est de prendre les hommes au dépourvû ( car l'indiscrétion sonne la trompette pour défier l'ennemi ) c'est qu'on n'engage point son honneur & sa réputation, si l'on échoue ; au lieu que si votre projet est divulgué, il faut réussir, ou se retirer avec le dépit & la honte d'une mauvaise issue : enfin, en couvrant votre marche, vous surprenez celle d'un concurrent ; il s'ehardit à penser & à parler librement devant vous, lorsque la subtilité de votre déguisement ne lui laisse point d'ombrage.

Vous aurez une vérité pour un mensonge. Voulez-vous sçavoir la vérité : Mentez , mentez , dit le proverbe espagnol. Mais voici des inconvéniens.

La diffimulation est une marque de défiance , & les soupçons arrêtent les grandes entreprises , parce qu'ils sont contagieux , & qu'ils forment des préventions & des ombrages dans l'esprit d'autrui. En dérobant ses desseins , on manque de bons conseils qui en auroient avancé l'exécution ; on perd tout son crédit qui est le meilleur garant des heureux succès : car tous les hommes , même les fripons , exigent de la bonne foi. Ayez donc la réputation d'être véridique , l'habitude de la réserve , & le talent de feindre ou même de tromper ; ( car il le faut , quand on veut réussir avec  
les

*du Chancelier Bacon.* 313  
les hommes ) ; c'est en abrégé  
la science de la Politique.

---

## CHAPITRE XXXII.

*De l'art de converser & de représenter.*

**T**OUT homme borné aux talens solides , aura besoin d'une grande vertu. C'est un rubis sans enchâssure, à qui la moindre tache ôteroit tout son prix. Il faut des dehors brillants & des termes distingués, pour faire valoir les personnes & les choses ; tout cela sert comme de lettres de recommandation. Manquer aux égards du cérémonial, c'est se faire tort à soi-même ; car la plupart des hommes cessent de nous estimer, dès qu'ils cessent de nous honorer : balancez toujours les égards que vous devez, avec ceux

*Part. I,* O

314 *Analyse de la Philosophie*  
qui vous sont dûs. C'est sur-tout  
avec les personnes indifférentes,  
ou tout-à-fait inconnues, que les  
complimens sont d'usage ; mais  
l'hyperbole en ce genre sent l'ironie,  
& devient insultante ; il y  
a même un caractère de mau-  
vaise foi dans les politesses ou-  
trées. La politesse affectée est un  
raffinement de la vanité, qui veut  
se faire plus d'honneur qu'elle  
n'a dessein d'en rendre.

C'est le talent de l'insinuation  
qui fait un homme essentiel.  
Soyez réservé avec vos égaux,  
& ne sortez de cette gravité,  
que vis-à-vis de vos inférieurs ;  
reprenez votre franchise en leur  
rendant leur liberté, pourvu  
que vous vous communiquiez par  
affabilité, plutôt que par foiblesse.  
N'insistez pas si fort sur la  
cérémonie ; les querelles de pré-  
séance dans un Congrès ont sou-

vent reculé la paix. Le maintien répand une certaine décence dans les mœurs qui influe beaucoup sur la réputation , & de celle-ci dépend notre succès dans le monde : une heureuse réputation sauve tous nos écarts , justifie les démarches les plus hasardées , tandis qu'un mauvais renom empoisonne nos meilleures actions. Que sert d'ouvrir la porte de votre maison à tout le monde , si votre abord glaçant vous ferme l'entrée des cœurs ? Ne soyez ni trop fier , c'est attenter sur l'indépendance des autres ; ni rampant , c'est oublier la vôtre. Des manières recherchées tombent dans le puéril ; & l'on ne seroit pas moins ridicule avec des boutons de diamant , qu'avec des pendans de verre. Il en doit être des manie-

316 *Analyse de la Philosophie*  
res , comme des habits ; ceux-ci  
font sortir la taille , & celles-là  
font sortir les mœurs. Il faut de  
l'aïfance dans le maintien ; en-  
forte que le caractère perce à  
travers & fe contienne fans être  
gêné. La politesse doit au moins  
cacher les vices , comme la pa-  
rure masque les rides.

La conversation ne doit être  
ni trop étudiée , ni trop négli-  
gée. Le pédantisme n'est pas  
moins dans l'affectation du style ,  
que dans l'étalage de l'érudition.  
C'est un abus de la conversa-  
tion , d'y raisonner de la plûpart  
des choses sur les règles de l'Art.  
Un grand parleur fatigue , un  
homme taciturne ennuye ; il faut  
faïfir le moment de parler , &  
non pas le chercher : cette in-  
quiétude donne de la mauvaise  
grace à tout ce que vous dites,



On montre moins de l'esprit , que peu de jugement , à disputer de tout. Celui qui sçait ce qu'on doit taire , vaut bien celui qui sçait tout dire. Il y a des choses qui ne doivent jamais tomber sous la plaisanterie dans la conversation ; la Religion , le gouvernement , les gens en place , & les malheurs publics ou particuliers. Un satyrique qui fait redouter son esprit , doit craindre la mémoire de ceux qui l'écou- tent. La médifance est le mauvais assaisonnement d'un bon repas. Se louer soi-même , est un vice assez sot , & le plus importun , après celui de censurer les autres. Il faut bien distinguer le sel d'avec le fiel , dans la conversation. Un beau parleur n'est que cela pour l'ordinaire , tandis qu'un homme d'une conversation commune recherche l'es-

318 *Analyse de la Philosophie*  
time par des voies plus solides ;  
celui-ci gagne à penser , le tems  
que l'autre perd à parler. Il faut  
varier les sujets de la conversa-  
tion , pour la rendre agréable à  
tout le monde ; ce doit être un  
champ libre où il est permis de  
s'écarter , & non pas un grand  
chemin qui mene droit à un ter-  
me. On a un double avantage à  
faire des questions ; celui de plai-  
re , & celui de s'instruire. Ne  
vous pressez pas d'étaler ce que  
vous sçavez : si l'on ignore que  
vous entendez telle matiere , on  
vous tiendra compte aussi de bien  
des choses que vous ne sçavez  
pas ; une estime tardive vaut  
mieux qu'une opinion prématu-  
rée de votre mérite. On inter-  
rompt les grands parleurs, en ne  
les écoutant pas , comme un vio-  
lon arrête les danseurs , en ces-  
sant de jouer. Les repliques &

les faillies de l'esprit sont d'une grande ressource aux gens qui manquent de fonds. Ce n'est pas en conversation qu'il faut s'attacher à la précision , sur-tout dans les narrations. Des entretiens préparés sont la preuve d'une extrême disette ; ils seroient bien ennuyeux , s'ils ne jettoient pas du ridicule sur ces orateurs fastidieux , dont les gestes & les tons sont compassés & mesurés comme les syllables de la Poësie. Enfin tout sied à un homme déjà recommandé par son mérite ; le maintien & les discours sont un ornement de sur-rérogation , & peut-être même que son indifférence sur cet article donne un nouveau relief à ses autres talens.



## CHAPITRE XXXIII.

*De la Vertu.*

**L**A vertu n'est que l'art de tenir les passions en équilibre, & de nous régler dans la jouissance de nos désirs. La jeunesse n'est pas propre à la Morale, dit Aristote, parce que le débordement des passions étouffe les semences de la vertu, & dissipe les conseils de la raison : dans l'âge mûr où l'on pourroit profiter des leçons des Philosophes, on ne les lit pas, parce qu'on est détourné par les soins de sa fortune : la vieillesse est corrompue par la Politique qui ne met d'autre différence entre les vices & la vertu que celle du nom, & qui en seigne à juger des devoirs par l'in-

térêt , & du mérite par les succès. Etrange renversement d'idées , d'appeller louable tout ce qui est utile ! C'est Machiavel qui a dit que César malheureux eût été plus odieux que Catilina ; mais César , sans l'abus de l'ambition , étoit le plus grand de tous les hommes , & il restoit toujours à Catilina mille vices plus détestables que la fureur de dominer. Avant d'entrer dans la Politique , armez-vous donc d'excellens principes de vertu ; on les perd assez tôt dans la Cour des Princes , ou à la suite des affaires ; & plus on goûte du monde , plus on avale de ce poison qui corrompt les mœurs.

Tout sert à la vertu ; l'esprit des Auteurs que nous lisons , le goût des amis que nous fréquentons , les loix du pays où nous vivons : tout ce que nous voyons

322 *Analyse de la Philosophie*  
ou que nous entendons , passe  
dans nos mœurs ; elles sont teintes  
des mêmes couleurs que les  
objets qui nous environnent.

La sagesse est un effet de la  
raison. Les ténèbres de l'esprit  
& les débordemens du cœur  
vont constamment ensemble , &  
se suivent ou se précèdent mu-  
tuellement. Il y a tant de sym-  
pathie entre la vertu & la vérité !  
Pourquoi donc les gens les plus  
éclairés font-ils souvent les plus  
vicieux ? C'est qu'on peut con-  
noître la vérité sans l'aimer , &  
qu'on peut aimer la vertu sans la  
connoître ; c'est que chaque ob-  
jet a deux aspects , l'un de vérité  
qui appartient à la raison , l'au-  
tre de bonté qui est du ressort  
de la liberté.

Toute notre vie se passe dans  
une inconstance perpétuelle ,  
nous avons des momens de sa-

gesse & des tems de fureur ; si nous pouvions rayer ceux-ci du nombre de nos jours ! . . . . . Il n'y a que de longues réflexions , des résolutions souvent reprises , & de fréquens essais de nous-mêmes qui puissent nous fixer dans le bien.

L'Art travaille en détail & par parties ; il n'appartient qu'à la nature de former un tout à la fois. Un sculpteur achève une tête avant de passer au reste du corps ; mais une fleur , une plante croît dans toutes ses parties ; la nature l'ébauche & la perfectionne d'un même trait : ainsi va la vertu , dès qu'on ne s'attache qu'à une seule , les autres languissent ; mais une détermination générale au bien , nous les fait acquérir toutes. C'est un germe toujours actif qui produit toute espèce de bons fruits , selon l'occasion.

Les vertus communes sont assez vantées , tout le monde les voit , tout le monde en parle ; mais il y a si peu d'occasions pour les vertus rares , & l'héroïsme ne consiste point dans l'éclat. Une ame généreuse & désintéressée qui se rend compte de l'équité de ses vûes , goûte une satisfaction plus délicate après un succès manqué , que si elle se trouvoit au comble des vœux les plus brillans.

Les scélérats , ces ennemis déclarés de la vertu , sont d'un exemple moins pernicieux aux bonnes mœurs , que les faux honnêtes gens , qui masquent la corruption sous les dehors de la probité.

L'adversité fait briller la vertu : on diroit que celle-ci ressemble à ces plantes aromatiques qu'on foule , pour en exprimer le baume & le parfum.



Les petits défauts font tort aux grandes vertus : pourquoi ? C'est que les Moralistes nous ont donné de fausses idées de la perfection , ou que les Sages n'ont pas sçu prendre de l'aisance , en avouant leurs foibles. C'est une cruauté , dit fort bien Aristote , de vouloir élever l'homme à une perfection dont il n'est pas capable. Pline n'étoit donc qu'un adulateur, quand il disoit que les Dieux ne pouvoient être plus favorables aux mortels que Trajan lui-même.

Un traité de Morale qui n'est pas appuyé sur le commerce des hommes, est un ouvrage manqué : tels sont la plûpart des Ecrits des Moralistes trop jeunes ou trop retirés, qui n'ont puisé la connoissance des mœurs que dans l'étude d'eux-mêmes ou dans les Ecoles , chez des gens qui par état ne pou-

voient pas avoir la science du monde. Aussi que pense-t-on à la Cour de leurs essais de Morale ? ce qu'Annibal pensoit des observations de Phormion sur l'art militaire. Les réflexions des Philosophes, dit-on, ressemblent aux délires des Poètes, excellens pour amuser l'imagination.

La meilleure disposition pour la vertu, est une intention généralement droite, noble & pure dans toutes nos actions ; mais cette droiture doit être proportionnée à la foiblesse humaine : si l'on va toujours tête baissée, on fait des chûtes dangereuses.

Le spectateur voit mieux que le joueur, sans doute ; mais c'est quand il a lui-même appris le jeu par ses fautes. Il faut donc joindre la prudence à l'innocence, & cette prudence est la

connoissance du mal. La vertu sans cela tombe au pouvoir de ses ennemis : & quel empire aura l'honnête homme sur le cœur du méchant , s'il n'a pénétré tous les détours de la malice ? Car ce qui entretient les ames obliques dans la perversité dont elles se font un système ; c'est la persuasion où elles sont que la probité vient de la foiblesse de l'esprit, ou d'une simplicité de mœurs qui ne connoît le vice que par les déclamations de la chaire ; mais si elles s'apperçoivent qu'on a démêlé le tissu de leurs iniquités , si on lève une fois le voile abominable de leurs pratiques monstrueuses, elles apprendront à respecter les yeux de la vertu. Ce que la Fable a dit du Basilic , peut s'appliquer au vice ; dès qu'on l'apperçoit & qu'on le prévient , il perd son poison.

Le méchant proverbe des Italiens ! Ils vous diront d'un homme : *Il est si bon , qu'il ne vaut rien.*

Une des plus grandes dispositions à la vertu , c'est la bonté ; ce panchant de l'ame qui va plus loin que l'humanité , en l'intéressant vivement pour toutes les créatures ; ce sentiment qui répand dans tous les cœurs une espèce de *complaisance* délicieuse , & qui ne les laisse jamais repentir d'une bonne action , qu'elle qu'en soit l'issue. Sans ce caractère qui nous rapproche le plus de la Divinité , l'homme est un être inquiet , misérable , funeste à la terre & à lui-même.

L'inclination à faire du bien a besoin de règle , pour être une vertu : elle est différente de cette facilité à obliger , qui nous rend l'esclave des hommes plutôt que

leur bienfaiteur. Vous oubliez un ami pour secourir un étranger , vous jetez des perles à un coq qui ne vous demande que du grain ; c'est manquer de choix dans les objets & dans les moyens de votre bienveillance. Puisque vous ne pouvez étendre vos soins à tous les hommes , soyez affable envers la multitude , & réservez votre affection au petit nombre.

L'hospitalité est la vertu d'une grande ame qui tient à tout l'univers par les liens de l'humanité. La reconnoissance des moindres bienfaits prouve qu'on préfère les sentimens aux richesses.

Y a-t-il des hommes qui se fassent un plaisir de leur malignité , qui goûtent une singulière joie à voir le trouble & les afflictions des autres hommes ? Ou ne sont-ce pas des insectes qui s'atta-

330 *Analyse de la Philosophie*  
chent aux ulcères ? C'est pour-  
tant de cette trempe que se for-  
gent les Politiques. Aussi Ma-  
chiavel prétend que la Religion  
chrétienne est utile aux méchans,  
parce qu'elle livre les bons cœurs  
à la merci de leur injustice. C'est  
qu'en effet point de loi aussi  
consolante pour les malheureux  
que l'Evangile , & qui recom-  
mande autant la douceur & la  
soumission.

---

## CHAPITRE XXXIV.

### *Du Naturel & de l'Habitude.*

**O**N peut déguiser son natu-  
rel , le vaincre quelque-  
fois , jamais on ne l'étouffe. La  
violence qu'on lui fait , le rend  
plus impétueux dans ses retours  
& ses emportemens. C'est à l'é-  
ducation de le corriger , à l'ha-

bitude seule de le soumettre. Il y a un art de former l'ame, comme de façonner le corps ; c'est de proportionner les exercices aux forces, & de donner du relâche aux efforts. Il y a deux tems à observer, le moment de la bonne volonté pour se fortifier, & le moment de la répugnance pour se roidir ; de ces deux extrémités il résulte une certaine aisance qui tiendra le naturel dans un juste tempérament. On se contrefait en public, & vis-à-vis de ses supérieurs. Le peuple & les grands ne pourront donc jamais connoître le fond d'un caractère.

Un naturel contraint se trahit dans les occasions imprévûes, parce que l'habitude n'a plus alors sa force. C'est du naturel que notre sort dépend : heureux celui qui prend un genre de vie conforme au caractère de son es-

prit ! Il trouvera tous ses moyens & ses ressources dans ses goûts & son panchant. Toutes les réflexions ne nous conduisent jamais aussi-bien que l'instinct.

Nos sentimens tiennent plus du naturel , nos discours de l'éducation , & nos actions de l'habitude. Si vous avez un assassinat à commettre ( dit Machiavel , dont la Politique n'est autre chose que la méchanceté des hommes réduite en système , ) ne vous en remettez ni sur un caractère féroce , ni sur les sermens dictés par l'intérêt même ; mais choisissez une ame sanguinaire , accoutumée aux meurtres ; c'est que la coutume influe sur nos actions , plus que le tempérament. Il n'y a que la superstition qui surmonte le panchant de la nature , & l'ascendant de l'habitude ; témoin le



Moine Clément. Du reste promesses, résolutions, grands projets, belles paroles; tout cède à la force de la coutume dont l'impulsion agite & fait mouvoir les hommes comme des automates. Jusqu'où n'en appelle-t-on pas à la coutume? Un Irlandois convaincu de rébellion, ne présenta-t-il pas requête au Viceroy, pour être pendu avec une branche d'osier plutôt qu'avec une corde? Parce que c'étoit, disoit-il, l'usage de traiter ainsi les rebelles.

Puisque l'habitude fait tout, que n'avons-nous de bonnes mœurs? Elles dépendent de l'éducation qui est le pli de la coutume pris dès l'enfance. Cet âge passé, l'homme est décidé; il n'y a que la force prédominante de la nature qui surmonte les obstacles que l'éducation ajoute

334 *Analyse de la Philosophie*  
aux difficultés ordinaires d'un  
art , ou d'une profession. C'est  
qu'alors le génie , loin de s'é-  
touffer par l'inaction , prend  
une nouvelle activité de la con-  
trainte qui le resserre , & s'é-  
lance avec plus de vigueur dans  
la carrière qu'on lui tenoit fer-  
mée , ou bien que cette inquié-  
tude qui le porte à s'essayer sur  
différents objets , lui fait enfin  
trouver une heureuse issue , & dé-  
couvrir la route de sa destinée.

La coutume ne peut rien sans  
doute sur les inclinations , ou les  
les facultés purement naturelles  
qui s'usent au contraire par l'exer-  
cice. L'habitude de voir altère ,  
émousse la vue , plutôt qu'elle ne  
l'éclaircit & ne l'étend ; mais les  
talens , l'industrie , les forces du  
corps *s'affouplissent* & s'augmen-  
tent par l'éducation.

Il y a des habitudes qu'on

prend de soi-même ou de ses panchans, ce sont les plus fortes ; & il y en a qu'on contracte par communication ou de l'exemple des autres, celles-ci varient avec le tems. Ainsi les bonnes loix pourront réformer les mœurs, dans une ame heureusement née & mal élevée ; mais elles ne feront point germer la vertu dans un mauvais cœur.

Une habitude contractée à loisir & sans une gêne extrême, forme ce qu'on appelle une seconde nature ; une éducation forcée donne à l'homme le caractère du singe qui jette du ridicule sur tout ce qu'il imite.



---

---

## CHAPITRE XXXV.

### *De la Gloire & de la Réputation.*

**L**A Poësie a peint la renommée errante dans les airs & couverte d'aîles légères, autant de symboles de la vanité de la gloire.

Il y a des courtisans de la renommée qui courent après la gloire, au lieu d'attendre qu'elle se présente ; c'est le moyen de faire du bruit, mais non pas d'acquérir cette estime solide qui dure d'autant plus, qu'on l'a moins recherchée. D'autres perdent le prix & la réputation de leur mérite, parce qu'ils n'ont pas l'art de le produire. Mais le moyen de se montrer avantageusement, c'est de tenter une route nouvelle

velle ou déjà pratiquée fans succès; on se fait alors un nom où des entreprises plus difficiles & plus importantes n'auroient pû mener, parce qu'on auroit marché sur les traces des autres.

C'est être mauvais économe de sa réputation, que de hazarder des tentatives, où il y a plus de honte à échouer, que de gloire à réüssir. L'honneur qui s'acquiert dans la concurrence, est réfléchi vers nous par tous nos compétiteurs. Ce mérite de comparaison est comme un diamant taillé à facettes qui jette plus d'éclat.

Voici les places de la gloire. A la tête des grands hommes marchent les fondateurs des Empires, tels que Cyrus & Romulus. Au second rang, les législateurs qui sont comme des Souverains éternels; tels étoient Lycurgue, So-

lon, Alphonse de Castille. Au troisième rang , les libérateurs de leur patrie ; tel fut Auguste qui étouffa les guerres civiles , & Henri IV. qui éteignit la ligue. Au quatrième rang , les Conquêteurs qui ont étendu les limites de leurs Empires. Mais la place du mérite , qui est dans le cœur des hommes, est occupée par ces Princes justes & vigilans , à qui une certaine tendresse d'entrailles a si dignement acquis le titre de Peres de la patrie , en faisant le bonheur des citoyens.

Après les Souverains viennent les sujets. Les premiers sujets sont les ministres , ces bras droits du Prince qui partagent, ou souvent portent seuls tout le fardeau de l'Empire. Ensuite les Généraux d'armée qui illustrent l'Etat, au gré de celui qui le gouverne. Après eux , il faut compter les courti-

sans & les favoris qui consolent & soulagent le Prince , sans accabler le peuple. Au dernier rang d'honneur , sont les hommes laborieux qui se chargent du détail de l'administration , soit de la justice , ou des finances. Mettons au-dessus des peuples & des Rois, ces généreuses victimes qui s'immolent , par le plus beau de tous les sacrifices , au salut ou à la gloire de la patrie , tels que les Régulus & les Décius.

---

## CHAPITRE XXXVI.

*Des Louanges & de l'Ostentation.*

**L**A louange réfléchit naturellement sur la vertu d'où elle prend sa source : mais comme dans un miroir , la réflexion est infidèle , si la glace est fausse ,

l'encens des louanges tire son prix de la main qui nous l'offre. Celles qui sortent de la bouche du peuple sont bien équivoques ; la vaine enflûre qu'elles produisent en nous , montre assez qu'elles sont le fruit d'un mérite frivole. Le sublime des mœurs n'est pas à la portée du Vulgaire ; l'écorce des vertus séduit son admiration , & l'étalage seul lui arrache des applaudissemens , c'est un écho qui rend du bruit pour du bruit.

La renommée est semblable à un fleuve qui soutient les corps légers , tandis que les corps solides tombent au fond & disparaissent sous les eaux. Mais quand une réputation est fondée sur l'approbation des sages , & portée sur les aîles de la multitude , alors elle est durable & permanente. Ce n'est plus le vain par-



fum des fleurs du printems que les zéphyrs dissipent ; c'est le baume des plantes qui vit , après qu'on les a cueillies.

Les louanges sont une espèce de marchandises qu'il faut bien peser , avant d'en accepter ; c'est un commerce où l'adulations'enrichit : elles sont triviales, quand celle-ci est basse ; elles sont délicates, quand celle-ci est adroite & subtile. Un adulateur ingénieux épiera les traces de votre amour propre , qui est le plus grand de tous les flatteurs , & ne manquera pas de vous louer , par le titre qui vous chatouille davantage.

Une louange peu commune & placée à propos a toujours un grand sel , & flatte bien agréablement celui qui la mérite.

Les éloges que reçoivent les princes & les grands , ne sont

la plûpart que les avis d'une certaine affection qui se couvre du respect ; c'est à leur discernement de ne pas s'y méprendre.

Gardez - vous de ces dangereux ennemis qui ne vous louent, que pour donner occasion à la malignité de vous rabaisser. Leurs discours sont l'exorde d'un panegyrique à la tête d'une satyre.

Il n'est pas toujours indécent de vanter son état & sa profession. Il y a une maniere de se louer soi-même , qui cache un raffinement de vanité sous un voile de modestie ; c'est de vanter dans un autre un avantage qui vous distingue , l'éloge retombe heureusement sur vous.

Sotte & puérile confiance de se croire important ! Dès qu'on prête la main à une affaire , aussitôt c'est nous qui l'avons mise en train, comme s'il n'y avoit pas de

ressorts plus puissans , ou que souvent elle n'allât pas d'elle-même ?

A cet orgueil se joint l'esprit de manége : on espere beaucoup de soi , on en promet encore davantage , il faut bien s'intriguer ; mais qu'arrive-t-il ? *Beaucoup de bruit , peu de fruit.* Ces sortes de génies sont pourtant utiles , & souvent nécessaires dans un Etat. La manie de remuer les feroit d'abord agir contre ceux qui ne les employeroient pas ; ensuite ce sont des trompettes , qui enflent les tons. Il est question d'engager une ligue de deux puissances contre une troisième : on exagere auprès de chaque Prince la force de son voisin ; en sorte qu'ils croiront l'un & l'autre former une alliance plus considérable qu'elle n'est réellement. C'est ainsi qu'il se fait quelque chose de rien ;

car un mensonge établit une heureuse confiance , & l'illusion supplée à la réalité , pour produire de grands effets. On se plaint de ce panchant que nous avons pour l'erreur ; mais banissez de la terre les opinions bizarres , les espérances trompeuses , les faux jugemens , les imaginations extravagantes : que deviendront les hommes ? Le mensonge est comme l'alliage qui rend l'or plus maniable , en lui ôtant de son prix.

L'ostentation a toujours réussi dans les Démocraties , rarement à la Cour des Rois , ou dans un Corps de Sénateurs. Elle ne sied pas mal à un homme de guerre , sur-tout à un Général ; & pour faire aimer la belle gloire , il y faut mêler un peu de la fausse ; la bravoure des soldats est toute dans les yeux , ou dans la voix de celui qui les com-

mande ; ils ont besoin , pour marcher, qu'on leur enfle le cœur de vaines promesses & de magnifiques projets , un fanfaron mènera donc mieux les affaires. Les esprits modestes ont plus de lest que de voile , avec cela rien ne va.

La réputation des sçavans ne voleroit pas bien loin , si l'ostentation ne lui prêtoit des aîles. Cicéron n'eût peut-être pas tant fait parler de lui , s'il n'en avoit parlé lui-même , avec une espece d'affectation putide. L'ostentation est un vernis qui a la propriété d'embellir & de conserver tout ce qu'il touche.

L'homme veut être applaudi par les autres , ou par lui-même. La vertu ( faut-il le dire ? ) a besoin de se faire valoir pour être remarquée ; & Socrate qui connoissoit le foible des hommes , vou-

346 *Analyse de la Philosophie*  
loit les frapper par des exemples & des discours imposans. Cependant cette vaine présomption excite l'admiration des fots & la pitié des sages ; elle nous rend la dupe des parasites , & le jouïet de nos propres folies.

---

## CHAPITRE XXXVII.

### *Du Mariage & du Célibat.*

UNE femme , des enfans , autant d'ôtages qu'un homme donne à la fortune : un pere de famille ne peut être méchant, ni vertueux impunément. Celui qui vit dans le célibat, devient aisément Philosophe & indifférent sur l'avenir qui ne doit point l'intéresser ; mais un pere qui doit se survivre dans sa race , tient à cet avenir par des liens éternels.

Ce n'est pas qu'on ne voye dans le mariage de ces cœurs isolés & bornés à eux-mêmes, qui ne tiennent compte d'une épouse & des enfans, que dans l'article de leurs dépenses. Aussi un avare se croit-il plus riche de ce qu'il n'a point de famille; comme si les enfans n'étoient pas la véritable richesse d'un pere.

Le grand attrait qui porte au célibat, c'est la liberté. Il y a des esprits si amoureux de l'indépendance, que le moindre fil est un triple airain à leurs yeux. Bons amis, excellens maîtres, courtisans affectionnés, mais rarement sujets fidèles, parce qu'ils peuvent emporter leur fortune avec eux dans un pays étranger; les transfuges sont presque tous des Célibataires.

Le célibat convient aux Ecclésiastiques ; car les sources de l'Eglise seroient bientôt taries , si chacun de ses Ministres avoit des réservoirs à remplir. Le mariage est à peu près indifférent pour les Magistrats. Car si un Juge a le cœur corrompu , il ne manquera pas de gens chez lui qui feront acheter son accueil & sa faveur. Un homme d'affaires est un concussionnaire pire que l'épouse la plus *dépendante*.

Quant aux gens de guerre , le mariage les rend quelquefois plus efféminés, sur-tout dans un Etat despotique où la servitude n'attache qu'aux plaisirs ; quelquefois aussi plus courageux & plus furieux dans l'action : les Généraux Romains échauffèrent plus d'une fois la valeur des Soldats , en mêlant au nom de la



Patrie, le souvenir de leurs épouses & de leurs enfans. Ces tendres engagemens font en effet une école d'humanité ; au lieu qu'un Célibataire avec beaucoup plus de ressources pour faire du bien, a moins de cette sensibilité d'entrailles qui nous rend bienfaisans. L'inquisition, cet Enfer des vivans, est composée de Juges sans pitié, parce qu'ils n'ont pas de famille.

Les hommes d'un caractère commun que l'exemple gouverne, sont ordinairement de bons maris. Mais il falloit qu'Ulyffe eût bien de la constance pour préférer *sa vieille* à l'immortalité. La chasteté conjugale inspire une sorte de fierté naturelle aux femmes ; elle va jusqu'à la hauteur, si elles ont assez de beauté pour donner de la jalousie. Les femmes sont nos maîtresses

350 *Analyse de la Philosophie*  
dans la jeunesse , nos compagnes  
dans l'âge mûr , & nos nourrices  
dans la vieillesse. On a donc à  
tout âge des raisons de se marier.

Un mariage d'inclination assure constamment à un homme la fidélité de son épouse ; une femme qui a foulé tous les obstacles pour ne s'attacher qu'à celui qu'elle aimoit , auroit honte de témoigner du repentir. Si une femme peut étaler sa patience , elle supportera les bourasques de son mari , tant la vanité prête de force à la vertu !

---

## CHAPITRE XXXVIII.

### *Des Peres & des Enfans.*

**O**N ne connoît jamais bien la joie des peres ni leurs chagrins , parce qu'ils ne peu-

vent exprimer leurs plaisirs , & qu'ils n'osent parler de leurs peines. L'amour paternel leur rend les soins & les fatigues plus supportables , mais les malheurs & les pertes doublement ameres. Toutefois s'il augmente les inquiétudes de la vie , il adoucit au moins les horreurs & l'image de la mort.

Il y a deux sortes d'immortalité ; celle du sang ou de l'espece qui se communique par la propagation , est commune aux bêtes ; celle de la gloire n'appartient qu'à l'homme , & c'est par d'éclatans services ou de bonnes actions qu'il aime à s'éterniser.

Il est singulier que ceux qui n'ont point de postérité , travaillent le plus pour la postérité. La plûpart des monumens publics ont été érigés par des citoyens qui , mourant sans enfans ,

vouloient néanmoins perpétuer leur nom & leur mémoire. On eût dit qu'après avoir épousé la patrie, ils vouloient la doter de leurs propres fonds, comme si celle qui avoit eu toute leur affection pendant leur vie, avoit dû hériter de leur fortune après leur mort.

On remarque que les peres qui ont fait la fortune ou l'élévation de leur famille, aiment plus tendrement leurs enfans; sans doute parce qu'ils les envisagent sous deux rapports également intéressans, & comme leurs héritiers & comme leurs créatures. Qu'il est beau de se lier ainsi par ses propres bienfaits!

D'où viennent ces prédilections dans les familles pour les aînés & les derniers; les caresses pour ceux-ci & les

avantages pour ceux-là ? Est-ce que les autres ne sont pas aussi bien nés , ni avec d'aussi heureuses dispositions , ou peut-être qu'ils doivent être les enfans de la fortune , comme les aînés sont les enfans de l'amour ?

La dureté des peres tourne à leur préjudice ; leurs enfans en contractent une bassesse de sentimens , un esprit de fourberie & de mauvaise conduite qui deshonne entièrement une famille. C'est une grande sottise d'être avare pour faire tôt ou tard des prodigues.

Detestable pratique , de jeter des semences de jalousie & d'animosité parmi des freres , par des préférences odieuses ! L'intérêt amene assez-tôt les sujets de division : pourquoi précipiter la ruine des familles par des dissensions prématurées ?

Les Italiens qui ne mettent point de différence entre les lignes de filiation, ou dans les degrés de consanguinité, disent que c'est toujours sortir du même sang, que souvent les neveux ressemblent plus à leur oncle que ses propres enfans, & que comme le sang coule & circule au hazard, leur choix aussi peut tenir du caprice.

S'il ne faut pas sacrifier des enfans à son ambition par des destinations forcées, on peut cependant tourner de bonne heure leurs inclinations, vers le genre de vie dont on a fait choix pour eux, quand ils n'étoient pas encore à l'âge de se décider. Mais dès qu'un enfant a une répugnance ou un penchant bien marqué, c'est la voix du destin, il faut y céder.

---

## CHAPITRE XXXIX.

*De l'Amour & de l'Amitié.*

L'AMOUR a tous les charmes d'une Syréne , & les transports d'une Furie. Il est l'ornement du théâtre , & le perturbateur de la vie civile. Un esprit né pour les grandes choses, est rarement susceptible de cette passion unique , qui absorbe toute l'ame. Marc-Antoine est peut-être le seul qui ait reuni , dans le même tems , un violent amour à une excessive ambition ; aussi ces deux passions insociables , & funestes l'une à l'autre , causerent-elles sa perte. Mais le cœur le mieux gardé n'est point à l'abri des atteintes de l'amour. Il domine par-tout

356 *Analyse de la Philosophie* ,  
où il se trouve ; son langage  
hyperbolique montre bien la  
force de ses impressions : rien  
n'est outré , rien n'est assez éner-  
gique pour peindre l'amour.  
Quel est l'homme aussi épris de  
lui-même , qu'un Amant de  
l'objet qui l'enchanté ? C'est  
une phrénésie que tout le monde  
voit , excepté celui qu'elle pos-  
sède. L'idole même de notre  
passion s'apperçoit de notre fo-  
lie , à moins que la sienne ne soit  
plus forte encore.

Il faut renoncer à sa fortune  
& à sa réputation , quand on est  
amoureux ; ainsi point d'amour  
avec les affaires. Les Guerriers  
prennent l'amour comme le vin ,  
pour se délasser de leurs fatigues ;  
car il faut un dédommagement  
de plaisir , dans un état de péril  
& de peine.

L'amour nous attaque plus



dangereusement dans nos momens de foiblesse, c'est-à-dire, dans l'excès de la prospérité ou de l'adversité; car alors notre cœur n'est jamais en défense.

Les soupirs de l'amour semblent être les esprits les plus subtils exhalés du fond du cœur, qui s'attachent ensemble par une chaîne invisible, & forment ce tourbillon sympathique qui précipite deux amans l'un vers l'autre.

L'amour est le meilleur & le plus doux de tous les moralistes. Il modere toutes les passions, excepté celle qu'il inspire; il corrige les vices & les travers, il réforme le cœur, il compose les dehors: qui le croiroit! Il met un frein à l'amour propre.

Tous les hommes doivent aimer; cette portion de sentiment que nous avons dans le

cœur , quand on ne la donne pas tout entière à un seul objet , se partage d'elle-même à plusieurs ; & quand on n'est plus amoureux , on devient charitable comme les Dévotes , ou zélé comme les Directeurs.

L'amitié augmente la joie au double , & diminue les chagrins de la moitié. Le goût de la solitude qui vient de la haine des hommes , est une humeur farouche , qui nous fait ressembler aux monstres des forêts. Il faut distinguer la société de la cohue ; un homme seul dans une promenade extrêmement fréquentée , est à-peu-près comme dans un appartement tapissé de personnages. C'est dans les Villes les plus peuplées qu'on peut trouver une grande solitude. Mais l'homme uniquement seul est celui qui n'a point d'amis ;

le monde n'est pour lui qu'un vaste désert, un lieu d'exil & de tristesse, qu'il partage avec les animaux errants.

Nous avons des maladies de l'ame qu'on peut comparer aux obstructions ; quand un homme dévore , pour ainsi dire , son propre cœur , & qu'il s'enveloppe dans sa douleur , bientôt le désespoir & l'affreuse haine de soi-même achèvent de le consumer , s'il n'a pas un ami fidèle qui lui arrache ses craintes , ses soupçons , ses noirs soucis & ses tourmens. L'union des cœurs , semblable à l'harmonie du monde , émousse toutes les impressions violentes qui tendent à la destruction.

Nous avons besoin de conseil pour nos mœurs & pour nos affaires. On trouve assez de conseils , mais peu qui ne soient

360 *Analyse de la Philosophie*  
à l'avantage de celui qui les  
donne. Nos propres réflexions  
nous désespèrent, les livres nous  
ménagent trop ; un ami sincère  
fera le plus commode cen-  
seur, & le meilleur surveillant  
de notre conduite. On démêle  
mieux ses intérêts, dans une heure  
de ces entretiens libres, où pré-  
sident la candeur & la confian-  
ce, que dans plusieurs jours de  
réflexion. Un ami connoît notre  
caractère, nos talens, nos dé-  
fauts : un conseil qui portera  
sur toutes ces considérations,  
fera plus efficace que tous les  
avis des hommes les plus éclai-  
rés ; ainsi qu'un Médecin d'habi-  
tude qui a suivi votre tempé-  
rament, vous guidera mieux que  
les consultations des Experts ;  
ceux-ci emporteront bien une  
maladie ; & le malade aussi, peu  
de tems après.

Combien

Combien d'avances qu'on ne peut faire par foi-même , & dont un ami nous épargne la peine ou l'humiliation ? Un homme n'ose pas représenter ses besoins , ni parler de sa condition ; un ami la fera valoir , vantera vos avantages , ne rougira ni de votre naissance , ni de votre pauvreté. Loin de montrer pour vos intérêts ce zèle de passion qui refroidit quelquefois un protecteur , il les ménagera mieux , en paroissant moins les rechercher.

L'amitié qui nous cache nos défauts , nous sert moins que la haine qui nous les reproche. Que de gens en place se sont perdus de réputation & de fortune , faute des secours de l'amitié !

L'amitié ne devoit régner d'abord qu'entre des égaux.

Mais aujourd'hui que la fortune semble disposer de toutes les choses humaines, les plus solides attachemens se trouvent parmi des personnes de différente condition.

Les amis des Rois sont ceux qui partagent leurs sollicitudes, & non pas leurs plaisirs. La félicité des Princes n'est jamais entiere, quand il leur manque des amis. Les sentimens d'époux & de pere, les titres chatouilleux de Conquérant & de Maître laissent quelque chose à desirer. Mais quoi?... Un ami. Sylla, le grand César, Auguste, Tibere sentoient bien le besoin d'avoir des amis, même sur le trône. Charles le Hardy éprouva quel malheur c'est d'en manquer, puis qu'au rapport de Commynes, ce furent des inquiétudes couvées qui lui affoiblirent la raison. Mais,

Princes , ne prenez pas pour des amis , ces favoris qui éventent vos secrets, pour se faire honneur au-dehors de votre confiance ; encore moins ces partisans de faction qui s'attachent à vous par aversion contre un rival ; vous n'avez point leur cœur.

Ecartons encore de notre amitié les caractères inquiets & turbulens. On pourroit leur pardonner de l'humeur , à raison de leur franchise ; mais ils apportent trop de haines , de querelles & d'affaires dans leur commerce. Eh ! qui veut acheter un ami pareil , au prix de tant d'ennemis !



---

## CHAPITRE XL.

### *De la Jeunesse & de la Vieillesse.*

L'EMPLOI du tems fait le prix des années ; on peut donc être vieux à trente ans & jeune à quatre-vingts. Il en est des divers âges de l'homme comme de ses pensées ; les premières ne valent jamais les secondes pour la solidité. La jeunesse est la saison de l'imagination. Les esprits vifs & bouillans emportés par le torrent des passions, & par les faillies d'une imagination toujours agitée, ne sont pas propres aux affaires, avant d'avoir atteint le midi de leurs années ; mais un esprit raffiné & naturellement tranquille, peut s'y livrer de bonne heure.



L'invention & l'exécution appartiennent à la jeunesse , le conseil & la délibération trouvent leur place entre les deux âges. Un jeune homme réussit mieux qu'un vieillard dans une entreprise nouvelle , parce que l'expérience qui est toujours la boussole de ce dernier , & qui le dirige bien dans la route ordinaire , le trompe & l'égare dans un chemin nouveau.

Les écarts de la jeunesse mènent trop loin & gâtent tout ; ceux de la vieillesse plus froids & moins violens , ne font d'autre mal que de retarder ou d'arrêter le cours des affaires.

La jeunesse entreprenante & curieuse de tout , pousse ses projets au-delà de sa portée , ses desirs & ses espérances plus loin que ses forces ; elle vole à son but par des moyens peu

366 *Analyse de la Philosophie*  
réfléchis, s'affolle de maximes  
singulieres, tente au hazard, mar-  
che à l'aveugle, prend toujours  
des remédes & des partis ex-  
trêmes, fait beaucoup de fautes;  
& plutôt que de les reconnoî-  
tre ou de les corriger, elle se  
précipite en de pires écarts,  
semblable à ces coursiers indomp-  
tés qui ne veulent ni s'arrêter,  
ni tourner.

La vieillesse trouve toujours  
des difficultés, voit des dangers  
par-tout, délibere éternellement,  
a des craintes & des remords  
avant le temps, ne mène jamais  
une affaire jusqu'où elle doit  
aller, & compte pour une for-  
tune complete le plus pe-  
tit succès. Qu'un juste mélange  
de ces excès réduits à la modé-  
ration qui fait les vertus, met-  
troit un excellent tempérament  
dans les affaires! Alors les vieil-

lards qui ont l'autorité , & les jeunes gens qui ont la faveur du peuple , par ce concours & cette combinaison d'efforts & de vertus parviendroient à former un bon gouvernement.

Les débauches de la jeunesse sont autant de conjurations contre la vieillesse ; on paye cher le soir les folies du matin.

L'aurore voulant jouir éternellement de Tithon , obtint des Dieux quil ne mourroit point. Mais elle ne put empêcher qu'épuisé d'années , & flétri par les délices , il ne fût réduit à la forme de la cigale. La jeunesse abuse du plaisir , comme s'il ne devoit jamais finir , tous ses vœux tendent à le perpétuer , & cependant elle le consume d'avance : il s'éteint , mais les désirs ne meurent point ; l'homme se repaît alors d'images fugi-

368 *Analyse de la Philosophie*  
rives qu'un doux souvenir lui retrace. La volupté vit encore dans les vieillards, mais ce n'est plus que dans leur bouche ; les libertins, comme les guerriers, meurent en récitant leurs exploits que le tems & l'éloignement grossissent toujours.

Les esprits précoces sont comme les fleurs printanieres, qui naissent & meurent sous le même soleil ; leur subtilité prématurée dégénere en stupidité. Cette éloquence abondante & facile qui plaît dans un jeune homme, ne convient point à l'âge de la réflexion. Hortensius fut bien le même dans sa vieillesse qu'il étoit dans ses beaux jours, dit Cicéron ; mais il n'avoit plus la même grace, ou plutôt la même faveur.

Un François suivant ce tour de plaisanterie familier à sa na-

tion , faisoit un parallele assez singulier des deux extrémités de la vie. Il y a , disoit-il , entre les vieillards & les jeunes gens une différence aussi frappante dans le caractère que dans les traits. L'ame de ceux-là éprouve à - peu - près la même dégradation que le corps. La vieillesse a les doigts crochus & serrés , signe de l'avarice attachée à cet âge. Les sillons de son visage désignent les replis de sa fourberie. Le tremblement de tous les membres marque la vacillation des jugemens.

Mais pour ramener le contraste au sérieux , ( puisque la matiere a prêté tous ses attributs à l'esprit , ) ce front uni , ces couleurs vermeilles du bel âge annoncent sa candeur & sa modestie , qui ne se retrouvent plus dans la vieillesse. Le sang qui fer-

370 *Analyse de la Philosophie*  
mente & bouillonne dans la  
jeunesse, la rend sensible aux  
impressions de la religion, de  
la vertu, de l'amour, & de tout ce  
qui attendrit l'ame; il se rallen-  
tit & se repose dans les vieillards:  
de-là ce refroidissement pour la  
plûpart des objets capables d'é-  
mouvoir le cœur, & ce repli  
de tout l'homme en lui seul. La  
jeunesse est légère par vivacité,  
la vieillesse constante par paresse.  
D'un côté la présomption qui s'é-  
gare dans ses projets & ses espé-  
rances; de l'autre, une méfiance  
générale & des soupçons conti-  
nuels, défauts qui se peignent dans  
les yeux & dans tous les mouve-  
mens du corps. Le jeune hom-  
me est amoureux de la nou-  
veauté, parce qu'il est curieux  
& qu'il aime à changer; on le  
voit dans l'inquiétude de ses situa-  
tions: le vieillard est entêté de

ses vieux préjugés, parce qu'ils  
sont les siens, & qu'il n'a plus  
le tems de s'instruire, ni la for-  
ce de se passionner.

---

## CHAPITRE XLI.

*De la Beauté & de la Difformité.*

**L**A vertu semblable à l'es-  
carboucle, n'a de prix &  
d'éclat qu'en elle-même; l'en-  
chassure de la beauté ne la relé-  
ve point : rarement se rencon-  
trent-elles ensemble, comme si la  
nature avoit plutôt évité de faire  
des monstres, qu'aspiré à pro-  
duire des chef-d'œuvres : aussi  
ne voit-on guères de beau visa-  
ge sans quelque difformité dans  
le reste du corps. La politesse &  
l'élégance sont les compagnes  
de la beauté, mais l'élévation  
Qvj

372 *Analyse de la Philosophie*  
du cœur & du génie n'entrent  
point dans cet assortiment.

La beauté demande la proportion des traits plutôt que le brillant des couleurs, & les graces avant la régularité; elle consiste dans ce charme sympathique qui plaît à tout le monde, on ne sçait pourquoi; dans cette harmonie enchanteresse que tout l'art de la peinture ne sçauroit rendre efficacement. L'idée du peintre qui, pour représenter Venus, déroba ses traits à plusieurs modèles, ne devoit faire qu'une beauté de fantaisie fort imparfaite, parce qu'elle n'imitoit pas le désordre gracieux & l'imperfection même de la nature.

La beauté, compagne de la dissolution, après avoir porté de rudes atteintes à la jeunesse, laisse en se retirant de cuisans remords à la vieillesse.



On diroit que les hommes disgraciés de la nature veulent se venger de l'affront qu'ils en ont reçu , par l'outrage qu'ils lui font : au lieu de réparer les défauts du corps par les ornemens de l'ame ; faut-il que des mœurs vicieuses contribuent encore à défigurer l'homme ! S'ils pourroient redresser & façonner leur taille & leur visage , comme ils peuvent former leur caractère , un monstre seroit bien-tôt un abrégé des Graces.

D'où vient que les hommes contrefaits sont pour l'ordinaire difficiles , querelleurs , ou moqueurs ? Est-ce qu'ils sentent le ridicule perpétuel où la nature les a exposés , & que l'amour propre qui ne veut rien perdre , prend sa revanche du côté de la raillerie & de la vengeance ; ou qu'en effet ils auroient reçu

374 *Analyse de la Philosophie*  
du courage en dédommagement ? Quoi qu'il en soit , comptez que si vous avez un travers dans l'esprit ou dans le corps, le sot ou l'homme laid seront les premiers à le remarquer.

Celui qui cache un grand génie sous un dehors manqué , parviendra d'autant plus sûrement que ses compétiteurs ne le redoutent pas. Il y a des gens pour qui ce qu'on appelle des malheurs, devient une source de bonheur. Un homme qui a un ridicule personnel à défendre , une tache de famille à laver , un affront à venger , en prend occasion de montrer son courage & son esprit , & de se faire un nom par l'endroit même qui le deshonorait.

On s'étonne que des Empereurs aient pris des Eunuques pour favoris : mais outre que des

gens foibles par eux-mêmes & méprisés de tout le monde en sont plus attachés à leur unique appui , ne voit-on pas qu'ils en faisoient des espions , des délateurs & non pas des ministres ?

La vertu ou la méchanceté sont les armes des hommes contrefaits. Ces deux ressorts peuvent en faire des hommes extraordinaires : l'ame de Socrate répond à tous les traits qu'on lance sur la laideur.

---

## CHAPITRE XLII.

*De l'Athéïsme & de la Superstition.*

**D**IEU n'a jamais fait de miracles pour convaincre un Athée , parce que rien ne peut l'ébranler , s'il résiste aux preuves naturelles que l'Univers lui

376 *Analyse de la Philosophie*  
donne. Le premier pas de la Philosophie peut mener à l'Athéisme, parce qu'on passe aisément de l'extrême imbécillité qui croit tout, à l'extrême audace qui ne croit rien, ou que le désordre apparent des causes secondes fait oublier la cause première : mais la véritable Philosophie qui embrasse l'enchaînement des parties, & leur dépendance d'un souverain Moteur, conduit nécessairement à la Religion.

Le système d'Epicure prouve la Divinité plutôt que l'Athéisme ; car il est bien moins absurde de supposer le monde coéternel à Dieu, que de l'attribuer au hasard. Epicure a dit qu'il valoit mieux nier l'existence des Dieux, que de les revêtir des attributs que leur prêtoit le Vulgaire ; le divin Platon n'auroit pas mieux parlé.

L'Athée a-t-il un véritable intérêt à ne pas reconnoître un Dieu ? Pourquoi n'est-il donc Athée qu'au fond du cœur ? Sans doute qu'il n'ose faire une profession publique de son impiété. Il feroit Athée tout haut, s'il ne craignoit le peuple & les Magistrats ; il croit donc qu'il n'y a point de Providence. Mais une preuve que l'Athéisme n'est pas enraciné dans le cœur, c'est la demangeaison de le répandre. Quand on ne se méfie pas de ses opinions, on n'a pas besoin de leur chercher de l'appui & des défenseurs ; on veut convaincre les autres, afin de se persuader soi-même.

Cependant comment l'Athéisme a-t-il pû trouver des martyrs, lui qui ne promet point de récompenses, & qui n'offre aucun motif capable de faire illusion ? Quoi ! l'erreur toute seule au-

378 *Analyse de la Philosophie*  
roit autant d'empire sur l'esprit  
humain , que la vérité soutenue  
de mille avantages ? L'entête-  
ment fera plus que la grace ! ô  
abyfme ! ô mifere !

Il n'y a pas autant d'Athées  
qu'on pourroit le croire , mais  
c'est le zélotifme qui a étendu  
cette imputation fur tous les ef-  
prits libres. Les vrais Athées ,  
s'il y en a , font les hypocri-  
tes qui abusent de la Religion  
& de fes myfteres. L'endurcif-  
fement vient à la fuite de la  
profanation.

Les portes de l'Athéifme font  
la tolérance de toutes les Reli-  
gions , ( car une feûte dominante  
combattue par une feûte rivale ,  
entretient la Religion , ) les scan-  
dales des Prêtres , & les Ecrits  
des Philofophes dans des tems  
de lumiere & de prospérité ; car  
l'adverfité nous fait recourir aux

Dieux. Les Temples sont des asyles qu'on diroit n'être faits que pour les malheureux.

La superstition fait le plus grand outrage à la Divinité ; c'est aussi le plus terrible fléau des hommes. L'Athéisme n'ôte pas la raison , ne détruit point les sentimens naturels , ne porte aucune atteinte aux loix ni aux mœurs du peuple ; mais la superstition est un tyran despotique qui fait tout céder à ses fantaisies. Un Athée, loin de brouiller, est un citoyen intéressé à la tranquillité publique par l'amour de son propre repos ; mais le Fanatisme né du trouble de l'imagination , renverse les Empires.

Le peuple esclave de la superstition , domine sous ses étendards ; la raison cède à la force aveugle, & les sages n'ont plus de voix à faire entendre. La superf-

380 *Analyse de la Philosophie*  
tition est une espece de terreur  
panique qui fatigue l'esprit , prin-  
cipalement dans la maladie ou  
dans l'adversité. La superstition  
fut de tout tems le fléau de la  
Philosophie. Les Grecs qui cher-  
cherent la cause du tonnerre , fu-  
rent condamnés à mort par leurs  
concitoyens ; & des Chrétiens  
sçavans furent excommuniés par  
des Chrétiens ignorans , pour  
avoir soupçonné que la terre  
étoit ronde.

L'ignorance & la barbarie in-  
troduisent la superstition , l'hy-  
pocrisie l'entretient de vaines cé-  
rémonies , le faux zèle la répand,  
& l'intérêt la perpétue.

Les pratiques superstitieuses  
qui chargent la Religion , sont  
comme les vers qui s'engendrent  
dans les meilleures viandes. La  
crainte excessive de la supersti-  
tion jette dans un inconvé-



nient presque aussi dangereux que la superstition même ; ainsi dans la réforme , prenez garde de confondre les bonnes maximes avec les abus ; si le peuple s'en mêle , rien ne sera sacré.

---

## CHAPITRE XLIII.

*De l'Espérance & de la Mort.*

UNE jouissance pure & tranquille qui savoure à loisir les alimens des passions , est la plus heureuse situation de l'ame ; mais les emportemens de l'imagination qui s'élance au-delà des objets , jettent le trouble dans le cœur , l'altèrent , l'usent & le consomment. Telle est pourtant la pente de l'esprit humain vers l'avenir , qu'il ne s'arrête jamais au sentiment actuel. S'il est heu-

382 *Analyse de la Philosophie*  
reux, ses espérances n'ont point de terme ; s'il souffre, il a des craintes sans borne. La crainte n'est point un si grand mal, parce qu'elle aiguise l'industrie, & forme la patience. Mais l'espérance est du moins inutile. Car d'où vient qu'on anticipe ainsi sur le bonheur ? Si le bien qu'on attend, est au-dessous des espérances, c'est plutôt une perte qu'un gain. S'il est au niveau, l'espérance en a déjà cueilli la fleur ; il ne reste que le dégoût tout près de la possession. S'il est au-dessus, c'est sans doute une fortune, mais dont on a pris l'intérêt d'avance ; en sorte que le fonds se trouve toujours entamé.

C'est ainsi que l'espérance nuit à la prospérité, en lui dérobant le plaisir de la surprise. Mais elle augmente encore l'adversité,

parce qu'elle énerve l'ame , lui ôte toutes sa force & sa dignité ; enforte qu'elle n'est plus en état de résister , lorsque l'espérance vient à l'abandonner , ou à la tromper. Car supporter ses malheurs dans l'attente d'un meilleur fort, c'est en détourner la vûe, & non leur faire tête ; c'est plutôt un égarement de l'imagination , qu'un effort du jugement. Les Poètes ont beau donner à l'espérance la vertu d'un antidote qui appaise les douleurs , c'est au contraire un appareil qui les aigrit & les enflamme ; elle rouvre les plaies & les multiplie par la lenteur de la guérison , ou par la fausseté de ses promesses. Cependant les hommes se laissent emporter au gré de ces illusions flatteuses ; ingrats envers le passé , peu soigneux du présent , toujours jeunes &

384 *Analyse de la Philosophie*  
enfans , ils courent après l'avenir qui fuit devant eux. Mais dans l'incertitude où la fortune fait flotter tous les événemens , ne vaut-il pas mieux espérer que se défier , puisque l'espérance est un port où l'on se repose en attendant l'orage ?

La fécurité qui vient de la roideur de l'ame contre les obstacles , & de l'habitude à envisager les revers , est sans doute le plus ferme soutien de la vie. Mais le calme que donne l'espérance , est trompeur comme elle , & aussi passager que le vent qui le trouble. Il faut donc prévoir également les biens & les maux , pour préparer son ame à tous les événemens , & afin que la résolution suive de près le besoin pressant de l'occasion. Mais ceux qui s'endorment dans les bras d'un doux espoir , écartant

tant de leurs yeux tout ce qui pourroit dissiper leurs songes enchanteurs, n'auront qu'une ame foible, inégale, errante & sans appui.

Les hommes craignent la mort, comme les enfans craignent les ténèbres, parce qu'on a effaré leur imagination par des fantômes aussi vains que terribles. Qu'est-ce après tout que la mort ? une dette qu'on paye à la nature. L'appareil des derniers adieux, les pleurs de nos amis, le deuil & la cérémonie des funérailles, les convulsions de la machine qui se dissout, la paleur du cadavre : voilà ce qui nous effraye ; mais la mort n'est rien. Elle n'est pas si redoutable, puisque tant de passions entriomphent. La vengeance la défie, l'amour la foule aux pieds, l'ambition l'affronte ; l'ignominie, le désespoir,

386 *Analyse de la Philosophie*  
l'ennui même de la vie nous fait  
aller au-devant de la mort.

Les Stoïciens affectoient trop  
d'apprêts pour ce dernier mo-  
ment. Ne semble-t-il pas qu'ils  
voulussent nous faire regretter la  
vie, par les consolations dont ils  
usoient pour en adoucir la per-  
te ? La Philosophie ne tarit pas  
en précautions superflues. Que  
sert à cette mère de garder ses  
enfans à vûe, elle les perdra tôt  
ou tard. Ces remèdes contre la  
crainte de la mort, contribuent  
à la redoubler dans notre esprit.  
Quand on appelle la vie, une  
continuelle préparation à la  
mort ; c'est donc contre un en-  
nemi bien formidable qu'on s'ar-  
me de toutes pièces ! Fausses  
terreurs : la mort est un présent  
de la nature comme la vie. Il  
n'en coûte pas moins de peine  
à naître, qu'à mourir. Il faut payer

un tribut de douleurs pour entrer dans le monde, comme pour en sortir. L'enfant crie, & le vieillard soupire.

---

## CHAPITRE XLIV.

*Instruction politique, adressée à  
un Ministre.*

**L**A place que vous occupez est sans doute éminente, mais encore plus dangereuse, si la sagesse n'y est pas montée avec vous. Vous êtes, non pas un Courtisan, mais l'homme de compagnie & de confiance du Prince. Toujours sous ses yeux, à son oreille, vous reposez sur son sein, & il s'appuie sur vos bras.

Les Rois ont des favoris & des prédilections, parce qu'ils sont des hommes; profitez de cette

foiblesse; tantôt pour leur insinuer vos sentimens, & tantôt pour combattre leurs volontés.

Les Rois sont au-dessus des peuples, mais non pas à l'abri de leurs censures: les Ministres sont le bouclier des Rois, toujours prêts à parer les traits de la malignité du peuple; à côté du trône, ils en doivent porter le fardeau, puisque l'éclat en rejaillit sur eux.

Les Rois ne répondent qu'à Dieu de leurs actions; les Ministres sont comptables à Dieu, au Prince & au Peuple. Un Roi ne peut pas se tromper, parce que toutes ses fautes retombent sur les Ministres qui ont conseillé, ou approuvé ses démarches.

Les Rois sont comme des Dieux, mais ils ne sont pas des Dieux: ils ne peuvent tout voir & tout entendre; & les Ministres doivent suppléer au défaut de leurs sens.



Vous êtes donc une sentinelle qui veille perpétuellement contre les surprises. Flatter le Prince, est un crime de trahison plus coupable envers lui, que celui d'une rébellion ouverte, & plus dangereux à l'Etat, qu'une guerre manifeste. Vous êtes l'astre sur qui tous les regards sont attachés; la moindre de vos négligences est comme une éclipse, qui jette la consternation parmi les Peuples. Vous ferez enfin le bon ou le mauvais génie de la Nation, selon que vous ferez influencer le bien ou le mal dans le Gouvernement.

Affaissez les refus de raisons, ou de manières satisfaisantes, vous ne désobligerez personne. Expédiez les graces, vous épargnerez le tems & l'argent de ceux qui les attendent. Mais soyez en garde contre les pré-

390 *Analyse de la Philosophie*  
ventions favorables. Si vous aimez quelqu'un , ne le jugez jamais seul ; mais recueillez plusieurs avis , afin de suivre le plus impartial. Car se livrer aveuglément aux conseils d'un homme , sur-tout pour les affaires d'autrui , c'est vouloir se tromper quelquefois. Ecoutez rarement les gens attachés à votre personne ; l'argent les fait parler , & l'intérêt ne rend guères que de faux oracles.

Quant à la Religion , qui est le premier frein du Gouvernement , ne décidez jamais rien , sans consulter un Théologien sage , rempli de lumieres & d'érudition , modéré dans son zèle , & de mœurs exemplaires. Ecartez toute espece d'innovation , elle n'arrive jamais sans scandale ; elle réveille l'esprit de doute & de schisme , & le libertinage

s'accroît parmi ces troubles. La Religion qui enfante le plus de sectes , est la plus dangereuse à l'Etat. L'esprit d'intolérance est l'ennemi de la paix , & par conséquent de la Monarchie.

Mettez les Ecclésiastiques à l'abri du mépris ; respectez-les vous-même , & faites qu'ils se respectent. L'édification de leur vie , & la charité de leurs discours les maintiendront dans la vénération des Peuples. Le mauvais exemple d'un Ministre de l'Eglise est comme une tache sur le visage , qui efface toute la beauté du corps. Avant de les admettre aux dignités & aux bénéfices , attendez que la voix publique les y appelle ; le mérite ne manque jamais de la faire parler. Les places de choix ne doivent point se donner à la brigue , ni à la faveur. La science

392 *Analyse de la Philosophie*  
& la piété y ont des droits exclusifs ; & tandis qu'elles en seront en possession , le patrimoine de l'Eglise ne sera point diverti à des usages profanes.

Le Trône des Rois est appuyé sur la clémence & la justice. Les Loix civiles sont la règle de la justice , entre un citoyen & un citoyen. Les Loix fondamentales du Royaume sont la règle de la justice entre le Prince & le peuple ; elles seules balancent l'autorité avec la liberté. Si l'injustice s'y mêle , elle vient de l'homme , & non pas de la loi.

Loin d'une Monarchie tout pouvoir arbitraire. Les loix seront chères au peuple , tandis qu'il les regardera comme un rempart contre le Despotisme , & comme la sauve-garde d'une juste liberté.

Les loix ne sont vivantes que

par l'activité & la continuité de leur exécution. Mais la vigueur de leur action dépend du choix que l'on fera des Juges. La distribution de la Justice demande une ame intrépide, éclairée, qui craigne Dieu, & qui aime le travail : un ignorant ne peut, un lâche n'ose être bon Juge. Mettez les Juges à l'abri de la sollicitation des Grands, & délivrez le Roi de l'importunité des Courtisans, afin qu'ils ne puissent pas se prévaloir de la faveur du Prince, contre l'intégrité de la Justice. Un Juge, fût-il assez ferme pour résister à la protection du Prince, n'échapperoit jamais aux soupçons du peuple ; & l'équité d'un Juge doit être comme la vertu de la femme de César, c'est-à-dire, n'avoir pas besoin de justification.

Si. les commissions sont vé-

394 *Analyse de la Philosophie*  
nales , celles qui n'étoient que  
passageres , deviendront per-  
pétuelles. Un homme qui se  
présente l'argent à la main, ne  
peut avoir d'autre intention,  
que de vendre au peuple ce  
qu'il achete à la Cour. Il con-  
vient de laisser une place à l'é-  
mulation dans tous les états &  
dans tous les âges , afin qu'on  
puisse distinguer quelquefois le  
mérite des richesses.

Chaque Tribunal doit être  
contenu dans sa sphere ; l'har-  
monie régnera , tandis que les  
limites des Jurisdictions seront  
clairement marquées.

La rigueur de la justice , ou  
le droit de sévir , est entre les  
mains du Juge ; la faveur , ou le  
droit de pardonner , appartient  
au Roi. S'il punissoit , son aspect  
seroit terrible ; si sa clémence  
n'avoit pas les mains liées , son

autorité s'aviliroit. Il faut des exemples de sévérité pour contenir le peuple ; il en faut de bonté pour l'adoucir. Si un Roi ne se fait pas aimer , & si les Juges ne le font pas redouter , il ne régnera pas long-tems.

Un Roi ne doit appeller à son Conseil , c'est-à-dire au Conseil d'Etat , que des hommes d'une fidélité à toute épreuve , d'un secret inviolable , d'un jugement profond , & d'une expérience consommée. Il ne seroit pas mal d'y admettre quelques jeunes gens capables de se former , & qui n'ont besoin que d'usage dans les affaires. Comme un pareil Tribunal ne doit jamais se rétracter , rien n'en sortira qu'après les plus amples délibérations ; encore ne feront-elles pas suivies d'une prompte exécution , à moins que le délai n'en-

396 *Analyse de la Philosophie*  
traîne de grands dangers. Le Roi  
paroîtra quelquefois à la tête de  
ces Assemblées, mais rarement,  
pour les rendre plus augustes.  
Le sort y fixera toutes les autres  
places, l'avis de la raison étant  
toujours le premier & le mieux  
recueilli, quoiqu'il arrive tard.

On ne peut citer la Reine Eli-  
sabeth, sans donner le meilleur  
modèle de politique. Elle desti-  
noit aux ambassades d'éclat &  
de représentation, la plus haute  
Noblesse jointe aux richesses, afin  
de ménager l'épargne, espérant  
que la vanité se payeroit de gloi-  
re. Mais pour une ambassade de  
conséquence, où l'Etat se trou-  
voit intéressé, elle choisissoit un  
homme mûr, dont le jugement  
& l'habileté pussent lui garantir le  
succès des négociations. Elle n'y  
employa jamais un homme nou-  
veau dans les affaires; mais elle



envoyoit quelquefois un jeune Seigneur avec un homme d'expérience, soit pour honorer la commission, soit pour le former lui-même aux négociations. Elle ajoutoit souvent à la suite d'un Ambassadeur, un Politique, un Interprète sçavant dans les langues, & un voyageur instruit des lieux, des mœurs du pays & des usages de la Cour. C'étoient des assistans qui, pour ne pas dérober ou partager la gloire du principal Envoyé, n'avoient qu'une commission secrète. Si l'affaire concernoit le commerce, elle députoit un Négociant assisté d'un Jurisconsulte, aux frais & dépens de la Compagnie de commerce intéressée à la négociation. La récompense des services qu'ils rendoient à l'Etat, étoient des places honorables où ils fussent dans l'occa-

398 *Analyse de la Philosophie*  
sion flatteuse de lui en rendre de  
plus importans.

Le meilleur moyen d'entrete-  
nir la paix , c'est d'être toujours  
prêt à faire la guerre. Que vos  
soldats soient exercés & bien  
munis , comme à la veille d'une  
bataille ; que vos forts & vos  
places soient en bon état , com-  
me si vous entendiez le cri de  
l'ennemi. La sécurité est un pé-  
ril , & la prévoyance une sûreté.  
Maintenez sur-tout vos forces  
maritimes. Un vaisseau est un  
instrument de conquête & de  
défense , qui promene la ter-  
reur & la victoire sur tous les  
élémens ; il répare les pertes  
de terre , & rétablit l'équilibre.  
Ne confiez jamais le comman-  
dement des troupes , à un jeune  
téméraire qui aime le faux éclat  
& la débauche ; il est aussi in-  
capable de gouverner les au-

*du Chancelier Bacon.* 399  
tres, que de se gouverner lui-même.

Tenez les rênes de l'Empire plus fermes en tems de guerre, de peur que les mécontents n'achèvent l'ouvrage de l'ennemi. Ne divisez point vos armées; ce sont autant de combats singuliers, où l'Etat sera toujours vaincu. Il n'y a ni justice ni convenance à conquérir au loin. Le soldat sert à contre-cœur hors de sa patrie, & presque toujours sans succès.

Avant de fonder des Colonies, il faut chercher des côtes maritimes pour la facilité du commerce, un climat analogue à celui du peuple qu'on transplante; un sol où les mines abondent, & propre à produire les grains naturels à la Nation qui s'expatrie, un pays arrosé de rivières, tant pour l'agrément du

féjour , que pour la commodité des transports ; une terre peu habitée , pour éviter les hostilités qu'entraîne une invasion , & séparée des autres Colonies pour faire des profits considérables & d'autant plus assurés , qu'ils ne seront point disputés. Mais les Colonies de la même Nation doivent être voisines , pour s'entraider & concourir au bien du commerce extérieur.

C'est à une Compagnie particulière de se mettre à la tête de pareils établissemens. L'appas du gain ne les laissera jamais manquer d'habitans ; mais si le Prince s'en mêle , il ne trouvera que des forçats à exiler ; il doit permettre les embarquemens , & non les ordonner. Tout se fera cependant sous son nom ; & comme la Nation doit porter avec elle ses mœurs , ses loix ,

sa religion & sa discipline militaire, il doit créer un Vice-Roi qui n'aura toutefois que le nom de Gouverneur; il établira un Conseil souverain pour fixer les possessions & les intérêts; il enverra un Evêque & des Prêtres, mais en petit nombre, pour maintenir la Religion, sans altérer la paix; enfin il y fixera des Officiers plus sages qu'ambitieux; car il faut se défendre, & contre les incursions des Naturels, & contre les invasions des Etrangers.

On songera d'abord à la nécessité dans les habitations, & aux besoins physiques dans les plantations; le tems du luxe & des commodités viendra. En coupant des bois pour la construction du logement ou des vaisseaux, vous trouverez des mines dans les voisinages de la mer.

Chassez des Colonies les banqueroutiers, les assassins, & tous ces brigands qui cherchent un asyle au-delà des mers, & qui ne doivent en trouver nulle part, contre la rigueur des loix & la honte du crime qui les poursuivent.

Les droits du Prince assiègent les sujets dans toute l'étendue de sa domination. Il pourra donc établir une taille modérée, & quelques levées sur l'exportation & l'importation des marchandises; mais que ces revenus soient légers, s'il veut qu'ils croissent à proportion du commerce. Qu'il oublie même au commencement tous ses droits, pour les retirer avec usure dans la suite.

Ne faites point de vos Colonies, un lieu de bannissement pour des citoyens libres, ni la patrie des rebelles. Ne dépeuplez pas

un pays de ses habitans , pour le repeupler d'étrangers , sous prétexte de la religion ; elle ne demande pas du sang , mais des hommages libres. Etablissez-y des manufactures , ou des magasins remplis des marchandises du pays les plus utiles à votre commerce tant intérieur qu'extérieur, & propres à l'échange de vos denrées. Ecartez les monopoles qui viendroient étouffer la Colonie dès sa naissance. Enfin vous pourvoirez à tout par le choix d'un sage Gouverneur , qui soit capable de jetter les fondemens du bon ordre, & de suppléer, à force de vigilance, les ressources qui manquent aux besoins imprévus. Mais précautionnez-vous contre les insinuations malignes des gens, que l'intérêt , ou l'envie porte à décrier des hommes nécessaires. Car ces manœuvres sont la peste

404 *Analyse de la Philosophie*  
du zèle & de la bonne foi.

Ayez égard dans le commerce à ce que l'exportation soit plus considérable que l'importation. Cet excès de valeur vous produira un fonds d'argent qui grossira chaque année les richesses de l'Etat. Car la circulation & l'industrie se reproduisent tour-à-tour , & de leur influence réciproque dépend l'augmentation du commerce , & par conséquent des richesses. Dans l'importation de l'étranger , ne donnez entrée aux frivolités , qu'autant qu'elles serviront de véhicule aux marchandises solides. Profitez du luxe & de la vanité de vos voisins , pour fournir à ses modes ; mais craignez-en la contagion. Imitons plutôt la gravité des Espagnols , qui ne permettent les riches étoffes , qu'aux Comédiens , & aux petits-mâtres.



de la Cour mais , les gens sensés se les interdisent, sous peine d'infamie , & la loi favorise de si sages mœurs, par des amendes portées contre les abus du luxe. Il devroit y avoir de semblables punitions pécuniaires, pour arrêter les débordemens de la débauche dans les festins , & pour corriger le raffinement, dans la recherche des mets & des vins. La jeunesse sur-tout a besoin de frein, sur ces sortes de dépenses: car la raison & l'intérêt de la santé retient assez les gens d'un certain âge.

Au lieu de porter à un si haut prix les productions qui viennent de loin , & les curiosités de vos voisins , donnez du cours à vos denrées , & faites valoir l'industrie des citoyens.

Il n'y a point d'œconomie plus généralement recomman-

406 *Analyse de la Philosophie*  
dable que celle de la culture des  
terres. Ménagez donc les labou-  
reurs , comme les peres nourri-  
ciers de l'Etat.

On peut dire que dans le corps  
politique , comme dans le corps  
humain , les vaisseaux sont un  
objet d'une attention extrême ;  
la santé , mais sur-tout la durée  
de la vie en dépend.

Le Prince doit se regarder com-  
me pere de la patrie , & comme  
pere de famille ; c'est-à-dire , qu'il  
doit le secours à ses sujets , &  
l'exemple à sa Cour. Le moindre  
scandale qu'il donne , est mortel  
pour les mœurs publiques ; les  
loix , ainsi que sa personne , ne sont  
sacrées qu'autant qu'il les hono-  
re. Ce titre de pere de famille  
l'engage encore aux détails de  
l'œconomie domestique , & à  
veiller sur les Officiers de la Cou-  
ronne. Les charges de sa Maison

font des titres & des emplois. La dignité de ces charges appartient aux Grands qui, par une contradiction assez bizarre, s'honnorent à la Cour de ce qui est vil chez eux, & vont rendre au Prince avec une extrême bassesse, les mêmes services qu'ils viennent d'exiger, avec la dernière hauteur de leurs domestiques. L'office, & le détail des fonctions, doit tomber sur des gens de confiance, en qui l'on ne demande que du zèle & de la probité. On obtiendra l'un & l'autre par les voies de l'affection, qu'un Roi peut consulter dans le choix des sujets qu'il approche de sa personne, pour veiller à l'entretien de sa vie & de sa santé. Mais quand il s'agit des Officiers de la Justice, & de tous ceux qui ont une liaison essentielle & particulière au bien de l'Etat, le

408 *Analyse de la Philosophie*  
choix est moins en sa disposition , qu'à la pluralité des talens & des titres de mérite ; & comme si sa personne devoit lui être moins chere que celle du peuple , il peut faire un sacrifice de ses intérêts à ses inclinations , pour ce qui le regarde , & ne peut qu'immoler tout à l'équité , dès que l'intérêt des citoyens a parlé.

Un fourbe n'est pas digne d'habiter dans mon Palais , disoit David ; que seroit-ce donc aujourd'hui , si un honnête homme n'étoit pas fait pour entrer dans la Cour des Rois , & s'il n'y restoit d'autre parti à la vertu que celui du silence ou de la retraite ? Les Officiers chargés des dépenses de la Maison Royale , doivent être d'une économie & d'une délicatesse , à toute épreuve , sur l'honneur & l'exactitude. Ceux qu'on employe aux recettes ,

cettes , ne devroient point abuser de leur commission pour rançonner le peuple. Tous ces hommes qui grossissent la boule de leur fortune , des débris de celle de l'Etat & du Prince , qui parlent sans cesse des besoins de l'un , pour augmenter les charges de l'autre , ressemblent aux crocodiles qui poussent des cris & des plaintes , quand ils veulent dévorer.

Ce n'est pas qu'un Prince ne doive lever les droits de sa Couronne, & grossir le Trésor Royal pour les tems fâcheux ; car un coffre vuide n'a pas un son qui en impose aux ennemis. Mais il y faut de la modération , & de l'équité dans les repartitions.

Parmi les objets de luxe qui régneront à la Cour , le tems des plaisirs n'est pas à négliger. Il faut des spectacles , des bals &

410 *Analyse de la Philosophie*  
des concerts pour une Reine &  
des Princesses ; il faut des fêtes  
pour amuser les étrangers : mais  
que la joie y brille plus que la  
dépense. Les exercices qui con-  
viennent le mieux à la Cour ,  
sur-tout quand il n'y a point de  
femmes , sont la paume , la chas-  
se , les joutes , les tournois , &  
tous les exercices à cheval , par-  
ce qu'ils entretiennent également  
la santé , la force & l'adresse ,  
que la plûpart des autres plaisirs  
énervent & détruisent.

On ne peut bannir entière-  
ment les jeux de hazard de la  
saison des amusemens ; mais  
qu'on n'y favorise pas la passion  
des joueurs & des oisifs.

Quand vous aurez des con-  
seils à donner à votre maître ,  
faites passer vos leçons sous le  
nom d'un Auteur ancien , ou à  
la faveur d'une réflexion géné-

*du Chancelier Bacon.* 411

rale , que la conscience rend  
toujours personnelle à celui qui  
en a besoin.

Puissiez-vous , avec de telles  
vûes, être long-tems l'instrument  
du bonheur de l'Etat & du Prin-  
ce !

*Fin de la premiere Partie.*

---

## FAUTES A CORRIGER.

- P** Age 108. lig. 3. n'écriroient, *lisez* n'éciront.  
Pag. 123. lig. 23. celle-là, *lisez* celles-là.  
Pag. 150. lig. 15. paradoxe, *lisez* paradoxes.  
Pag. 178. lig. 22. d'une expérience, *lisez* espérance.  
Pag. 193. lig. 1. relâche, *lisez* sans relâche.  
Pag. 209. lig. 15. aisément, *lisez* vainement.  
Pag. 214. & 215. lig. 24. peuploient, *lisez* peuplent.  
Pag. 244. lig. 14. inonvations, *lisez* innovations.  
Pag. 246. lig. 8. termes, *lisez* terme.  
Pag. 247. lig. 23. de délibérations, *lisez* des délibérations.  
Pag. 252. lig. 1. de pièges, *lisez* des pièges.  
Pag. 256. lig. 4. l'imprudence, *lisez* l'impudence.  
Pag. 257. lig. 4. brouillent, *lisez* brouillent bien les.  
Pag. 260. lig. 9. fondés, *lisez* secondés.  
Pag. 266. lig. 2. suivis, *lisez* suivi.  
*Ibid.* lig. 10. de vûes, *lisez* des vûes.  
Pag. 269. lig. 11. un grand don, le, *lisez* un grand dont le.  
Pag. 273. lig. 20. lointin, *lisez* lointain.  
Pag. 274. lig. 17. des loix, *ôtez le reste de la ligne & les deux suivantes, jusqu'à ces mots, il n'appartient.*  
Pag. 276. lig. 3. emprisonner, *lisez* empoisonner  
Page 287. lig. 18. sans avoir, *lisez* sans en avoir.  
Pag. 396. lig. 8. recueilli, *lisez* accueilli.







AMW  
England  
5/14/49

Pain-ly bank  
5/14/49

21.25 3.00





